LA NOUVELLE EMMA;

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS DU SIÈCLE.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,

rue des Rats, n° 14, près la place Maubert.

LA NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS DU SIÈCLE,

PAR L'AUTEUR d'*Orgueil et Préjugé*, etc., etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, n° 23.
COGEZ, LIBRAIRE, rue du Cimetière Saint-André-des-Arts, n° 11.

1816.

LA

NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS DU SIÈCLE.

CHAPITRE XXVI.

Henriette, qui avait envie de tout, changeait d'avis à chaque parole qu'on lui disait, et perdait beaucoup de temps à conclure le moindre marché. Tandis qu'elle était occupée à faire déployer des pièces de mousselines, et à se décider sur le prix et la qualité, Emma fut s'asseoir sur la porte pour passer le temps.

Dans une place aussi peu commerçante, on ne pouvait pas espérer beaucoup de distractions amusantes. Voir passer rapidement M. Perry, M. Cox entrer au bureau de la poste aux lettres; les chevaux de carrosse de M. Cole revenant de la promenade; un messager égaré, ou une mule rétive étaient les objets les plus curieux qu'on pût espérer voir; et lorsqu'elle n'aperçut que la charrette du boucher, une vieille femme revenant du marché, avec un panier bien rempli, deux chiens se battant pour un os, une bande de petits polissons assemblés pour lorgner du pain d'épice chez un boulanger, elle ne crut pas avoir raison de se plaindre; c'était un assez grand amusement que de rester sur la porte. Un esprit enjoué et content peut se passer de spectacles, et ne voit rien qui ne lui plaise.

Elle jeta les yeux sur le chemin de Randalls. La scène s'agrandit ; deux personnes parurent : madame Weston et son beau-fils ; ils entraient dans Highbury, et se proposaient, sans doute, d'aller à Hartfield. Ils étaient arrêtés devant la maison de madame Bates, qui était un peu plus près de Randalls que de Ford ; ils allaient frapper, lorsqu'ils aperçurent Emma. Ils traversèrent la route sur-le-champ et vinrent la joindre. La partie de la veille avait été si agréable, que ce souvenir augmentait le plaisir de cette rencontre. Madame Weston lui dit qu'ils allaient chez les Bates pour entendre le nouvel instrument.

« Car mon compagnon m'assure, dit-elle, que je promis hier au soir à mademoiselle Bates d'aller très-positivement la voir aujourd'hui. Je ne m'en souvenais pas du tout. Du moins

je ne savais pas d'avoir fixé le jour ; mais comme il assure que je l'ai fait, j'y vais à présent. »

« Et tandis que madame Weston fera sa visite , voulez-vous bien me permettre, dit Frank Churchill à Emma, d'avoir l'honneur de vous accompagner et de l'attendre à Hartfield, si vous y allez. »

Madame Weston parut mécontente.

« J'ai cru que votre intention était de venir avec moi. Cela leur ferait un très-grand plaisir. »

« Moi ! je vous serais à charge. Mais peut-être que je le suis également ici ; car il me paraît que mademoiselle Woodhouse n'a pas besoin de moi. Ma tante me renvoie toujours lorsqu'elle fait des emplettes. Elle dit que je l'ennuie à la mort, et il semble que mademoiselle Woodhouse est prète à me

faire le même compliment. Que dois-je faire? »

« Je ne suis pas ici pour mon propre compte, dit Emma, j'attends mon amie. Elle aura bientôt fini, et nous nous en retournerons. Mais vous, monsieur, vous devriez aller avec madame Weston entendre l'instrument. »

« Bien, si tel est votre avis. Mais, dit-il en souriant, si le colonel Campbell avait employé un ami peu soigneux, et que l'instrument ne fût pas bon, que dirai-je? Je ne puis être d'aucun secours à madame Weston. Elle s'en tirera parfaitement toute seule. Une vérité, quoique désagréable, sera adoucie en sortant de sa bouche. Mais moi, je suis l'homme du monde le plus maladroit à dire poliment une chose que je ne crois pas vraie. »

« Je ne crois rien de tout cela, répliqua Emma; je suis persuadée, au

contraire, que quand l'occasion s'en présente, vous êtes aussi peu sincère que vos voisins. Mais il n'y à pas de raison de supposer l'instrument médiocre, si j'ai bien entendu l'opinion de mademoiselle Fairfax. »

« Allons, venez avec moi, dit madame Weston, si la chose ne vous est pas très-désagréable. Nous n'y resterons pas long-temps. En sortant de là, nous irons à Hartfield. Je désire beaucoup que vous veniez avec moi. On regardera cette démarche comme une marque d'attention ! J'ai toujours cru que telle était votre intention. »

Il n'avait rien à dire, et dans l'espérance de trouver sa récompense à Hartfield, il retourna avec madame Weston, chez madame Bates. Emma les suivit des yeux, jusqu'à ce qu'ils fussent entrés, et fut rejoindre Henriette au

comptoir. Elle essaya de tout son pouvoir de lui persuader que si elle voulait prendre une mousseline unie, il était inutile d'en regarder une rayée; et qu'un ruban bleu, quelque beau qu'il fût, ne pourrait pas aller avec une robe jaune. A la fin ses emplettes furent faites; il ne s'agissait plus que de savoir où on les enverrait.

« Les enverrai-je chez madame Goddard, mademoiselle, dit madame Ford? Oui, non, oui, chez madame Goddard. Mais cependant ma robe jaune est à Hartfield. Non, vous aurez la bonté de faire porter le tout à Hartfield, s'il vous plaît. Peut-être que madame Goddard aurait envie de voir tout cela, et je pourrais emporter ma robe jaune quand je voudrais. Mais j'aurai besoin du ruban sur-le-champ; ainsi il vaudra mieux envoyer le tout à Hartfield, du moins le ruban. Vous

pourriez en faire deux paquets, madame Ford, n'est-ce pas ? »

« Il est inutile, Henriette, de donner à madame Ford la peine de faire deux paquets. »

« Non, c'est inutile. »

« Ce n'est pas une peine, Mademoiselle, dit l'obligeante madame Ford. »

« Oh ! mais j'aime mieux qu'on ne fasse qu'un paquet. Ainsi vous aurez la bonté d'envoyer le tout chez madame Goddard. Je ne sais pas.... Non, je pense, mademoiselle Woodhouse, qu'il serait mieux de faire porter le tout à Hartfield ; je l'emporterai avec moi ce soir. Que me conseillez-vous ? »

« Que vous ne vous donniez pas le moindre embarras à ce sujet. A Hartfield, s'il vous plaît, madame Ford. »

« Certainement c'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Henriette, très-

satisfaite ; je n'aurais pas voulu qu'on le portât chez madame Goddard. »

On entendit des voix près de la boutique. Madame Weston et mademoiselle Bates les rencontrèrent à la porte du magasin.

« Ma chère demoiselle Woodhouse, dit la dernière, j'ai traversé la route exprès pour vous prier de nous faire la faveur de venir vous reposer un instant chez nous, avec mademoiselle Smith, pour entendre le nouvel instrument. Comment vous portez-vous, mademoiselle Smith ? — Fort bien, je vous remercie. — Et j'ai prié madame Weston de m'accompagner pour être sûre de réussir. »

« Madame Bates et mademoiselle Fairfax se portent bien ? »

« Très-bien, je vous remercie. Ma mère se porte le mieux du monde, et Jeanne ne s'est pas enrhumée hier au

soir. Comment se porte M. Woodhouse? Je suis charmée d'apprendre qu'il est en bonne santé. Madame Weston m'a dit que vous étiez ici. Oh! bien, dis-je, je vais traverser la route, mademoiselle Woodhouse me permettra d'aller la prier d'entrer chez nous, ma mère est si heureuse de la voir; et comme nous avons une partie si agréable, elle ne me refusera pas. Oui, je vous en prie, s'est écrié M. Frank Churchill, nous avons besoin de connaître son opinion sur le piano-forté. Mais, répartis-je, je pense que je serai bien plus sûre de réussir si l'un de vous vient avec moi. Oh! dit-il, attendez-moi une minute, jusqu'à ce que j'aie achevé mon ouvrage. Car le croiriez-vous, mademoiselle Woodhouse, il est occupé maintenant, de la manière la plus obligeante, à remettre le rivet des lunettes de ma mère. Le rivet était

tombé ce matin. C'est bien obligeant de sa part, car ma mère ne pouvait se servir de ses lunettes, n'étant pas capable de se les mettre sur le nez. Et à propos de lunettes, tous ceux qui s'en servent devraient en avoir deux paires. Jeanne l'a dit. J'avais intention de les porter chez Saunders, la première fois que je sortirais; mais j'ai eu des affaires toute la matinée, d'abord une chose, ensuite une autre : l'on ne peut pas dire quoi. Une fois Marthe est venue m'annoncer que la cheminée avait besoin d'être nétoyée. Oh! Marthe, dis-je, ne venez pas m'annoncer de mauvaises nouvelles. Ne voilà-t-il pas que le *rivet* des lunettes de votre maîtresse est tombé. Ensuite les pommes cuites ont été apportées à la maison. Madame Wallis nous les a envoyées par son petit garçon. Les Wallis sont très-polis et très-obligeans à notre égard. J'ai ouï

dire que madame Wallis était impolie quelquefois, qu'elle faisait aux gens des réponses grossières ; mais nous n'avons jamais reçu d'elle que des politesses. Et ce n'est pas pour notre pratique, car nous prenons chez eux si peu de pain. Nous ne sommes que trois, et Jeanne qui ne mange absolument rien. Son déjeûner vous ferait frémir. Je n'ose dire à ma mère combien peu elle mange ; je lui dis tantôt une chose, tantôt une autre, et cela passe. Mais vers midi elle a un peu d'appétit, et rien ne lui plaît tant que les pommes cuites : elles sont très-saines. J'ai saisi l'occasion de demander à M. Perry, l'autre jour, ce qu'il en pensait, lorsque je le rencontrai dans la rue. Ce n'est pas que j'en doutasse auparavant. J'ai si souvent entendu recommander les pommes cuites par M. Woodhouse. Je crois que c'est la seule manière qui

paraisse saine à M. Woodhouse. Nous avons souvent des tourtes de pommes; Marthe les fait à merveille. Enfin, madame Weston, je me flatte que vous avez réussi, et que ces demoiselles nous feront l'honneur de venir un moment. »

Emma dit qu'elle se ferait un vrai plaisir d'aller saluer madame Bates. Enfin elles quittèrent le magasin, sans être plus long-temps arrêtées par mademoiselle Bates, excepté un . . « Comment vous portez-vous, madame Ford? Je ne vous avais pas aperçue, je vous demande pardon. J'ai appris que vous aviez reçu de Londres un bel assortiment de rubans. Jeanne en a été enchantée. Je vous remercie ; les gants vont très-bien; un peu trop larges aux poignets; mais Jeanne les rétrécit. Qu'est-ce que je disais? » Elle recommençait à parler et les autres dames étaient dans la rue.

Emma ne savait trop ce qu'on pouvait retenir de ce galimatias.

« Je ne sais en vérité plus ce dont je parlais.—Oh ! c'était des lunettes de ma mère. Il est si obligeant, ce M. Frank Churchill ! Oh ! dit-il, je crois que je suis en état de fixer ce rivet ; j'aime beaucoup un ouvrage de cette espèce. Ce qui, comme vous savez bien, montre qu'il est très.... En vérité je dois dire que tout ce que j'ai entendu de lui, tout ce que j'en attendais, tout ce que j'en ai vu est bien inférieur à ce qu'il est. Je vous félicite, madame Weston, de tout mon cœur. Il est tout ce que les parens les plus tendres peuvent... Oh ! dit-il, je puis arrêter ce rivet. J'aime ces sortes d'ouvrages. Je n'oublierai jamais ses manières. Et lorsque j'apportai les pommes cuites, et que je priai nos amis de vouloir bien nous faire le plaisir d'en manger. Oh ! dit-il

sur-le-champ, il n'y a pas de fruit que j'aime autant que les pommes cuites; et je n'en ai jamais vu de si belles, cuites, à la maison. Cela, vous savez, était tellement.... Et je suis certaine, d'après sa manière, que ce n'était pas un compliment. En vérité, ces pommes sont délicieuses, et madame Wallis leur rend bien justice. Mais nous ne les faisons cuire que deux fois, et M. Woodhouse nous avait fait promettre de les faire cuire trois fois; mais mademoiselle Woodhouse aura la bonté de ne lui en pas parler. Les pommes elles-mêmes sont de la meilleure espèce pour être mises au four. Toutes de Donwell, secours généreux de M. Knightley. Tous les ans il nous en envoie un sac. Il n'y a pas d'arbres comme les siens pour conserver les pommes. Je crois qu'il en a deux. Ma mère dit que son verger était fameux dans sa jeunesse. Mais

l'autre jour je fus véritablement choquée quand M. Knightley vint nous voir le matin, et Jeanne était à manger des pommes, et dit combien elle les aimait. Il demanda si notre provision n'était pas finie : elle doit l'être certainement, et je vous en enverrai d'autres, car j'en ai plus qu'il ne m'en faut. Larkins m'en a fait garder une plus grande quantité que de coutume. Je vous en enverrai avant qu'elles ne se gâtent. Je le priai de n'en rien faire ; car, réellement, quoique les nôtres fussent presque toutes parties, je ne pouvais pas le lui dire : nous n'en avions plus qu'une douzaine, que nous réservions pour Jeanne ; et je ne pouvais pas souffrir qu'il en envoyât davantage, ayant déjà été si généreux : Jeanne pensait comme moi ; et lorsqu'il fut parti, elle me querella à cause de cela. Quand je dis querella, j'ai tort, car nous

n'avons jamais eu de dispute en notre vie ; mais elle était fâchée que j'aie avoué que notre provision fût presque à la fin ; elle souhaitait que je lui eusse dit que nous en avions encore une grande quantité. Oh ! ma chère, lui dis-je, j'ai dit tout ce que j'ai pu. Cependant, le soir même, Larkins vint avec un grand panier de pommes, de l'espèce des autres, au moins un boisseau. Je descendis et parlai à Larkins, comme vous le supposez bien. Larkins est une ancienne connaissance, et je suis toujours bien aise de le voir. Mais j'ai su depuis qu'il m'avait apporté tout ce qu'il restait de ces pommes ; et qu'à présent son maître n'en avait pas une pour bouillir ou cuire au four. Larkins ne paraissait pas s'en soucier; il était très-content que son maître en eût tant vendu, car vous savez qu'il préfère l'intérêt de son maître à tout;

mais il m'a dit que madame Hodges n'avait pas trouvé bon qu'il se défît de toutes ses pommes. Elle ne pouvait pas souffrir que son maître n'eût pas, au printemps, une seule tarte de pommes. Il dit cela à Marthe, mais lui défendit d'en parler, car madame Hodges se mettait quelquefois de mauvaise humeur : et puisqu'on en avait vendu tant de sacs, ajouta-t-il, peu importait qui mangeât le reste. Et lorsque Marthe m'eut dit cela, j'en fus très-fâchée. Je ne voudrais pas, pour tout au monde, que M. Knightley le sût. Il serait si.... Je souhaitais aussi que Jeanne n'en fût pas instruite ; mais malheureusement, je lui en avais parlé sans m'en apercevoir. Mademoiselle Bates avait à peine fini, que Marthe ouvrit la porte ; et ces dames montèrent sans être forcées d'entendre autre chose que des sons inarticulés, ou des souhaits pour leur sûreté.

« Je vous prie, madame Weston, de faire attention qu'il y a une marche au premier détour. Prenez garde, mademoiselle Woodhouse, notre escalier est un peu obscur, un peu plus étroit et plus obscur que nous ne désirerions. Mademoiselle Smith, prenez garde. Mademoiselle Woodhouse, je crains que vous ne vous soyez fait mal au pied. Mademoiselle Smith, il y a une marche au détour. »

~~~~~~~~
~~~~~~~~

CHAPITRE XXVII.

L'APPARENCE du petit salon, lorsqu'elles entrèrent, était celle de la tranquillité même. Madame Bates, privée de ses occupations journalières, sommeillait dans un coin de la cheminée, Frank Churchill, à une table près d'elle, travaillait à ses lunettes, et Jeanne Fairfax, qui leur tournait les dos, était à son piano. Quelqu'occupé que fût le jeune homme, il ne laissa pas de prouver à Emma combien sa présence lui était agréable.

« Quel plaisir pour moi, lui dit-il à voix basse, que vous soyez arrivée dix minutes plus tôt que je ne vous attendais. Vous me trouvez occupé à me rendre utile : dites-moi si vous croyez que je réussirai. »

« Comment, dit madame Weston, vous n'avez pas encore fini? Vous ne gagneriez pas grand'chose à faire le métier d'orfévre, si vous travaillez ainsi. »

« Je n'ai pas travaillé sans interruption, répliqua-t-il, j'ai aidé à mademoiselle Fairfax à mettre son piano d'aplomb. Il n'était pas ferme, à cause d'une inégalité dans le plancher. Vous voyez que nous avons mis des calles de papier sous un des pieds. Je vous sais bon gré (se tournant vers Emma) d'être venue; je craignais que vous ne vous en fussiez retournée à la maison. »

Il prit ses mesures pour qu'elle fût assise à côté de lui, et s'empressa de lui choisir les meilleures pommes, la pria de l'aider ou de lui donner des conseils sur son ouvrage, jusqu'à ce que Jeanne fût en état de se mettre au piano.

Emma soupçonna que c'était l'état de ses nerfs qui l'avait empêchée de commencer plus tôt. Il n'y avait pas assez long-temps qu'elle possédait cet instrument pour s'en servir sans émotion : elle avait à se vaincre ; et Emma ne put s'empêcher de la plaindre de sa sensibilité, quelle qu'en fût la cause, et se résolut à ne plus l'exposer à la risée de son voisin.

Enfin Jeanne commença ; et quoique les premières barres fussent faibles, elle rendit graduellement justice ensuite à l'excellence de l'instrument. Madame Weston en avait été charmée auparavant, et le fut encore. Emma joignit ses louanges à celles de madame Weston ; et le piano, après un mûr examen, fut reconnu capable de devenir excellent.

« Qui que ce soit qui ait été employé par le colonel Campbell, dit Frank

Churchill en donnant un coup d'œil à Emma, a très-bien choisi. J'ai beaucoup entendu parler de la délicatesse du goût du colonel Campbell, lorsque j'étais à Weymouth, et la douceur des premiers tons est évidemment ce qui plaisait à *la société*, ainsi qu'à lui. J'ose vous assurer, mademoiselle Fairfax, qu'il faut qu'il ait donné des ordres bien exacts, ou qu'il ait écrit lui-même à Broad-Wood. N'êtes-vous pas de mon avis? »

Jeanne ne se retourna pas. Madame Weston lui avait parlé en même temps.

« Ce que vous venez de faire n'est pas honnête, lui dit Emma tout bas. Je vous ai parlé de mes soupçons imaginaires. Ne la chagrinez pas. »

Il fit un signe de tête en souriant, et eut l'air de n'avoir ni doute ni pitié. Peu après il recommença : « Que vos amis doivent goûter de satisfaction en

Irlande, mademoiselle Fairfax! Je suis persuadé qu'ils pensent souvent à vous, et fixent le jour où cet instrument vous parviendra. Pensez-vous que le colonel Campbell sache que vous en touchez à présent? Croyez-vous qu'il ait envoyé une commission expresse, ou seulement générale quant au temps, et qu'il ait laissé le reste aux conjonctures et à la convenance? »

Il s'arrêta. Elle n'avait pu s'empêcher de l'entendre; elle répondit ainsi, avec un calme apparent :

« Jusqu'à ce que j'aie une lettre du colonel Campbell, je ne puis rien imaginer de certain; je n'ai que des conjectures. Quelquefois on en fait de vraies, et quelquefois de fausses. — Je désirerais bien conjecturer le temps où j'aurai solidement fixé le rivet. Que de sottises on dit parfois en travaillant, n'est-ce pas vrai, mademoiselle Woodhouse?

Les véritables ouvriers ne causent pas en travaillant ; mais ceux de mon espèce, s'ils entendent une parole. — Mademoiselle Fairfax n'a-t-elle pas parlé de conjectures ? Ah ! le voilà fixé. Madame Bates (se tournant vers elle), permettez-moi de vous rendre vos lunettes ; elles sont réparées pour le présent. »

La mère et la fille le remercièrent de tout leur cœur ; et, pour échapper à la dernière, il s'approcha de mademoiselle Fairfax qui était encore au piano, et la pria de jouer.

« Vous seriez bien aimable, dit-il, si vous vouliez jouer une des valses que nous dansâmes hier. Vous n'en avez pas joui comme moi ; vous avez paru fatiguée pendant toute la danse. Je pense que vous fûtes bien aise qu'elle cessât ; mais j'aurais donné tout au monde pour une demi-heure de plus. »

Elle joua.

« Oh! quelle félicité, s'écria-t-il, que celle d'entendre un air qui a fait une fois notre bonheur! Si je ne me trompe, cet air a été joué à Weymouth. Elle le fixa un instant, rougit beaucoup, et joua autre chose. Il prit des cahiers de musique qui étaient sur une chaise près du piano, et se tournant du côté d'Emma, dit :

« Voici de la musique tout à fait nouvelle pour moi. La connaissez-vous ; Cramer, et voici une kirielle de mélodie irlandaise. De ce côté, on pouvait s'y attendre. Tout cela a été envoyé avec l'instrument. N'admirez-vous pas comme moi les soins recherchés de ce bon colonel Campbell? Il savait que mademoiselle Fairfax ne pouvait trouver de musique ici. J'admire surtout cette attention, on voit qu'elle part du cœur. Rien de fait à la

hâte, rien d'incomplet. Une véritable affection a seule présidé à tout. »

Emma, tout en s'amusant, eût désiré qu'il fût un peu plus réservé ; et lorsqu'en jetant un coup d'œil sur Jeanne Fairfax, elle aperçut que malgré l'incarnat de ses joues, elle souriait gracieusement ; pensant que ce sourire annonçait un plaisir secret, elle ne se fit point un scrupule de s'être divertie, ni aucun remords envers Jeanne.

Il lui apporta toute la musique, ils la regardèrent ensemble.

Emma profita de l'occasion pour lui dire à l'oreille.

« Vous parlez trop clairement, elle doit vous entendre. »

« Je m'en flatte. Je désire qu'elle m'entende, je n'ai aucune espèce de honte de mes intentions. »

« Moi, au contraire, je suis presque

honteuse, je suis fâchée que cette idée me soit passée par la tête. »

« J'en suis enchanté, et surtout de ce que vous me l'ayez communiquée. J'ai maintenant la clef de sa conduite, de ses regards extraordinaires. C'est elle qui doit être honteuse; si elle agit mal, elle doit le sentir. »

« Je crois qu'elle le sent déjà. »

« Il n'y a pas beaucoup d'apparence. En ce moment, elle joue Robin-Adair, *son* air favori. »

Peu après, mademoiselle Bates passant près de la fenêtre, aperçut à quelque distance M. Knightley à cheval; M. Knightley! Il faut que je lui parle, s'il est possible, il faut que je le remercie. Je n'ouvrirai pas cette fenêtre de crainte que vous n'attrapiez du froid; mais j'irai dans la chambre de ma mère; je suis persuadée qu'il entrera, quand il saura qui nous avons ici. Quel plaisir

de vous réunir tous ! Quel honneur pour notre petite habitation !

Toujours parlant, elle entra dans la chambre voisine, ouvrit la fenêtre, et se fit remarquer de M. Knightley ; et la conversation qui s'ensuivit entr'eux fut entendue aussi distinctement par ces dames, que si elle eût eu lieu dans l'appartement.

« Comment vous portez-vous ? Comment vous portez-vous ? Fort bien, je vous remercie, grand merci pour la voiture. Nous sommes arrivées à temps, ma mère nous attendait. Ayez la bonté d'entrer, faites-nous cette faveur, vous trouverez ici quelques amis. »

Ainsi commença mademoiselle Bates, et M. Knightley résolut à son tour de se faire entendre, car il dit d'un ton élevé à son ordinaire :

« Mademoiselle Bates ! Comment se porte votre nièce ? »

« Je viens m'informer de la santé de toute la famille, mais particulièrement de celle de votre nièce. Comment se porte mademoiselle Fairfax ? J'espère qu'elle ne se sera pas enrhumée hier soir. Comment va-t-elle aujourd'hui ? Dites-moi comment elle se porte. »

Mademoiselle Bates fut obligée de répondre à toutes ces questions avant qu'il lui permît de parler d'autre chose : ce qui divertit beaucoup ceux qui les écoutaient ; madame Weston jeta sur Emma un coup d'œil significatif. Mais d'un signe de tête, elle lui fit connaître qu'elle persistait dans son incrédulité.

« Que d'obligations nous vous avons pour la voiture, reprit mademoiselle Bates. »

Il l'arrêta court.

« Je vais à Kingston, puis-je vous y rendre quelques services ? »

« Oh ! Dieu, vous allez à Kingston ?

« J'ai ouï dire à madame Cole qu'elle avait besoin de faire venir quelque chose de Kingston. »

« Madame Cole peut y envoyer un domestique. Puis-je vous y rendre quelque service ? »

Non, je vous remercie; mais entrez. Qui croyez-vous que nous ayons ici? Mademoiselle Woodhouse et mademoiselle Smith, qui nous ont fait le plaisir de venir entendre le piano. Faites mettre votre cheval à la Couronne, et entrez. »

« Il hésita un moment, bien pour cinq minutes. »

« Et nous possédons aussi madame Weston et M. Frank Churchill. Quel plaisir ! Tant d'amis. »

« Non, pas à présent, je vous rends grâce. Je ne puis perdre deux minutes. Il faut que je me rende à Kingston le plus tôt possible. »

« Oh ! entrez, on sera si heureux de vous voir. »

« Non, non, votre chambre est assez remplie. »

« Je viendrai vous voir un autre jour, et entendre le piano. »

« Que j'en suis fâchée. Oh ! monsieur Knightley, quelle belle assemblée que celle d'hier au soir. Avez-vous jamais vu un si beau bal ? Mademoiselle Woodhouse et M. Frank Churchill : je n'ai jamais rien vu de pareil. »

« Oh ! En vérité très-agréable. Je ne puis en dire moins, car je suppose que mademoiselle Woodhouse et monsieur Frank Churchill entendent tout ce que nous disons. Et (élevant encore plus la voix) je ne vois pas pourquoi vous ne parleriez pas de mademoiselle Fairfax ; je pense qu'elle danse très-bien. Quant à bien jouer une contredanse, madame Weston surpasse tout ce

qu'il y a de mieux en Angleterre. Maintenant si vos amis ont de la reconnaissance, ils doivent dire assez haut, quelque chose de poli sur vous et moi, mais je n'ai pas le temps de l'entendre. »

« Un moment, M. Knightley. Nous avons été si choquées Jeanne et moi au sujet de ces pommes. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Nous envoyer tout ce que vous en aviez. Vous m'aviez dit qu'il vous en restait beaucoup, et maintenant vous n'en avez pas une. Madame Hodges a bien raison d'être en colère. Larkins nous en parla hier. Vous n'auriez pas dû vous en priver. Ah ! il est parti. Il ne peut pas souffrir les remercîmens. Mais j'ai cru qu'il allait rester, et j'aurais eu tort de ne pas lui en parler. Bien. Rentrant dans la chambre, je n'ai pas réussi. M. Knightley ne peut s'arrêter, il va à Kingston. Il m'a de-

mandé s'il pouvait nous rendre quelque service. »

« Oui, nous avons entendu ses offres obligeantes, et tout ce qui a été dit. »

« Oh! sans doute, ma chère, vous le pouviez, car la porte de cette chambre était ouverte, et la fenêtre de l'autre, et M. Knightley parlait très-haut; vous devez avoir tout entendu. Puis-je vous y rendre quelque service. Et quoi, mademoiselle Woodhouse! vous voulez vous en aller? Il n'y a qu'un instant que vous êtes ici? »

Emma trouva qu'il était temps de regagner la maison; la visite avait réellement été longue, et en regardant aux montres, on vit que la matinée était si avancée, que madame Weston et son cavalier, qui prirent aussi congé, ne purent accompagner les demoiselles que jusqu'aux portes d'Hartfield, avant de reprendre le chemin de Randalls.

CHAPITRE XXVIII.

Il serait possible de se passer entièrement de la danse. On a vu de jeunes gens laisser écouler des mois entiers sans jamais aller au bal, et n'en avoir reçu aucune injure matérielle, soit au moral, soit au physique; mais lorsqu'on a une fois commencé, quand on a déjà été ébranlé par l'élan d'un mouvement rapide, il faut être bien apathique pour ne pas y retourner.

Frank Churchill avait dansé une fois à Highbury, il désirait danser encore, et pendant la dernière demi-heure d'une soirée qu'on avait engagé M. Woodhouse à passer à Randalls avec sa fille, les deux jeunes gens s'occupèrent à former des plans au sujet d'un bal. Ce fut Frank qui donna la

première idée, et qui la poursuivit avec zèle; car la demoiselle connaissait mieux que lui les difficultés de l'entreprise, surtout quant au décorum et aux convenances. Mais cependant elle avait grande envie de montrer encore en public l'élégance avec laquelle dansaient M. Frank Churchill et mademoiselle Woodhouse, et qu'elle pouvait sans rougir se comparer à mademoiselle Fairfax pour cet exercice, sans même qu'on pût la taxer de vanité. Elle commença par compter avec lui ses pas dans la salle où ils étaient, afin de savoir combien de couples elle pourrait contenir : ensuite ils passèrent dans une seconde pièce, à l'effet de découvrir, en dépit de ce que disait M. Weston de leur parfaite ressemblance quant aux dimensions, si elle n'était pas un peu plus grande.

Sa première proposition avait été

que la danse devait finir où elle avait commencé, c'est-à-dire, chez M. Cole; qu'on rassemblerait la même partie et le même musicien. Tout le monde applaudit à ce plan, surtout M. Weston. Madame Weston entreprit de jouer aussi long-temps qu'on voudrait danser. Cet intéressant sujet fut suivi du dénombrement qu'on fit de ceux et celles qui seraient invités, proportionnant le nombre à la capacité de la salle.

« Vous, mademoiselle Smith, et mademoiselle Fairfax, trois; les deux demoiselles Cox, cinq; ce qui fut répété plusieurs fois: ensuite, les deux Gilbert, le jeune Cox, mon père et moi, outre M. Knightley. Ce nombre suffit pour se bien amuser, et pour cinq couples il y aura autant de place qu'il en faut. »

Mais on se divisa d'opinion; d'un côté on dit:

« Y aura-t-il assez de place pour cinq couples, je ne le crois pas. »

De l'autre, on assura.

« Que cinq couples ne suffisaient pas pour se donner tant de peine. Cinq couples, ce n'est rien. On ne peut regarder cette proposition de cinq couples, que comme l'effet d'une idée peu réfléchie. »

Quelqu'un dit que mademoiselle Gilbert était attendue chez son frère, et devait être invitée avec les autres. Un autre assura que madame Gilbert aurait dansé chez M. Cole, si elle eût été invitée. On parla du cadet Cox. Enfin, M. Weston nomma une famille entière de cousins qu'on ne pouvait exclure; de manière que les cinq couples seraient au moins doublés, et il s'agissait de savoir où on les placerait convenablement. Les portes des deux chambres étaient vis-à-vis l'une de

l'autre. « Ne pourrait-on pas danser dans ces deux salles? et même dans le passage? » C'était ce qu'il y avait de mieux : cependant tout le monde n'en jugea pas ainsi. Emma dit que ce serait incommode ; madame Weston était en peine pour servir le souper ; et M. Woodhouse s'opposa à ce qu'on soupât, parce que c'était malsain. On n'en parla plus, tant cette idée lui déplaisait.

« Oh ! non, dit-il, ce serait une grande imprudence. Je ne pourrais y consentir à cause d'Emma ! Emma n'est pas robuste, elle s'enrhumerait, ainsi que la pauvre petite Henriette : madame Weston, vous tomberiez malade, ne permettez pas qu'on parle davantage d'un projet aussi extravagant. Ce jeune homme (parlant plus bas) n'a pas de jugement, ne le dites pas à son père ; mais ce jeune homme n'est pas ce qu'il

faut. Il a ouvert les portes très-souvent ce soir, et n'a pas eu l'attention de les fermer. Il compte un coup d'air pour rien, je ne cherche pas à le mettre mal dans votre esprit, mais ce jeune homme est un étourdi. »

Madame Weston fut fâchée de cette accusation, elle en craignit la conséquence, et fit tous ses efforts pour l'atténuer. On ferma les portes avec soin; on abandonna le plan de danser dans les deux salles, et on reprit celui de se contenter d'une. Frank Churchill fut le premier à revenir à ce premier projet, et il le fit de si bonne grâce, que la salle qui, un quart-d'heure auparavant, pouvait à peine contenir cinq couples, lui parut assez grande pour y en faire danser dix :

« Nous étions trop magnifiques, s'écria-t-il, nous exigions plus de place qu'il n'en fallait. Dix couples seront ici fort à l'aise. »

Emma en douta. « Il y aura foule ; il est impossible de danser dans une foule. »

« Cela est très-vrai, répondit-il gravement, c'est très-vrai. » Il mesura la salle de nouveau, et finit par assurer qu'il y avait assez de place pour dix couples.

« Non, non, vous n'êtes pas raisonnable, il serait terrible d'être pressés de cette manière. Il n'y a pas de plaisir à danser dans une foule, et dans une petite salle ! »

« On ne peut le nier. Une foule dans une petite salle. Vous avez l'art, mademoiselle Woodhouse, de faire un tableau en peu de mots. Cependant, ayant été si loin, il n'est pas possible d'abandonner entièrement ce projet. Mon père se trouverait trompé dans ses espérances ; d'ailleurs, je ne sais pas,

il me semble, oui, il me semble que dix couples pourraient danser ici. »

Emma vit que sa galanterie était un peu intéressée, et que son seul désir était de danser avec elle; satisfaite du compliment, elle le reçut et oublia le reste. Si elle eût eu l'intention de l'épouser, il lui aurait importé de considérer ce que valait véritablement la préférence qu'il lui donnait; de connaître son caractère à fond; mais comme une simple connaissance, elle le trouvait assez aimable.

Le lendemain dans la matinée il se rendit à Hartfield, et il entra dans le salon avec un air si enjoué, qu'elle crut qu'il persistait dans son projet. Il fit bientôt connaître qu'il l'avait amélioré.

« Eh bien! mademoiselle Woodhouse, dit-il presqu'aussitôt, je me flatte que les petites salles de mon père ne vous ont pas fait perdre l'envie de

danser. Je vous apporte un nouveau plan, il est de l'invention de mon père, qui n'attend que votre approbation. Puis-je espérer que vous me ferez l'honneur de danser avec moi les deux premières contredanses dans un bal qui doit se donner, non à Randalls, mais à l'hôtel de la Couronne? »

« A la Couronne! »

« Oui, si M. Woodhouse et vous y consentez. Mon père espère que les amis qui lui feront l'honneur de l'y visiter, seront aussi bien reçus et beaucoup plus à leur aise qu'à Randalls. Ce projet est de lui. Madame Weston n'a fait aucune objection, pourvu que vous n'en fassiez pas. Nous pensons tous de même. Vous aviez parfaitement raison; dix couples dans aucune des salles de Randalls n'auraient pu se placer convenablement. Je sentais parfaitement que ce que vous

disiez était juste, mais j'avais tant d'envie de réussir que je ne voulais pas me rendre, même d'après ma propre conviction. N'avons-nous pas réussi cette fois. Vous y consentez, n'est-il pas vrai? »

« Il me paraît que personne ne peut faire d'objection, si M. et Madame Weston n'en font pas. Quant à moi, je l'approuve, c'est ce qu'on pouvait faire de mieux; ne le croyez-vous pas, papa? »

Elle fut obligée de répéter et d'expliquer le plan avant qu'on l'entendît; et alors sa nouveauté eut besoin de nouvelles représentations pour le faire accepter.

« Non! Il pensait que ce plan était le plus mauvais de tous. Une salle dans une auberge était toujours humide et dangereuse. On y respirait un air empesté; elle devait être inhabitable. S'ils

voulaient absolument danser, il valait mieux que le bal fût donné à Randalls. Il n'avait jamais été à l'hôtel de la Couronne de sa vie ; il ne connaissait pas même de vue ceux qui le tenaient. C'est un mauvais plan. On s'y enrhumerait plutôt qu'ailleurs. »

« J'allais vous observer, Monsieur, dit Frank Churchill, que ce qui faisait donner la préférence à la Couronne, c'était qu'on n'y courait pas de danger de s'enrhumer, et beaucoup moins qu'à Randalls ! M. Perry pouvait peut-être trouver ce changement de plan mauvais ; mais que nul autre ne le ferait. »

« Monsieur, dit M. Woodhouse, un peu vivement, vous vous trompez beaucoup, si vous croyez que M. Perry soit un homme de ce caractère. M. Perry est extrêmement fâché quand nous sommes malades. Mais je ne conçois

pas comment la salle d'une auberge peut être meilleure que celles de la maison de votre père. »

« C'est, Monsieur, parce qu'elle est beaucoup plus grande. Nous n'aurons pas besoin d'ouvrir les fenêtres. »

« C'est à la pernicieuse coutume qu'on a d'exposer des corps échauffés à un air froid, qu'on doit (comme vous le savez fort bien, Monsieur), tous les accidens qui arrivent. »

« Ouvrir les fenêtres! Mais M. Churchill, qui est-ce qui ouvrirait les fenêtres à Randalls? Personne ne serait assez imprudent. Je n'ai jamais entendu parler d'une pareille chose. Danser les fenêtres ouvertes! Je suis persuadé que ni votre père, ni madame Weston, jadis la pauvre mademoiselle Taylor, ne le souffriraient. »

« Ah! Monsieur, un jeune étourdi passe souvent derrière un rideau, ou-

vre une fenêtre sans qu'on s'en aperçoive. Je l'ai quelquefois vu faire. »

« En vérité, Monsieur, que Dieu me bénisse, je ne l'aurais jamais cru ; mais je vis retiré du monde, et je suis presque toujours étonné de ce que j'entends. Cependant cela fait une grande différence, et lorsque nous en reparlerons ... Mais ces sortes de choses demandent beaucoup de considération. Si M. et madame Weston veulent se rendre ici quelques-uns de ces jours, nous en raisonnerons pour décider de ce qu'on pourra faire. »

« Mais malheureusement, Monsieur, mon temps est si limité. »

« Oh ! dit Emma, en l'interrompant, nous aurons tout le temps d'en parler, nous ne sommes pas pressés. S'il est possible que nous allions à la Couronne, papa, ce sera fort commode pour les

chevaux, ils ne seront pas loin de leur écurie. »

« C'est vrai, ma chère ; c'est une chose fort agréable. Ce n'est pas que Jacques se plaigne, mais il faut épargner ses chevaux le plus qu'on le peut. Si j'étais certain que les chambres fussent bien aérées. Mais peut-on se fier à madame Stokes? J'en doute, je ne la connais pas même de vue. »

« Je réponds de tout, Monsieur, car c'est madame Weston qui s'en charge. »

« A présent, papa, vous pouvez être tranquille. Notre chère dame Weston, qui est l'attention personnifiée.... Avez-vous oublié ce qu'a dit M. Perry, il y a tant d'années, lorsque j'avais la rougeole? Si mademoiselle Taylor entreprend de bien envelopper mademoiselle Emma, vous n'aurez rien à craindre. Combien de fois je vous ai entendu lui en faire compliment. »

« Oui, c'est très-vrai, je m'en souviens bien. Pauvre petite Emma! Vous étiez bien mal de cette rougeole, c'est-à-dire que sans la grande attention de M. Perry, vous auriez été fort mal. Il est venu vous voir jusqu'à quatre fois par jour, pendant une semaine. Au commencement, il trouva qu'elle était de la bonne espèce, ce qui nous consola; mais c'est une dangereuse maladie que la rougeole. J'espère que quand les enfans d'Isabelle l'auront, elle enverra chercher Perry. »

« Mon père et madame Weston sont en ce moment à la Couronne, examinant les locaux. Je les y ai laissés pour venir à Hartfield, impatient de connaître votre opinion. Tous deux vous prient de la donner sur les lieux, et ce sera avec le plus grand plaisir que je vous y accompagnerai. Ils ne concluront rien sans vous. »

« Emma fut charmée d'être appelée à ce conseil, et son père s'engageant à y penser pendant son absence, les deux jeunes gens se rendirent sans délai à la Couronne. M. et madame Weston furent enchantés de la voir arriver, et de recevoir son approbation. Ils étaient tous les deux très-occupés et très-heureux chacun à sa manière. Elle un peu mécontente, et lui trouvant tout très-bien. »

« Emma, dit-elle, ce papier est plus mauvais que je ne m'y attendais. Regardez comme il est sale, la boiserie est jaune et dans un état pitoyable. »

« Ma chère, vous êtes trop difficile, dit son mari, qu'est-ce que cela signifie? Vous ne vous apercevrez de rien à la chandelle. Tout paraîtra aussi propre qu'à Randalls, à la lumière. Nous ne voyons rien de tout cela les jours de nos assemblées. »

Les dames se regardèrent, elles pensèrent probablement que les hommes ne s'apercevaient jamais qu'une chose fût propre ou non ; et les messieurs de leur côté crurent que les dames étaient trop occupées de choses futiles.

Les dames firent cependant une observation que les messieurs ne dédaignèrent pas. Il s'agissait d'une salle à manger. Au temps de l'érection de cette salle d'assemblée, ce n'était pas la mode de souper, et il n'y avait qu'une petite salle de jeu, à côté de la grande. On en aurait besoin pour la même raison qu'elle avait été établie. Comment faire ? Et quand même elle eût été inutile pour jouer, elle était trop petite pour y souper. On pouvait se procurer une chambre beaucoup plus grande ; mais elle était à l'extrémité de la maison, et il y avait un long et désagréable passage à parcourir avant

d'y arriver. C'était une difficulté à vaincre. Madame Weston craignait que les jeunes gens n'attrapassent un coup d'air dans ce passage ; et Emma non plus que ces messieurs ne pouvaient souffrir l'idée d'être pressés à souper dans la petite chambre.

Madame Weston proposa de n'avoir point de souper en règle, mais un buffet garni de viandes froides, de vins et de toutes sortes de raffraîchissemens, etc. Mais cette idée fut renvoyée bien loin. Un bal privé, sans un bon souper, fut regardé comme une fraude infâme, commise contre les droits des hommes et des femmes, et on pria madame Weston de n'en plus parler : elle s'y prit d'une autre manière, et, observant la salle de jeu plus attentivement, elle dit :

« Je ne la crois pas si petite, vous

savez que nous ne serons pas beaucoup. »

M. Weston, de son côté, parcourant à grands pas le passage, s'écria : « Vous parlez tant, ma chère, de la longueur de ce passage, ce n'est rien du tout, et l'on n'y sent pas le moindre air de l'escalier. »

« Je désirerais savoir, dit madame Weston, l'arrangement que la généralité des invités préférerait. Votre intention est sans doute de contenter tout le monde. »

« Certainement, s'écria Frank, vous voulez avoir l'opinion de vos voisins, c'est bien pensé. Si l'on connaissait les principaux, les Cole, par exemple ! Ils ne demeurent pas loin d'ici. Voulez-vous que j'aille les chercher, ou mademoiselle Bates ? Elle est encore plus près ; et je crois qu'elle sait mieux que personne ce qui conviendra à tout

le monde. Je crois que notre conseil n'est pas assez nombreux. Irai-je inviter mademoiselle Bates de venir nous joindre? »

« Oui, s'il vous plaît, dit en hésitant madame Weston, si vous croyez qu'elle puisse nous être utile. »

« Elle ne vous servira en rien, dit Emma; elle sera pleine de reconnaissance et de contentement; elle ne vous dira rien, elle n'écoutera même pas vos questions. Je ne vois aucun avantage à consulter mademoiselle Bates. »

« Mais elle est si amusante! J'aime beaucoup à l'entendre parler; d'ailleurs je n'amenerai pas toute la famille. »

M. Weston les rejoignit, et sachant ce dont il s'agissait, il donna son approbation. »

« Oui, Frank, allez chercher mademoiselle Bates, et finissons-en tout d'un coup. Je suis sûr que le projet lui plaira,

et je ne connais personne plus capable qu'elle de vaincre les difficultés. Amenez mademoiselle Bates. Nous devenons un peu trop délicats. Elle nous enseignera la manière d'être satisfaits de ce que nous possédons. Mais il faut les amener toutes deux. »

« Toutes deux ! La vieille dame peut-elle ? »

« La vieille dame! Non ; mais la jeune. Je vous croirais un vrai lourdaud, Frank, si vous ameniez la tante sans la nièce. »

« Je vous demande pardon, monsieur, je n'y pensais pas ; je vais tâcher de les engager à venir toutes deux, puisque vous le désirez. » Il prit sa course.

Long-temps avant son retour, car il fut obligé d'attendre que la tante se fût mise en état de paraître, ainsi que son élégante nièce, madame Weston, douce et bonne épouse, avait examiné le

passage une seconde fois, et l'avait trouvé moins mauvais qu'il ne le lui avait paru à la première. Ainsi tout se trouva à peu près arrangé. Les détails inférieurs, tels que les tables, les lumières, le thé, le souper, furent laissés aux soins de madame Weston et de madame Stokes. On était sûr que toutes les personnes invitées viendraient. Frank Churchill avait déjà écrit à Enscombe, pour obtenir une prolongation de quelques jours de plus que la quinzaine, chose qu'on ne pouvait lui refuser; et on s'attendait à avoir un bal charmant. C'est ce que mademoiselle Bates assura tout en arrivant. Comme conseil, on pouvait s'en passer, mais pour donner son approbation, elle était excellente. Elle la donna avec chaleur, avec effusion; aussi ne manqua-t-elle pas de plaire. Il se passa encore une demi-heure à visiter les

différentes salles, à examiner si l'on ne s'était pas trompé; et enfin, dans le doux espoir du plaisir à venir, avant de se séparer, Emma promit sa main pour les deux premières contre-danses au héros de la soirée future, et elle entendit que M. Weston disait bas à son épouse : « Il lui a demandé sa main, ma chère; c'est bien. Je savais qu'il le ferait. »

CHAPITRE XXIX.

Il ne manquait qu'une chose pour rendre parfaitement agréable à Emma la perspective de ce bal; c'était qu'on le fixât pour un jour qui ne dépassât pas le temps qu'il était permis à Frank Churchill de rester dans le comté de Surry; car, malgré la grande confiance qu'affectait M. Weston, il ne lui paraissait pas impossible que les Churchill ne lui accordassent pas un jour de plus; mais la chose qu'elle désirait était impossible. Il fallait du temps, prendre des mesures, faire les préparatifs, etc., et il n'y avait pas de probabilité que ce bal pût avoir lieu avant le commencement de la semaine, avant laquelle expirait le congé de Frank. Ainsi, on allait pendant quelques jours s'occuper d'une

fête qui, suivant elle, n'aurait probablement pas lieu.

Enscombe cependant fut gracieux, sinon de parole, du moins de fait; car quoique la demande du jeune homme ne fût pas agréable, on ne s'opposa pas à ce qu'il restât quelques jours de plus. Tout paraissait aller au mieux; mais comme on n'échappe à un désagrément que pour en éprouver un autre, Emma, sûre de son bal, se chagrina de l'indifférence qu'affectait M. Knightley à ce sujet. Soit que ne dansant pas, soit que n'ayant pas été consulté, il eût formé la résolution de ne pas s'en occuper, de ne montrer aucune espèce de curiosité sur le temps, les convives, les préparatifs, etc., Emma ne put tirer autre chose de lui que ces paroles : « Fort bien. Si les Weston veulent se donner tout cet embarras pour le plaisir de quelques heures d'un passe-

temps bruyant, cela ne me regarde pas; je n'ai rien à dire, excepté que je ne leur permets pas de choisir le genre de plaisir qui me convient. Cependant, il faut que j'y aille; je ne puis pas refuser; je ferai tous mes efforts pour ne pas m'endormir. J'avoue pourtant que j'aimerais mieux rester à la maison pour repasser les comptes de Larkins. Prendre du plaisir à voir danser, ce n'est certainement pas moi. Je ne fais jamais attention aux personnes qui dansent; j'ignore s'il y a des gens assez bons pour le faire. Celui ou celle qui danse bien, sont dans le cas d'une personne vertueuse, dont la conduite porte sa récompense avec elle. En général, ceux qui regardent danser, pensent à tout autre chose qu'à ce qu'ils voient. »

Emma sentit que ce sarcasme était dirigé contre elle, ce qui la mit en colère tout de bon. Ce n'était pas pour

faire un compliment à Jeanne Fairfax qu'il montrait tant d'indifférence et d'indignation, ce n'était pas d'après les sentimens de cette belle qu'il désapprouvait le bal, car elle désirait ardemment qu'il eût lieu ; cet espoir la rendit confiante, animée ; elle s'écria volontairement :

« Oh ! mademoiselle Woodhouse, j'espère qu'il n'arrivera rien qui puisse empêcher le bal ; que je serais trompée ! J'attends cet heureux moment avec le plus grand plaisir. »

Ce n'était donc pas pour obliger Jeanne Fairfax qu'il aurait préféré la société de son Larkins. Non ! elle fut de plus en plus persuadée que les soupçons de madame Weston étaient mal fondés. Il avait pour elle de la compassion et de l'attachement, mais pas d'amour. Mais, hélas ! elle n'eut bientôt plus le loisir de se quereller

avec M. Knightley. Deux jours d'une agréable sécurité furent suivis du renversement d'un projet si bien conçu. M. Churchill écrivit à son neveu qu'il eût à se rendre près de lui en toute hâte. Madame Churchill était malade, et trop mal pour pouvoir se passer de lui; elle était souffrante depuis quelque temps (ainsi l'écrivait son mari), quoiqu'elle n'en eût rien dit, par la constante habitude de ne causer de peine à personne, et de jamais penser à elle-même; mais qu'à présent sa maladie était tellement sérieuse, qu'il l'engageait à partir sur-le-champ pour Enscombe.

Madame Weston envoya incontinent un extrait de cette lettre à Emma. Il fallait qu'il partît, et cela dans peu d'heures, sans avoir, pour diminuer la répugnance qu'il sentait, la moindre crainte pour sa tante. Il

connaissait sa maladie; elle ne venait jamais que lorsqu'elle lui convenait.

Madame Weston ajoutait qu'il n'avait que le temps d'aller prendre congé des personnes d'Highbury, qui lui avaient montré quelque intérêt; que de là il irait à Hartfield.

Ce malheureux billet mit fin au déjeûner d'Emma. Ce ne fut, après l'avoir lu, qu'exclamations et jérémiades. La perte du bal, celle du jeune homme, et tout ce que le jeune homme devait sentir! c'était en vérité bien malheureux! Quelle délicieuse soirée on aurait passé! tout le monde aurait été si heureux! et elle et son partenaire eussent été les plus heureux de tous! Je l'avais prévu. Ce fut là sa seule consolation.

Les sentimens de M. Woodhouse furent divisés. Il pensa d'abord à la maladie de madame Churchill, et dé-

sirait savoir de quelle manière o n la traitait. Quant au bal, il fut choqué que sa chère Emma en fût privée; mais, dit-il, nous serons tous plus en sûreté à la maison.

Emma attendit quelque temps la visite de Frank. Mais si ce retard ne prouvait aucun désir de la voir, ses regards tristes, l'abattement dans lequel il semblait être lorsqu'il entra, firent oublier cette faute. Ce départ lui tenait tellement au cœur, qu'il avait peine à exprimer le chagrin qu'il lui causait. Il resta pendant quelques minutes absorbé dans ses idées, et lorsqu'il sembla revenir à lui, ce ne fut que pour dire : « De toutes les choses détestables, la plus horrible, c'est de prendre congé. »

« Mais vous reviendrez, dit Emma Ce n'est pas la seule visite que vous ferez à Randalls. Ah ! (faisant un signe

de la tête) l'incertitude de mon retour ! je ferai tous mes efforts ; ce sera l'objet de toutes mes pensées ! et si mon oncle et ma tante viennent à Londres au printemps ! mais comme ils y ont manqué cette année, je crains que cette coutume ne soit perdue à jamais. »

« Notre pauvre bal, il faut l'abandonner. Ah ! ce bal ! pourquoi avons-nous tant attendu ? pourquoi n'avons-nous pas saisi l'instant du plaisir quand nous le pouvions ? Combien de fois le bonheur nous fuit-il par de vains préparatifs ! Vous nous avez prédit ce qui est arrivé. Oh ! mademoiselle Woodhouse, pourquoi rencontrez-vous toujours si juste ? »

« En vérité, je suis fâchée d'avoir deviné cette fois-ci. J'aurais mieux aimé être joyeuse que savante. »

« Si je reviens, nous sommes sûrs de

danser. Mon père y compte. N'oubliez pas vos engagemens. »

Emma lui donna un coup d'œil gracieux. « Une telle quinzaine, continua-t-il, chaque jour plus agréable que le jour précédent ! chaque jour me prouvant que j'aurais beaucoup de peine à changer de place ! Heureux sont ceux à qui il est permis d'habiter Highbury ! »

« Puisque vous nous rendez une justice si éclatante, dit Emma en riant, je puis vous demander si vous n'avez pas eu des doutes peu honorables pour nous ? Ne surpassons-nous pas vos espérances? Je le crois. Je suis persuadée que vous ne vous attendiez pas à nous trouver à votre goût. Si vous eussiez eu une idée favorable de nous, vous n'auriez pas tant tardé à venir à Highbury. »

Quoiqu'il niât que le fait fût vrai, il

sourit de manière à convaincre Emma qu'elle ne se trompait pas.

« Et il faut que vous partiez ce matin ? »

« Oui, mon père doit venir me joindre ici. Nous nous en retournerons à pied ensemble, et je partirai sur-le-champ; je crains de le voir arriver à l'instant. »

« Vous n'avez pas même cinq minutes à donner à vos amies mademoiselle Fairfax et mademoiselle Bates : c'est malheureux ! L'esprit prédominant de mademoiselle Bates vous aurait raffermi le courage. »

« Je les ai vues en passant; j'ai cru devoir le faire. Je suis entré chez elles, comptant n'y rester que trois minutes; mais l'absence de mademoiselle Bates m'a retenu plus long-temps. Elle était sortie, et j'ai cru devoir l'attendre. C'est

une femme dont on peut et même dont on ne peut s'empêcher de se moquer, mais pour qui l'on doit avoir des égards. J'ai cru devoir commencer par cette visite. »

Il se troubla, quitta son siége, et fut se placer à une fenêtre.

« Enfin, dit-il, peut-être que mademoiselle Woodhouse.... Je pense que vous ne pouvez guère vous empêcher d'avoir des soupçons. »

Il la regarda, comme s'il voulait pénétrer ses sentimens. Elle ne savait trop que dire. Cette conduite lui semblait être l'avant-coureur de quelque chose de très-sérieux, ce qu'elle ne désirait pas. Se faisant un effort, elle dit d'un ton calme, dans l'intention de l'arrêter.

« Vous avez très-bien fait; il était très-naturel que vous rendissiez cette visite. »

Il garda le silence. Elle crut qu'il la regardait, songeant sans doute à ce qu'elle avait dit, et cherchant à la deviner. Elle l'entendit soupirer. Il était assez naturel de penser qu'il en avait sujet. Il ne pouvait pas supposer qu'elle lui eût donné des encouragemens. Il se passa quelques momens assez embarrassans ; il se remit sur sa chaise, et dit d'un air un peu plus rassuré :

« J'ai très-bien senti que je devais tout le reste de mon temps à Hartfield. J'ai pour Hartfield la considération la plus distinguée. »

Il se tut de nouveau, se leva encore, et parut fort embarrassé. Il était plus amoureux d'elle qu'Emma ne le supposait ; et qui sait comment la scène aurait fini, si son père ne fût pas arrivé ? M. Woodhouse entra aussi dans la salle, et le jeune homme fut forcé de rentrer dans son assiette ordinaire.

M. Weston, toujours alerte quand il y avait quelque chose à faire, et aussi incapable de retarder un mal inévitable que d'en prévoir un douteux, « dit qu'il était temps de partir » ; et le jeune homme, malgré ses soupirs, ne put s'empêcher de dire qu'il avait raison, et se leva pour prendre congé.

« J'aurai des nouvelles de vous tous, dit-il, c'est ma seule consolation. J'ai engagé madame Weston à vouloir bien correspondre avec moi, elle a eu la bonté de me le promettre. Oh ! quelle bénédiction d'avoir une femme pour correspondant, surtout lorsqu'elle veut bien s'intéresser aux absens. Elle me dira tout, et par ses lettres il me semblera d'être encore à Highbury. »

On se salua amicalement et un « Bon voyage, » ferma la bouche des uns et des autres, et la porte sur Frank Churchill. Son départ avait été si précipité,

leur entrevue si courte; il était parti, et Emma sentait la perte que ferait sa petite société par son absence, et crut s'apercevoir qu'elle en était trop touchée.

Ce changement était triste. Ils se voyaient presque tous les jours depuis son arrivée. Certainement, depuis son séjour à Randalls, il avait ravivé les esprits. L'idée, l'espérance de le voir que chaque jour amenait, ses attentions, son amabilité, ses manières, tout le faisait regretter. Cette quinzaine s'était écoulée trop vîte, et l'on allait retomber dans le cours ordinaire des tristes visites et des soirées peu agréables d'Hartfield. Pour couronner l'œuvre, et augmenter les regrets, il s'en était fallu de peu qu'il ne lui eût dit qu'il l'aimait. Quant au degré de constance dont se piquait M. Frank, c'était une autre affaire; mais pour le présent

il était certain qu'il avait une grande prédilection pour elle, qu'il lui avait marqué une préférence exclusive; elle en était si persuadée, qu'elle crut qu'il était impossible de s'empêcher de l'aimer un peu, malgré la résolution qu'elle avait formée auparavant, de ne pas le faire.

« Il faut que cela soit, dit-elle, l'ennui, l'inquiétude que j'éprouve, l'état de stupidité dans lequel je me trouve, l'envie de rester assise sans rien faire, le sentiment qui me porte à regarder tout ce qui se passe dans la maison comme triste et insipide, me portent à croire que je suis amoureuse. Je serais la créature la plus surprenante du monde si je ne l'étais pas! au moins, pour quelques semaines. Fort bien! ce qui fait du mal aux uns fait du bien aux autres. Je ne serai pas seule à regretter le bal, si je la suis à déplorer

le départ de Frank Churchill ; mais M. Knightley en aura beaucoup de plaisir. Il pourra passer toutes ses soirées, si bon lui semble, avec Larkins. »

M. Knightley, cependant, ne montra aucune apparence de triomphe. Il ne disait pas que pour son propre compte il fût très-fâché de ce qui était arrivé, car ses regards auraient contredit ses paroles : mais il avoua galamment qu'il était peiné de ce que l'espérance des autres avait été trompée ; et ajouta avec un air vraiment touché :

« Vous, Emma, qui avez si peu d'occasions de danser, vous avez joué de malheur ! »

Ce ne fut que quelques jours après qu'Emma vit Jeanne Fairfax, pour juger des regrets qu'elle éprouvait d'un si grand changement. Mais quand elles se rencontrèrent, sa sérénité lui parut

odieuse. Elle avait été très-mal, avait souffert tellement de la tête, que sa tante déclara que si le bal eût eu lieu, elle n'eût pas pu y aller. En conséquence, Emma crut devoir attribuer au mauvais état de sa santé l'air d'indifférence qu'elle affectait.

~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~

CHAPITRE XXX.

Emma continuait à se croire amoureuse, ses idées variaient seulement du plus au moins. D'abord elle crut qu'elle l'aimait beaucoup, et ensuite très-peu. Elle prenait un sensible plaisir à entendre parler de Frank Churchill, et, par rapport à lui, à voir M. et Madame Weston : elle pensait souvent à lui, attendait une lettre avec une extrême impatience, afin de savoir comment il se portait, s'il était encore abattu, si la santé de sa tante était rétablie, et enfin, s'il y avait quelqu'espoir qu'il revînt à Randalls ce printemps. Mais d'un autre côté, elle ne se trouvait pas malheureuse, et après le premier jour, elle reprit ses occupations ordinaires avec autant de plaisir qu'auparavant. Elle

était enjouée, et, quoique le jeune homme lui plût, elle lui trouvait des défauts; malgré qu'elle pensât tant à lui, soit lorsqu'elle travaillait à l'aiguille, soit lorsqu'elle dessinait, formant d'agréables projets d'attachement; imaginant d'intéressans dialogues; inventant des lettres passionnées: cependant, quand une déclaration formelle de sa part se présentait à sa pensée, le résultat était, qu'elle *le refusait.* Cette affection chez eux devait dégénérer en amitié. Ils se serviraient des expressions les plus tendres en se quittant, mais enfin, ils devaient se séparer. En faisant ces réflexions, elle sentit qu'elle n'était pas si fortement éprise de lui qu'elle l'avait cru; car, malgré la résolution formelle qu'elle avait prise de ne jamais se séparer de son père, et de ne jamais se marier, un violent attachement devait produire de plus grands

combats que ses sentimens ne lui en faisaient craindre. « Je ne vois pas, disait-elle, que j'aie besoin de me servir du mot *sacrifice*. Dans aucunes de mes spirituelles réparties, de mes délicates négatives, ai-je jamais parlé de faire un sacrifice? Je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire à mon bonheur. Tant mieux, mon intention n'est certainement pas de me persuader à moi-même que je sente plus que je ne fais. J'ai assez d'amour, je serais très-fâchée d'en avoir davantage. »

A tout prendre, elle était également satisfaite des sentimens qu'elle lui supposait.

« Il est certainement très-amoureux, tout le prouve, oui, il est très-amoureux ! Et lorsqu'il reviendra, s'il continue à l'être, il faudra que je prenne bien garde à ne pas lui donner d'encouragement. »

« Il ne serait pas excusable d'en agir autrement, puisque je sais à quoi m'en tenir. Ce n'est pas que je croie qu'il se soit imaginé que je lui en aie déjà donné. Non, s'il eût pensé que je partageais ses sentimens, il n'eût pas été si malheureux : et à son départ, son langage et ses regards eussent été bien différens. Cependant, je dois me tenir sur mes gardes. C'est-à-dire en supposant qu'il continue à m'aimer ; mais je ne m'y attends pas, je ne compte guère sur sa constance, il n'est pas homme à la fidélité duquel on puisse se fier. Il a le cœur chaud, mais porté au changement. Plus j'y réfléchis, plus je me trouve heureuse de ce que mon affection ne soit pas plus violente. Dans peu, je serai de nouveau tranquille, et ce sera une grande crise de passée : car on dit qu'il faut aimer une fois en sa vie ; et je m'en serai tirée à bon marché. »

Aussitôt qu'il fut parvenu une lettre de lui à Randalls, elle fut envoyée à Emma; elle la lut avec tant de plaisir, qu'en secouant la tête, elle crut n'avoir pas rendu justice aux sentimens qu'elle avait pour lui. Cette lettre était longue et bien écrite, donnait des détails de son voyage et de ses sensations: il exprimait sa reconnaissance et son affection de la manière la plus polie; il faisait la description des localités avec exactitude et précision, n'oubliant rien de ce qui pouvait mériter quelque attention. Quant à madame Weston, il lui rendait toute la justice qu'elle méritait, et les louanges qu'il lui donnait avaient l'apparence de partir du cœur; sa translation subite d'Highbury à Enscombe, la différence des jouissances de la vie sociale, dans ces deux places, étaient assez bien décrites pour persuader qu'il les sentait,

et que sans des raisons de bienséance, il eût pu en dire davantage. Dans plusieurs endroits, le nom de mademoiselle Woodhouse était tracé, et jamais sans être suivi de quelque compliment gracieux sur son bon goût, ou sur ce qu'elle avait fait ou dit : et la dernière fois qu'elle l'y vit, quoiqu'il n'y eût rien de bien galant à sa suite, il fit néanmoins plus de sensation sur son cœur, parce qu'il faisait mention de l'influence qu'elle avait sur lui.

« Je n'ai pas eu un seul instant, disait-il, pour aller prendre congé de la belle petite amie de mademoiselle Woodhouse, je vous prie de lui en faire mes excuses. »

Emma ne douta point que cela ne fût pour elle-même. Il ne se souvenait d'Henriette, que parce qu'elle était son amie. Il ne disait rien d'Enscombe, ni de ses espérances, qui ne fût déjà

connu ; madame Churchill se remettait, et il n'osait pas, même en idée, fixer le temps où il pourrait revenir à Randalls.

Emma trouva en pliant et en renvoyant cette lettre, quelque plaisir, quelque satisfaction que les parties principales lui eussent causés, qu'elle n'avait rien ajouté à ce qu'elle sentait pour lui : qu'elle pourrait bien s'en passer, et que par conséquent, il était le maître de chercher fortune ailleurs. Ses résolutions n'étaient pas changées, au contraire elles devinrent plus vives et plus intéressantes, parce qu'elles lui suggérèrent, en le refusant elle-même, un projet pour son bonheur futur et sa consolation. En se souvenant d'Henriette, et la nommant la *belle petite amie*, il lui fit naître l'idée qu'il pourrait reporter sur Henriette l'affection qu'il avait pour elle. Etait-ce

impossible? Non. Henriette lui était sans doute de beaucoup inférieure en jugement, mais il avait été vivement frappé de sa beauté et de la naïveté de ses manières; ainsi toutes les probabilités étaient en sa faveur. Ce serait une union extrêmement avantageuse et très-agréable à Henriette.

« Il ne faut pas que je m'appesantisse sur cela, dit-elle, je ne dois pas y songer. Je connais le danger de me fier à mes spéculations. Cependant il est arrivé des choses plus surprenantes, et lorsque M. Frank Churchill et moi cesserons d'avoir de l'amour l'un pour l'autre, ce sera le moyen de nous confirmer dans cette amitié désintéressée que j'envisage d'avance avec plaisir. »

Il était heureux pour Emma, d'avoir des consolations en réserve pour Henriette; mais il ne fallait en user qu'avec précaution, car elle était menacée d'un

grand malheur. L'arrivée de Frank Churchill avait immédiatement suivi le départ de M. Elton, et l'avait remplacé dans les conversations d'Highbury. Maintenant que Frank était parti, on s'occupa de nouveau des affaires de M. Elton. On nommait le jour de son mariage. Il serait bientôt de retour, disait-on, avec la nouvelle mariée. On eut à peine le temps de parler de la première lettre d'Enscombe, tant on était occupé de M. Elton et de son épouse; et Frank Churchill fut oublié. Le nom seul de M. Elton lui donnait des vapeurs. Elle avait eu trois semaines de repic, et espérait qu'Henriette s'était fortifiée contre lui. Les apprêts du bal de M. Weston avaient fait tout oublier; mais il paraissait qu'elle n'était pas assez bien remise pour soutenir le choc que lui causeraient son retour, la vue d'une belle voiture et le son des cloches.

La pauvre Henriette était si abattue, qu'elle avait besoin de tous les secours, des attentions, des remontrances et de toutes les consolations qu'il était au pouvoir d'Emma de lui donner. Emma sentait qu'elle n'en pouvait trop faire, et qu'Henriette avait des droits à ses soins et à sa patience. Mais il était dur pour Emma de persuader sans convaincre. Henriette écoutait avec soumission, et disait: « C'est très-vrai, mademoiselle Woodhouse a raison, je ne dois pas penser à eux, je ne m'en occuperai plus. Mais c'était en vain qu'on changeait de sujet; un quart-d'heure après elle y revenait, sans s'en apercevoir. A la fin Emma changea de champ de bataille. Le plus grand reproche que vous puissiez me faire, Henriette, est de vous occuper sans cesse, et de regarder comme un malheur le mariage de M. Elton. Il est

impossible de censurer plus amèrement l'erreur dans laquelle je suis tombée. Je sais que c'est moi qui ai tout fait. Je ne l'ai point oublié, je vous assure. Trompée moi-même, j'ai été la cause que vous l'avez été vous-même. J'en ressentirai pour la vie un mortel chagrin. Ne vous imaginez pas que je l'oublie jamais. »

Henriette fut si vivement frappée de ce discours, qu'elle ne put articuler que quelques mots. Emma continua.

« Ce n'est pas pour moi que je vous ai dit: Henriette, montrez du courage, pensez moins à M. Elton, parlez-en moins, par rapport à moi, c'est pour vous que je l'ai désiré, pour vous à qui il importe plus que ma propre satisfaction, que vous obteniez le commandement de vous-même, afin de respecter vos devoirs, d'agir suivant la bienséance; d'éviter les soupçons, de

préserver votre santé et votre réputation : enfin, de rétablir votre tranquillité. Voilà les motifs qui m'ont dirigée dans mes exhortations : il est important pour vous de les adopter.

« Quant à la peine que je puis avoir, c'est une considération secondaire. Je veux vous épargner de plus grands malheurs. J'ai peut-être senti quelquefois qu'Henriette ne devait pas oublier ce qui m'était dû, ou plutôt l'amitié que je me croyais en droit d'attendre d'elle. »

Cet appel à ses affections fut plus efficace que tout autre chose. L'idée de manquer à la reconnaissance et à la considération qu'elle devait à mademoiselle Voodhouse qu'elle aimait véritablement de tout son cœur, la mit au désespoir, et lorsque sa violence fut un peu calmée, il lui en resta assez pour l'engager à se mieux conduire.

« Vous, la meilleure amie que j'ai jamais eue de ma vie. Vous manquer de reconnaissance ! Personne ne vous égale en bonté ! Je vous préfère à tout ce qui existe ! Oh ! mademoiselle Woodhouse, que j'ai été ingrate envers vous. »

De pareilles expressions, accompagnées de tout ce que pouvaient leur donner de force les yeux et le geste, firent sentir à Emma qu'elle n'avait jamais tant aimé Henriette que dans ce moment, et qu'elle n'avait jamais attaché tant de prix à l'affection qu'elle lui témoignait. Il n'y a pas de charme égal à la tendresse de cœur, se dit-elle en elle-même : un cœur tendre et chaud est de beaucoup préférable à l'esprit ; il est plus attrayant. C'est la bonté du cœur qui fait que mon cher papa est adoré de tout le monde, ainsi que ma sœur Isabelle. Je n'ai pas

cette bonté, mais je l'estime et la respecte. Henriette m'est bien supérieure par le charme et la félicité que cette tendresse de cœur procure. Ma chère Henriette, je ne vous changerais pas pour la compagne la plus spirituelle, la plus instruite et la plus clairvoyante du monde. Oh! La froideur de Jeanne Fairfax! Henriette en vaut cent comme elle; et pour une épouse, la femme d'un homme d'esprit, elle serait inappréciable. Je ne nomme personne, mais heureux serait l'homme qui changerait Emma pour Henriette.»

CHAPITRE XXXI.

La première fois qu'on vit madame Elton, ce fut à l'église; mais quoique sa présence pût donner des distractions, la curiosité ne fut pas satisfaite de la voir dans un banc; il fallait s'en rapporter aux visites de cérémonie qu'on devait lui rendre, pour décider si elle était très-belle, passablement belle, ou pas belle du tout.

Emma résolut d'être une des premières à lui rendre ses devoirs, plus par orgueil et bienséance, que par curiosité; et pour se débarrasser de cette désagréable affaire tout d'un coup, elle résolut de conduire Henriette avec elle.

Elle ne put entrer dans le presbytère pour la seconde fois, se retrouver dans la

chambre où elle avait réparé le désordre de sa chaussure, sans rappeler à son souvenir mille pensées chagrinantes. Complimens, charade, d'horribles bévues; et on suppose bien que de son côté, Henriette n'en fut pas exempte, mais elle se conduisit bien; seulement elle était pâle et garda le silence.

La visite fut courte, suivant l'usage. Cela, joint à l'embarras d'esprit, empêcha Emma de former son opinion sur la nouvelle mariée, et d'en dire autre chose, sinon qu'elle était bien mise et paraissait agréable; ce qui ne signifiait rien.

La vérité est qu'elle ne lui plut pas. Elle ne se pressa pas de lui trouver des défauts, mais elle ne reconnut en elle aucune élégance, des manières aisées, et même beaucoup trop pour une jeune étrangère nouvellement mariée. Sa per-

sonne n'était pas mal, et sa figure était aussi assez bien; mais point de traits, son air, sa voix et ses manières annonçaient une femme du commun. Emma crut au moins qu'elle passerait pour telle qu'elle se la figurait.

Quant à M. Elton, elle ne put juger de ses manières, ou elle ne se permit pas d'en parler. Dans tous les temps possibles, une visite de noce est une cérémonie peu agréable, et il faut que le mari le soit beaucoup pour s'en tirer convenablement. La femme appelle à son aide sa modestie et ses beaux habits; mais l'homme n'a que du bon sens à invoquer; et si l'on considère la position malheureuse dans laquelle se trouvait M. Elton: dans la même chambre, il voyait la femme qu'il venait d'épouser, celle qu'il avait eu grande envie d'avoir, et enfin une autre qu'on voulait lui donner, l'on ne sera pas

surpris qu'il fit triste figure, et qu'il fût mal à son aise.

« Eh bien! mademoiselle Woodhouse, dit Henriette, dès qu'elles furent sorties du presbytère, que pensez-vous de madame Elton? N'est-elle pas charmante? »

Emma ne répondit pas sur-le-champ.

« Oh! oui, c'est une femme assez agréable. »

« Elle me paraît très-belle. » (Elle soupire).

« Elle est bien mise, sa robe est très-élégante. »

« Je ne suis pas du tout surprise qu'il en soit devenu amoureux. » (Autre soupir).

« Il n'y a rien de surprenant à cela. Une fortune passable, et puis elle s'est jetée à sa tête. »

« Je suis très-persuadée, répliqua

Henriette, en soupirant de nouveau, qu'elle l'aimait beaucoup. »

« C'est possible, mais il n'est pas donné à tout homme d'épouser la femme qui l'aime le mieux. Il est très-probable qu'elle avait besoin de s'établir, et que cette offre fut la plus avantageuse qui pût s'offrir à elle. »

« Oui, dit Henriette vivement, elle a bien fait de l'accepter, personne n'en pouvait désirer une meilleure. Je désire de tout mon cœur qu'ils soient heureux. Maintenant, mademoiselle Woodhouse, je crois qu'à présent je pourrai les voir sans en être affectée. Il est toujours l'être supérieur que je l'ai vu, mais étant marié, c'est tout différent. Vous pouvez être tranquille sur mon compte; je puis maintenant le regarder et l'admirer sans grand danger. J'ai tant de plaisir à voir qu'il s'est bien

marié ! Elle me paraît charmante, tout juste la personne qu'il méritait. Qu'elle est heureuse ! Il l'appelle Augustine. Le joli nom ! »

Lorsque la visite fut rendue à Emma, elle fixa son opinion, elle avait eu le temps de voir et de juger. Henriette n'étant pas à Hartfield, et M. Woodhouse tenant compagnie à M. Elton, Emma eut un quart-d'heure de conversation avec son épouse. Ce quart-d'heure lui suffit pour reconnaître que madame Elton était vaine, très-contente d'elle-même, se croyait une femme de conséquence, qu'elle avait intention de briller et d'afficher une supériorité à laquelle ses manières formées à une mauvaise école, son ton hautain et familier, ne lui donnaient aucun droit. Elle crut observer, en outre, que si elle n'était pas sotte, elle était ignorante, et que la société d'une

telle femme ne rendrait certainement pas M. Elton heureux.

Il aurait beaucoup mieux fait d'épouser Henriette. Si elle n'était pas instruite, elle l'aurait lié avec des personnes qui l'étaient ; mais il était naturel de supposer que mademoiselle Hawkins, d'après les grands airs qu'elle se donnait, avait été la personne la plus accomplie de la société qu'elle voyait. Le riche beau-frère, près Bristol, faisait par son alliance, l'orgueil de la famille ; il avait des châteaux, des voitures, etc. A peine était-elle assise, qu'elle parla de Maple-Grove, résidence ordinaire de son beau-frère, M. Suckling. Elle compara Maple-Grove à Hartfield. Les terres autour d'Hartfield n'étaient pas d'une grande étendue, mais bien distribuées, la maison était moderne et bien bâtie. Madame Elton parut approuver la di-

mension des salles, de l'entrée et de tout ce qu'elle voyait. « En vérité cela ressemble à Maple-Grove, je suis extrêmement surprise d'une si parfaite ressemblance. Cette chambre est aussi longue et aussi large que celle où se tient ma sœur, le matin, à Maple-Grove; c'est celle qu'elle préfère. Elle en appela au témoignage de M. Elton. « N'êtes-vous pas frappé de la ressemblance? En vérité je croirais presque que je suis encore à Maple-Grove. »

« Et l'escalier, vous savez que je vous l'ai observé en entrant, placé exactement de même. Je vous assure, mademoiselle Woodhouse, qu'il m'est extrêmement agréable de me trouver dans une maison qui me rappelle Maple-Grove. J'y ai passé de si heureux jours! Charmant endroit! Tous ceux qui y viennent en sont enchantés. Quant à moi, je le regardais comme ma mai-

son. Lorsque, comme moi, vous serez déplacée, mademoiselle Woodhouse, vous sentirez combien il est doux de se rappeler les lieux qu'on a quittés. C'est suivant moi un des plus grands désagrémens du mariage que d'être obligé de se déplacer. »

Emma ne répondit qu'un mot, mais madame Elton, qui avait envie de parler, s'en contenta.

« Si ressemblant à Maple-Grove! Non-seulement la maison, mais même les terres qui l'entourent. Les lauriers à Maple-Grove y sont en aussi grande profusion qu'ici ; placés de la même manière, dans l'ouverture, entre les bois. J'ai aperçu un grand arbre avec un banc tout au tour, qui me fait souvenir de... Oh ! mon frère et ma sœur seront enchantés d'Hartfield : les gens qui ont une grande étendue de

mension des salles, de l'entrée et de tout ce qu'elle voyait. « En vérité cela ressemble à Maple-Grove, je suis extrêmement surprise d'une si parfaite ressemblance. Cette chambre est aussi longue et aussi large que celle où se tient ma sœur, le matin, à Maple-Grove; c'est celle qu'elle préfère. Elle en appela au témoignage de M. Elton. « N'êtes-vous pas frappé de la ressemblance? En vérité je croirais presque que je suis encore à Maple-Grove. »

« Et l'escalier, vous savez que je vous l'ai observé en entrant, placé exactement de même. Je vous assure, mademoiselle Woodhouse, qu'il m'est extrêmement agréable de me trouver dans une maison qui me rappelle Maple-Grove. J'y ai passé de si heureux jours! Charmant endroit! Tous ceux qui y viennent en sont enchantés. Quant à moi, je le regardais comme ma mai-

son. Lorsque, comme moi, vous serez déplacée, mademoiselle Woodhouse, vous sentirez combien il est doux de se rappeler les lieux qu'on a quittés. C'est suivant moi un des plus grands désagrémens du mariage que d'être obligé de se déplacer. »

Emma ne répondit qu'un mot, mais madame Elton, qui avait envie de parler, s'en contenta.

« Si ressemblant à Maple-Grove ! Non-seulement la maison, mais même les terres qui l'entourent. Les lauriers à Maple-Grove y sont en aussi grande profusion qu'ici ; placés de la même manière, dans l'ouverture, entre les bois. J'ai aperçu un grand arbre avec un banc tout au tour, qui me fait souvenir de... Oh ! mon frère et ma sœur seront enchantés d'Hartfield : les gens qui ont une grande étendue de

terre sont charmés d'en voir d'arrangées comme les leurs. »

Emma n'était pas de son avis ; elle pensait au contraire que les gens possesseurs de grandes terres se souciaient fort peu des terres des autres. Mais croyant inutile de redresser cette erreur, elle se contenta de dire :

« Quand vous connaîtrez mieux ce pays, je crains bien que vous ne pensiez que vous avez conçu une trop bonne opinion d'Hartfield. Le comté de Surry est plein de beautés. »

« J'en suis persuadée, c'est le jardin de l'Angleterre. »

« Oui, mais si nous n'avions pas d'autres prétentions que celle-là, ce ne serait pas grand'chose; car on donne ce nom-là à plusieurs comtés. »

« Non, je ne crois pas, répliqua madame Elton, avec un sourire de

satisfaction, je ne l'ai jamais entendu donner qu'au comté de Surry. »

Emma garda le silence.

« Mon frère et ma sœur ont promis de nous rendre visite ce printemps, ou au plus tard cet été. Nous profiterons de cette circonstance pour faire des excursions. Pendant leur séjour nous en ferons beaucoup, j'en suis sûre. Ils viendront sans doute dans leur landau, qui contient à l'aise quatre personnes, et sans parler de notre voiture, nous serons à même de reconnaître les différentes beautés du pays. Je ne crois pas que dans cette saison ils viennent en chaise de poste. Mais quand le temps de leur arrivée approchera, je leur écrirai qu'il faut qu'ils viennent dans leur landau. Lorsqu'on visite un beau pays, vous savez, mademoiselle Woodhouse, qu'on est bien aise de tout voir, et M. Suckling trouve beaucoup de

plaisir à aller en reconnaissance. Nous nous sommes portés sur King's-Weston deux fois l'été passé, peu après l'acquisition du landau. Je suppose que pendant l'été vous faites souvent de ces parties. »

« Non, pas ici, nous sommes éloignés des beautés qui font l'objet des parties dont vous parlez; nous sommes des gens tranquilles, et en général plus portés à rester à la maison, qu'à faire des parties de plaisir. »

« Ah! rester à la maison, c'est ce que j'aime sur toute chose, personne n'est plus casanière que moi; j'étais passée en proverbe à cause de cela à Maple-Grove. Sélina a dit plusieurs fois, en partant pour Bristol : Il m'est impossible de tirer cette fille de la maison : je suis obligée de sortir, quoique je déteste d'être seule dans le landau; mais Augustine, de sa propre volonté,

ne dépasserait jamais les barrières du parc. Elle a souvent répété cela, quoique je ne sois pas du tout portée à approuver une entière solitude. Je crois au contraire qu'il est fort mal de se retirer tout à fait de la société; qu'il faut aller dans le monde ni trop ni trop peu. Je vois votre situation, mademoiselle Woodhouse, (regardant M. Woodhouse) l'état de la santé de M. votre père doit vous empêcher de sortir souvent. Pourquoi n'essaie-t-il pas Bath ? Il devrait y aller. Je suis persuadée que les eaux lui feraient du bien. »

« Mon papa a été à Bath plusieurs fois, sans que sa santé se soit améliorée, et M. Perry, dont le nom vous est sans doute connu, assure que les eaux de Bath ne peuvent lui faire aucun bien. »

« C'est grand dommage, car je vous

assure, mademoiselle Woodhouse, que lorsque les eaux conviennent, elles opèrent des merveilles : j'en ai vu tant d'exemples lorsque je demeurais à Bath ! C'est une ville si agréable, que cela seul serait d'un grand service à M. Woodhouse, dont les esprits sont abattus ; et quant à vous, je ne perdrai pas le temps à vous la recommander. Les avantages de Bath, pour les jeunes personnes sont assez connus. Ce serait une charmante introduction dans le monde pour vous, qui avez presque toujours été renfermée à la maison ; et je pourrais vous assurer tout en arrivant, une des meilleures sociétés de la ville. Un mot de ma main fera accourir au-devant de vous une foule de connaissances ; et mon intime amie, madame Partridge, avec qui je demeurais à Bath, aura pour vous les plus grandes attentions, et c'est là la per-

sonne la plus propre à vous conduire dans le monde. »

Emma eut bien de la peine à se retenir. L'idée de devoir à madame Elton ce qu'on appelle une *introduction* dans le monde ; d'être présentée dans la société sous les auspices d'une dame Partridge, probablement quelque pimpante veuve qui, au moyen d'une pensionnaire, vivait tant bien que mal! La dignité de mademoiselle Woodhouse d'Hartfield se trouvait en vérité bien ravalée!

Elle se contint, et se contenta de remercier madame Elton très-froidement, observant que Bath ne lui convenait pas plus qu'à son papa; et, pour éviter de nouveaux affronts, elle changea de sujet.

« Je ne vous demande pas si vous êtes musicienne, madame; ordinairement la réputation des talens précède

toujours l'arrivée des personnes qui les possèdent. Depuis long-temps on connaît les vôtres à Highbury, où l'on sait que vous êtes d'une force supérieure sur le piano. »

« Oh! non, en vérité. De la première force! bien loin de là, je vous assure. Considérez, je vous prie, la partialité de la personne qui a transmis cette information. Je suis folle de la musique, je l'aime avec passion; mes amis me persuadent que j'ai du goût; mais pour l'exécution, je suis très-ordinaire, très-médiocre, je vous assure. Vous, mademoiselle Woodhouse, je sais que vous jouez à ravir. Je vous avoue que j'ai senti une vive satisfaction d'apprendre qu'il y avait des amateurs de musique dans la société du pays que j'allais habiter. Je ne puis vivre sans musique; je la regarde comme une des choses nécessaires à la vie; et ayant toujours

été accoutumée à une société musicale à Bath et à Maple-Grove, ç'aurait été un grand sacrifice pour moi. J'ai eu l'honnêteté de le dire à M. Elton, lorsqu'il me parlait de ma nouvelle habitation, et m'exprimait les craintes qu'il avait à ce sujet, et surtout de la petitesse de sa maison, sachant de quelle manière j'avais toujours été logée, et il n'était pas sans crainte. L'entendant parler ainsi, je m'empressai de lui dire que j'abandonnais volontiers le *monde*, les parties, les bals, les spectacles, et que je ne craignais pas la solitude avec les ressources personnelles que j'ai, pouvant me suffire à moi-même. Pour ceux qui n'ont pas ces ressources, c'est différent; mais les miennes me rendent parfaitement indépendante. Quant à avoir des salles plus petites que celles que j'avais auparavant, je n'y pense nullement. Certainement je vivais dans

les grandeurs à Maple-Grove, et je lui donnai ma parole que, pour être heureuse, je n'avais pas besoin de deux voitures ni de grands appartemens; mais je lui avouai avec candeur que je ne pouvais pas vivre sans faire de la musique. »

« Nous ne pouvons pas supposer, dit Emma en souriant, que M. Elton ait hésité à vous assurer que vous trouveriez une société musicale à Highbury, et j'espère qu'il n'aura outrepassé la vérité qu'autant que le motif de le faire le lui permettait. »

« Certainement non, je suis convaincue qu'il n'a rien dit de trop. Il est satisfaisant pour moi de me trouver dans un pareil cercle. Je me flatte que nous aurons de charmans petits concerts ensemble. Je pense, mademoiselle Woodhouse, que nous devrions, vous et moi, instituer une société de mu-

sique qui s'assemblerait une fois la semaine chez vous ou chez nous. Ce plan vous plaît-il? Je crois que si nous nous mettons à la tête, nous aurons bientôt des alliés. J'ai besoin de quelque chose de semblable pour me tenir en haleine, car les femmes mariées, vous savez, abandonnent ordinairement la musique de bonne heure. On raconte beaucoup d'histoires à ce sujet. »

« Mais vous, qui êtes si passionnée pour la musique, il n'y a pas de danger que cela vous arrive. »

« Je pense que non; mais cependant, lorsque je jette les yeux sur mes connaissances, je tremble. Sélina l'a abandonnée tout à fait; elle ne touche aucun instrument, quoiqu'elle joue très-bien, et on en peut dire autant de madame Jeffereys, jadis mademoiselle Claire Patridge; des deux Milman, à présent mesdames Bird et Cooper, et

de tant d'autres que je ne puis compter. En vérité, c'est effrayant. J'étais fort en colère contre Sélina ; mais je commence à comprendre qu'une femme mariée a bien d'autres occupations. J'ai été enfermée ce matin au moins une bonne demi-heure avec ma femme de charge. »

« Mais toutes ces choses une fois arrangées. »

« Fort bien, dit madame Elton en riant ; nous verrons. »

Emma la trouvant à peu près déterminée à quitter la musique, n'eut plus rien à dire ; et après un moment de silence, madame Elton parla d'autres choses.

« Nous avons été à Randalls, dit-elle ; nous avons trouvé tout le monde à la maison. M. et madame Weston paraissent fort aimables ; ils me plaisent infiniment. Madame Weston semble être une excellente créature ; je suis en-

chantée d'elle. Elle a été votre gouvernante, je crois? »

Emma fut si étonnée d'un pareil propos, qu'elle ne put répondre; mais madame Elton, sans y faire attention, continua.

« Ayant su cela, j'ai été surprise de lui trouver l'air d'une dame, tout à fait les manières d'une femme comme il faut. »

« Les manières de madame Weston, dit Emma, ont toujours été distinguées par la propriété, la simplicité et l'élégance. Elle a toujours pu servir d'exemple aux jeunes personnes de son sexe. »

« Et qui croiriez-vous qui est venu pendant que nous y étions? »

Emma ne put le deviner; cependant le ton de sa question annonçait quelqu'un de connaissance.

« Knightley! continua madame Elton, Knightley en personne! N'était-ce

pas heureux? car n'étant pas à la maison lorsqu'il y passa l'autre jour, je ne l'avais pas encore vu, et comme c'est l'ami intime de M. E...., je mourais d'envie de le connaître; et je rends justice à mon *cara sposo*, et dire qu'il ne devait pas avoir honte de son ami. Knightley a l'air et les manières d'un homme comme il faut; je suis enchantée de lui; tout en lui annonce l'homme bien né. »

Heureusement il était temps que la visite finît; ils partirent, et Emma put respirer. Femme insupportable, s'écria-t-elle, pire que je ne me l'étais imaginé! Knightley! je n'aurais pas pu le croire. Knightley, qu'elle n'a jamais vu, et l'appeler Knightley tout court! Et d'avoir découvert qu'il avait l'air d'un homme comme il faut! Une petite *parvenue*, commune, avec M. E. et son *cara sposo*, ses ressources personnelles,

ses airs et ses prétentions des halles. Elle a eu l'esprit de s'apercevoir que M. Knightley est un homme bien né. Je ne crois pas qu'il lui fasse le même compliment, et qu'il la prenne pour une femme bien née. Je ne l'aurais jamais cru. Et de prétendre qu'elle et moi formions une société musicale! On croirait que nous sommes intimes. Et madame Weston, elle est surprise que la personne qui m'a élevée ait l'air d'une dame. De pis en pis. Je n'ai encore vu rien de semblable. Henriette est de cent piques au-dessus d'elle. Que dirait Frank Churchill, s'il était ici? Combien cela l'amuserait! Que lui dirait-il? Ha! m'y voici; je me surprends à penser à lui. Frank Churchill se place comme de lui-même dans mon esprit. »

Tout cela lui passa par la tête avant que son père ne se fût remis du fracas que lui avait causé la visite des Elton,

et fût en état de parler, ainsi qu'elle de l'entendre.

« Eh bien, ma chère, commença-t-il par dire, considérant que nous ne l'avons jamais vue avant cette visite, elle paraît une assez jolie femme ; et je suis très-persuadé qu'elle a été contente de vous. Elle parle un peu trop vite ; elle écorche les oreilles. Mais je suis peut-être trop délicat : je n'aime pas à entendre des voix étrangères ; et personne ne parle comme vous et mademoiselle Taylor. Néanmoins, elle me semble agréable, ses manières sont gentilles ; et je crois qu'elle deviendra pour M. Elton une très-bonne épouse. Je pense cependant qu'il aurait mieux fait de ne pas se marier. Je lui ai fait mes excuses de ne lui avoir pas rendu visite ; et je l'ai assuré que je ne manquerais pas d'aller le voir dans le courant de l'été. Mais j'aurais dû y aller auparavant. Ne

pas rendre ses devoirs à une nouvelle mariée, c'est une faute; et cela prouve que je suis invalide : je crains ce détour avant d'arriver au presbytère. »

« Vos apologies, papa, ont été bien reçues; j'en suis sûre, M. Elton vous connaît. »

« Oui, mais une jeune dame nouvellement mariée. Oh! j'aurais dû lui rendre mes devoirs le plus tôt possible. J'ai manqué. »

« Mais, mon cher papa, vous n'aimez pas les mariages : pourquoi seriez-vous si fâché d'avoir manqué à rendre visite à M. Elton? Ce serait recommander le mariage, si vous avez tant d'égards pour de nouveaux mariés. »

« Non, ma chère, je n'ai jamais conseillé à personne de se marier; mais je voudrais toujours rendre aux dames ce qui leur est dû, particulièrement à une jeune épouse qui a le pas partout, quel-

que qualifiées que soient les personnes avec lesquelles elle se trouve. »

« Fort bien, mon cher papa, si ce n'est pas encourager le mariage, je ne m'y connais pas, et je n'aurais jamais cru que vous ayez tendu un pareil piége aux jeunes filles. »

« Ma chère, vous ne me comprenez pas. C'est une affaire qui n'a rien de commun avec le mariage, c'est un devoir que commandent la politesse et le savoir vivre. »

Emma ne dit plus rien. Son père avait une attaque de nerfs et ne pouvait l'entendre. Les insultes de madame Elton lui revinrent à l'esprit, et l'occupèrent long-temps.

CHAPITRE XXXII.

Aucune nouvelle découverte ne convainquit Emma qu'elle devait se rétracter sur ce qu'elle avait pensé de madame Elton. Ses observations étaient exactes. Partout elle la trouva la même, présomptueuse, familière, ignorante, mal élevée, et s'en faisant accroire. Elle avait un peu de beauté, quelque talent ; mais si peu de jugement, qu'elle se croyait capable de venir former celui de tout le voisinage, de polir et d'éclairer les habitans d'Highbury, et pensait que la position dans laquelle avait été mademoiselle Hawkins ne pouvait être surpassée que par celle de madame Elton.

« Il n'y avait pas de doute que M. Elton ne pensât comme sa femme.

Il paraissait non-seulement heureux, mais fier de l'avoir. Il avait l'air de se féliciter d'avoir amené une pareille femme à Highbury que personne ne surpassait, pas même mademoiselle Woodhouse; et la plupart de ses connaissances, promptes à flatter, incapables de juger sainement, s'en rapportaient à la bonne volonté de mademoiselle Bates, et la trouvaient aussi accomplie qu'elle disait l'être. De cette manière, les louanges de madame Elton passèrent de bouche en bouche, sans que mademoiselle Woodhouse s'y opposât. Elle continuait à lui payer le tribut de son admiration, en continuant à dire qu'elle était très-agréable et très-bien mise. »

Madame Elton devint encore pire qu'elle n'avait paru. Ses sentimens pour Emma changèrent. Offensée sans doute, par la froideur qu'elle lui avait témoi-

gnée lorsqu'elle lui proposa de se lier avec elle, elle s'éloigna insensiblement; et quoique Emma en fût charmée, son aversion pour madame Elton en augmenta, parce que cet éloignement procédait d'un mauvais caractère, elle se conduisait mal ainsi que son mari à l'égard d'Henriette. Ils la négligeaient et la regardaient du haut de leur grandeur. Emma espéra que cette conduite guérirait Henriette : mais les causes de cette guérison ne faisaient pas honneur aux Elton.

Il n'y avait pas de doute que l'attachement d'Henriette n'eût été sacrifié à l'intimité conjugale, et représenté sous des couleurs aussi désagréables pour l'une qu'avantageuses pour l'autre. Par là elle devint l'objet de leur haine et de leur dérision.

Lorsqu'ils n'avaient rien de mieux à dire, ils parlaient mal de mademoi-

selle Woodhouse, et l'inimitié qu'ils n'osaient lui témoigner ouvertement, était déversée à pleines mains sur la pauvre Henriette.

Madame Elton s'était, à la première vue, éprise d'une belle passion pour Jeanne Fairfax, et avant qu'Emma eût eu le malheur de lui déplaire. Non contente de manifester son admiration, elle résolut, sans en être priée, sans aucune sollicitation, de la prendre sous sa protection et de lui faire du bien.

La troisième fois qu'Emma la vit, elle apprit *d'elle-même* ce trait digne du temps de la chevalerie errante.

« Jeanne Fairfax, mademoiselle Woodhouse, est toute charmante. J'en suis folle. Elle est si douce, si gentille, elle a tant de talens. Elle joue du piano comme un ange. Les connaissances que j'ai en musique me permettent d'en parler d'une manière positive. Oh !

elle est toute charmante. Vous allez peut-être vous moquer de la chaleur que je mets à parler d'elle ; mais en vérité je n'ai que Jeanne Fairfax dans la tête. Sa position est capable d'affecter qui que ce soit. Je pense, mademoiselle Woodhouse, qu'il est de notre devoir de lui être utile, nous devons la pousser dans le monde. Des talens comme les siens ne doivent pas être enfouis dans un village. Je suis sûre que vous connaissez ces charmans vers du *poëte*.

Plus d'une belle fleur croît dans des lieux déserts,
Et ses plus doux parfums se perdent dans les airs.

« Nous ne devons pas les voir se vérifier dans l'aimable Jeanne Fairfax. »

« Je ne crois pas qu'il y ait aucun danger » fut la réponse calme d'Emma.

« Et lorsque vous connaîtrez mieux la situation de Jeanne Fairfax, et que

vous saurez où elle a été élevée ; que c'est le colonel et madame Campbell qui ont pris soin de son éducation, je suis persuadée que vous ne supposerez plus que ses talens soient enfouis. »

« Oh ! Mais, ma chère demoiselle Woodhouse, elle est maintenant dans une telle solitude, une si grande obscurité, qu'elle est totalement perdue. Quelque avantage qu'elle ait reçu chez les Campbell, elle n'a plus rien à attendre d'eux ! Je crois qu'elle en est convaincue.... Elle est très-timide et silencieuse... On sent qu'elle a besoin de protection... Je l'en aime davantage... Je dois l'avouer, c'est une grande recommandation auprès de moi... Sa timidité surtout me plaît infiniment : cette qualité si rare aujourd'hui, lorsqu'elle se rencontre chez les personnes qui nous sont inférieures, nous devons leur en savoir un gré infini... Je

vous assure que Jeanne a un excellent caractère, elle m'intéresse plus que je ne puis l'exprimer. »

« Vous semblez vivement affectée, mais je ne conçois pas comment les connaissances de mademoiselle Fairfax, celles mêmes qui lui sont attachées dès l'enfance, peuvent lui témoigner plus d'égard, que par.... »

« Ma chère demoiselle Woodhouse, on peut faire beaucoup, lorsqu'on ose agir.... Vous et moi n'avons rien à craindre : si nous donnons l'exemple, nous serons suivies par plusieurs personnes, qui, quoiqu'elles ne soient pas dans la même situation que nous, feront néanmoins ce qu'elles pourront. Nous avons des voitures, et nous vivons de manière que l'addition de Jeanne Fairfax, en quelque temps que ce soit, ne gênerait en rien. Je serais très-mécontente que Wright, en aucun

temps, m'envoyât un dîner, qui me fît regretter d'avoir invité mademoiselle Fairfax et *quelques autres* à le partager. De la manière dont j'ai été élevée, il n'est pas possible que je puisse faire attention à de pareilles minuties. Le plus grand danger que je puisse courir dans mon ménage, ne viendra pas de ce côté-là, mais au contraire de dépenser trop : car quoique nous n'ayons pas les revenus de mon frère, M. Suckling, nous sommes déjà trop portés à imiter le luxe qui brille à Naple-Grove. Quoi qu'il en soit, je suis résolue de donner à Jeanne Fairfax des marques d'attention, de l'avoir souvent chez moi, de la conduire par tout, d'avoir des parties de musique pour faire ressortir ses talens. Je ferai tous mes efforts pour lui procurer une situation agréable. J'ai tant de connaissances, que je suis sûre de réussir en peu

de temps. Je la présenterai à mon frère et à ma sœur quand ils viendront ici, je suis persuadée qu'elle leur plaira, et quand sa crainte sera un peu passée, elle se familiarisera insensiblement avec eux, car leurs manières sont tout à fait engageantes. Pendant tout le temps qu'ils resteront, je l'aurai très-souvent chez moi; et j'ose croire que nous trouverons le moyen de lui donner une place dans le landau, lorsque nous irons reconnaître les beautés du pays. »

« Pauvre Jeanne Fairfax ! pensa Emma, vous n'avez pas mérité une pareille indignité. Vous pouvez en avoir mal agi envers madame Dixon, mais la punition surpasse vos torts. Les bontés et la protection de madame Elton ! Pauvre Jeanne Fairfax ! Grand Dieu ! Il se pourrait bien que dans ses sociétés, elle s'entretînt aussi d'Emma

Woodhouse. La langue licencieuse de cette femme ne connait aucune retenue. »

Emma n'eut plus à entendre de ces discours de parades, exclusivement étudiés pour elle, si éminemment ornés de « Ma chère demoiselle Woodhouse. » Madame Elton la laissa en paix. Elle ne fut plus exposée à être l'amie intime de l'aimable protectrice de Jeanne Fairfax, elle n'eut plus que sa part, comme tout le monde en général, de ce que madame Elton sentait, de ce qu'elle méditait ou faisait.

Elle s'amusait de ce qu'elle en entendait dire. Les attentions que madame Elton prodiguait à Jeanne excitèrent dans le cœur simple et bon de mademoiselle Bates une vive gratitude, qu'elle manifestait partout. Madame Elton était, suivant elle, la plus

aimable, la plus affable et la plus charmante des femmes; aussi accomplie, qu'il lui plaisait de le paraître. La seule surprise d'Emma était que Jeanne acceptât ces marques d'attention de madame Elton. Elle avait entendu dire qu'elle se promenait avec les Elton, qu'elle passait avec eux des journées entières. Cette conduite l'étonnait; elle n'aurait jamais cru que le bon goût et l'orgueil de mademoiselle Fairfax pussent supporter la société du presbytère.

« C'est une énigme, dit-elle, préférer passer dans les privations de tout genre des mois entiers! Et à présent souffrir la mortification des attentions de madame Elton, le vide de sa conversation, plutôt que d'aller rejoindre des personnes d'un mérite supérieur, qui l'avaient toujours aimée, et qui lui avaient donné tant de preuves d'affection. »

Jeanne était venue à Highbury, en apparence pour trois mois; les Campbell étaient allés en Irlande pour le même espace de temps; mais ayant promis à leur fille d'y passer tout l'été, ils l'avaient invitée de nouveau à les y aller joindre; et suivant ce que disait mademoiselle Bates, madame Dixon avait écrit de la manière la plus pressante. Si Jeanne voulait y aller, on lui enverrait des amis, des domestiques, une voiture, enfin tout ce qui serait nécessaire pour l'y conduire commodément; et cependant elle avait refusé !

« Il fallait qu'elle eût de grands motifs pour ne pas accepter leur invitation; ainsi concluait Emma. »

Il était présumable qu'elle s'était imposé une pénitence, ou qu'elle lui avait été ordonnée par les Campbell.

Il faut qu'il y ait de quelque côté de grandes craintes, de grandes pré-

cautions à prendre ou de fortes résolutions à rompre. Elle ne peut pas se trouver avec les *Dixon*. Quelqu'un l'a ordonné ainsi. Mais comment peut-elle consentir à vivre avec les Elton? C'est encore une autre énigme. »

En faisant mention de sa surprise à ce sujet, devant le petit nombre de ceux qui savaient ce qu'elle pensait de madame Elton, madame Weston hasarda l'apologie de mademoiselle Fairfax, en ces termes :

« Nous ne pouvons pas supposer, ma chère Emma, que Jeanne trouve beaucoup de plaisir au presbytère; mais il vaut mieux encore y aller, que de rester seule à la maison. Sa tante est une excellente créature; mais il est bien ennuyeux de l'avoir toujours pour compagne. Nous devons considérer ce qu'elle a quitté, avant de la condamner sur ce qu'elle va chercher. »

« Vous avez parfaitement raison, madame Weston, dit vivement M. Knightley, mademoiselle Fairfax est aussi capable que nous de juger de madame Elton. Si elle eût pu choisir sa société, elle ne l'eût pas préférée ; mais (avec un souris de reproche à Emma) elle reçoit de madame Elton des attentions que personne ne lui offre. »

Emma s'aperçut d'un coup d'œil que madame Weston lui avait lancé, et dit avec une feinte rougeur, frappée de la chaleur des paroles de M. Knightley :

« Des attentions de la part de madame Elton devaient, je pense, plutôt dégoûter Jeanne que lui plaire. Les invitations de madame Elton, après tout, ne sont que des... »

« Je ne serais pas étonnée, reprit madame Weston, que mademoiselle Fairfax n'ait été entraînée malgré elle par l'empressement qu'aura mis sa tante

à recevoir les civilités de madame Elton. La pauvre demoiselle Bates aura, sans doute, compromis sa nièce, et probablement forcée de contracter en apparence une plus grande intimité, que son bon sens ne lui eût permis, malgré le désir naturel qu'on a de varier un peu sa position. »

Toutes deux attendaient, avec une espèce d'anxiété, qu'il reprît la parole; et, après quelques minutes de silence, il dit:

« Il y a une autre considération dont vous ne parlez pas, c'est que madame Elton ne s'exprime pas avec mademoiselle Fairfax dans les termes dont elle se sert quand elle fait mention d'elle ailleurs. Nous connaissons tous la différence qui existe entre les pronoms il et elle et toi, dont nous nous servons entre intimes, car nous sentons tous qu'il y a quelque chose au-

dessus de la civilité ordinaire, absolument nécessaire au commerce personnel que nous avons les uns avec les autres. Nous ne pouvons pas communiquer à tout le monde les avis qui nous travaillaient l'esprit une heure auparavant. Outre ces règles générales, vous pouvez être assurées que madame Elton est frappée de respect, par la supériorité d'esprit et les manières élégantes de mademoiselle Fairfax, et que face à face elle la traite avec tous les égards qu'elle mérite. Madame Elton n'a probablement jamais rencontré de femme égale à mademoiselle Fairfax, et sa vanité, telle qu'elle soit, ne peut l'empêcher de reconnaître sa grande infériorité au moral comme au physique. »

« Je sais la haute opinion que vous avez de mademoiselle Fairfax, dit Emma (pensant au petit Henri.) Un

mélange d'alarme et de délicatesse la fit hésiter quelque temps.

« Oui, répliqua-t-il, tout le monde connaît combien je considère mademoiselle Fairfax. »

« Et cependant, dit Emma, d'un air décidé, mais se retenant bien vite; néanmoins désirant savoir à quoi s'en tenir, elle se dépêcha de parler; et cependant vous ignorez peut-être vous-même combien vous la considérez. La grandeur de votre admiration vous prendra peut-être par surprise, un jour ou l'autre. »

M. Knightley était dans ce moment-là occupé à rattacher le dernier bouton d'une de ses guêtres. L'effort qu'il fit, ou quelqu'autre cause, colora sa figure tandis qu'il répondait :

« Oh ! vous y êtes, mais d'autres ont pris l'avance. Il y a six semaines que M. Cole m'en a parlé. »

Il s'arrêta, et madame Weston pressa le pied d'Emma, qui ne savait que penser. Un instant après il continua :

« Cela n'arrivera cependant jamais, je vous en assure ; mademoiselle Fairfax, j'en suis convaincu, ne voudrait pas de moi, si je la demandais en mariage, et je suis très-certain que je ne ferai jamais une pareille démarche. »

Ici Emma rendit à madame Weston le signe qu'elle en avait reçu, et joyeuse elle s'écria :

« M. Knightley, vous n'êtes pas vain, je dois vous rendre cette justice. »

Il ne fit pas semblant de l'entendre; il était pensif; peu après il dit, d'une manière qui montrait qu'il n'était pas satisfait :

« Ainsi vous aviez arrangé ce mariage entre mademoiselle Fairfax et moi. »

« Non, en vérité. Vous m'avez assez grondée pour faire des mariages, pour

que j'ose prendre cette liberté avec vous. Ce que j'en ai dit tout à l'heure n'était qu'une plaisanterie. Oh ! non, en vérité, je n'ai pas la moindre envie que vous épousiez Jeanne Fairfax, ou telle autre Jeanne que ce soit. Si vous étiez marié vous ne viendriez plus nous tenir amicalement compagnie, comme vous faites à présent. »

M. Knightley fut encore pensif. Le résultat de sa rêverie se manifesta ainsi : « Non, Emma, je ne pense pas que l'excès de mon admiration puisse jamais me prendre par surprise ; je n'ai jamais songé à elle de la manière que vous l'entendez. » Peu après il ajouta : « Jeanne Fairfax est une charmante personne, mais Jeanne elle-même n'est pas parfaite ; elle a un défaut, elle n'a pas ce caractère ouvert qu'un homme désirerait trouver dans sa femme. »

Emma fut très - joyeuse de savoir

que Jeanne avait un défaut. « Fort bien, dit-elle, vous avez bientôt imposé silence à M. Cole ? »

« Sur-le-champ. Il me fit doucement une ouverture, je lui dis qu'il se trompait, il me fit ses excuses, et ne m'en parla plus. Cole n'a pas la prétention d'être plus sage ou plus spirituel que ses voisins. »

« En ce cas-là, il ne ressemble guère à madame Elton qui, en jugement et en esprit, se croit la première personne du monde ! Je serais charmée de savoir ce qu'elle dit des Cole et ce qu'elle en pense ! elle est assez versée dans le langage vulgaire, pour leur trouver un nom convenable. Elle vous appelle Knightley. Que dira-t-elle des Cole ? Et malgré cela, je ne dois pas être surprise que Jeanne Fairfax reçoive les civilités qu'elle lui fait, et consente à vivre avec elle. Mad. Weston, j'adopte

votre façon de penser. Je crois beaucoup plus au désir que doit avoir Jeanne d'échapper à l'ennui que lui cause sa tante, qu'au triomphe de sa supériorité sur madame Elton. Je ne crois pas que mademoiselle Elton reconnaisse cette supériorité dans Jeanne, soit en esprit, en talens ou en manières: son éducation vulgaire ne lui permet pas de se contraindre. Je suis certaine qu'elle insulte continuellement à sa protégée, par ses offres de service, ses intentions bienfaisantes à lui procurer une situation permanente, et en attendant de la faire admettre dans les excursions, et de lui obtenir une place dans le landau. »

« Jeanne Fairfax a de la sensibilité, dit M. Knightley, je ne l'accuse pas d'en manquer; au contraire, elle a un excellent caractère, qui lui donne la force de pardonner, de souffrir, de

se contraindre ; mais elle manque de confiance. Elle est réservée, et beaucoup plus aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. J'aime un caractère franc. Non, jusqu'à ce que Cole m'eût parlé de mon attachement prétendu, je n'y avais jamais pensé. Je voyais Jeanne avec plaisir, je conversais avec elle, et je l'admirais, mais rien de plus. »

« Véritablement, dit Emma à madame Weston d'un air triomphant, lorsqu'il les quitta : Que dites-vous maintenant du mariage de M. Knightley avec Jeanne Fairfax ? »

« Mais, ma chère Emma, je dis qu'il est si occupé de l'idée qu'il n'est pas amoureux d'elle, que je crains qu'il ne finisse par le devenir... Ne me battez pas!

CHAPITRE XXXIII.

Tous ceux qui avaient rendu visite à M. Elton, s'empressèrent à l'envi de lui témoigner des égards à l'occasion de son mariage. On lui donna des dîners et des soirées ; les invitations pleuvaient de toutes parts, de manière qu'elle eut le plaisir de penser que toutes ses journées seraient désormais bien employées.

« Je vois, dit-elle, la vie que je dois mener parmi vous. Sur ma parole, nous allons devenir tout à fait déréglés. Il paraît que nous sommes à la mode ; si c'est ainsi qu'on vit à la campagne, on ne peut pas dire qu'on y soit à plaindre. Depuis le lundi jusqu'au samedi, nous n'avons pas un jour de libre ! »

« Une femme avec beaucoup moins de ressources que moi, ne serait pas embarrassée. »

Toutes les invitations étaient bonnes pour elle. Son train de vie à Bath, lui avait donné l'habitude des soirées dehors de chez elle, et Maple-Grove lui fournissait celle des dîners. Elle était à la vérité choquée de ne pas trouver partout deux salles d'assemblée, de ce qu'on ne savait pas faire les gâteaux pour les assemblées, et qu'il n'y avait pas des glaces à Highbury. Madame Bates, madame Perry, madame Goddard et autres connaissaient peu le monde, mais elle devait leur enseigner à se conduire. Dans le cours du printemps, son intention était de rendre toutes les civilités qu'on lui avait faites, par une partie supérieure à tout ce qu'on avait vu dans le pays. Les tables de jeux devaient être gar-

nies de bougies et de cartes cachetées. On devait louer des garçons pour servir à la ronde des rafraîchissemens, en ordre et dans un temps fixé.

Emma jugea qu'elle devait donner un dîner à Hartfield, aux Elton. Ils ne pouvaient pas faire moins que les autres, elle serait exposée aux soupçons, et supposée capable d'un bas ressentiment. Après qu'elle en eut causé pendant dix minutes avec son papa, M. Woodhouse ne montra pas de répugnance, il stipula comme à l'ordinaire, qu'il ne ferait pas les honneurs de la table, et qu'il ne déciderait pas qui devait le remplacer.

Il fallait quelques réflexions au sujet des personnes qu'on inviterait. Outre les Elton, on devait avoir monsieur et madame Weston et monsieur Knightley, c'était dans la règle. Et il n'était pas possible que la pauvre petite Hen-

riette ne remplit pas la huitième place. Cette invitation ne plaisait pas à Emma, et elle fut extrêmement satisfaite lorsqu'Henriette la pria de l'excuser. « Elle préférait, disait-elle, ne pas se trouver avec *lui*. Elle ne se croyait pas encore assez bien guérie pour le voir avec sa charmante épouse. Si mademoiselle Woodhouse voulait le lui permettre, elle resterait à la maison. » C'était précisément le désir d'Emma. Elle fut ravie du courage de sa jeune amie, sans cela elle ne pouvait inviter Jeanne Fairfax pour la huitième place. Depuis sa dernière conversation avec madame Weston et M. Knightley, elle sentait des remords de conscience sur sa conduite avec Jeanne Fairfax. Les paroles de M. Knightley avaient porté coup. Il avait dit que Jeanne recevait des civilités de madame Elton, que personne ne lui avait offertes.

C'est bien vrai, dit-elle, quant à ce qui me regarde, c'était à moi que ses paroles s'adressaient. Du même âge, ancienne connaissance, j'aurais dû lui témoigner plus d'amitié : il est impossible qu'elle en ait pour moi. Je l'ai négligée si long-temps. Mais je veux réparer mes torts.

Toutes les invitations furent acceptées; mais cela ne suffisait pas, une malheureuse circonstance vint troubler le plaisir qu'on avait à faire les préparatifs du dîner. Les deux petits Knightley avaient été invités à venir passer quelques semaines avec leur grand papa et leur tante, et leur père devait les amener et rester un jour entier à Hartfield, et ce jour se trouva être celui du dîner. Il était impossible de ne pas le recevoir, le père et la fille étaient fâchés de cet événement. Monsieur Woodhouse sentait que huit per-

sonnes à table était tout ce que ses nerfs pouvaient supporter, et cette fois-ci il s'en trouvait neuf. Emma craignait que ce neuvième ne fût de très-mauvaise humeur de n'avoir que vingt-quatre heures à passer à Hartfield, et d'y trouver un grand dîner.

Emma chercha à consoler son père, sans pouvoir se consoler elle-même. Elle lui représenta que quoiqu'ils dussent être neuf, que cependant Jean n'étant pas grand parleur, le bruit n'en serait pas augmenté de beaucoup. Maispour elle, c'était un triste échange de l'avoir vis-à-vis d'elle, au lieu de son frère. L'événement fut plus favorable à M. Woodhouse qu'à Emma. Jean Knightley arriva; mais M. Weston fut appelé à Londres, et devait être absent le jour du dîner: M. Woodhouse en fut enchanté. L'arrivée des deux petits enfans et le courage philoso-

phique du père au sujet de ce dîner, diminuèrent le chagrin d'Emma.

Le jour arriva enfin; les conviés furent ponctuels; et M. Jean Knightley se disposa à paraître agréable. Au lieu d'entraîner son frère à une fenêtre, il causait avec mademoiselle Fairfax. Il regarda sans rien dire madame Elton, quoiqu'elle fût aussi belle que les dentelles et les perles pussent la rendre. Il ne voulait savoir d'elle que ce qui lui était nécessaire pour en rendre compte à sa femme. Mais mademoiselle Fairfax était une ancienne connaissance, une bonne fille, et il pouvait causer avec elle. Il l'avait rencontrée le matin, comme il revenait de la promenade avec ses enfans, et qu'il commençait à pleuvoir. Il était naturel de lui dire quelque chose d'honnête; et, en l'abordant, il entama ainsi la conversation :

« Je me flatte, mademoiselle Fairfax, que vous n'avez pas été loin ce matin; autrement, vous auriez été bien mouillée; nous n'avons eu que le temps de rentrer. »

« Je n'ai été que jusqu'au bureau de la poste aux lettres ; c'est toujours moi qui suis chargée de ce soin quand je suis ici. C'est un embarras de moins pour la maison, et cela m'engage à sortir. Une promenade avant déjeûner me fait du bien. »

« Pas en temps de pluie ? »

« Non ; mais il ne pleuvait pas encore lorsque je suis sortie. »

M. Jean Knightley répliqua en souriant.

« C'est-à-dire que vous aviez envie de vous promener ; car vous n'étiez pas à trente pas de la maison lorsque j'ai eu le plaisir de vous rencontrer, et Henry et Jean avaient long-temps au-

paravant vu tomber plus de gouttes d'eau qu'ils n'en pouvaient compter. Le bureau de la poste aux lettres, à une certaine période de la vie, a beaucoup de charmes. Lorsque vous serez parvenue à mon âge, vous verrez qu'il ne vaut pas la peine de se mouiller pour aller chercher des lettres. »

Elle répondit en rougissant un peu.

« Je n'ai pas lieu d'espérer que je puisse jamais me trouver dans une situation pareille à la vôtre, entourée de tout ce qui m'est cher : ainsi l'âge ne me donnera aucune indifférence pour les lettres. »

« De l'indifférence ! non, je ne crois pas que vous en ayez jamais. Les lettres ne sont pas indifférentes non plus. En général, elles sont une vraie peste. »

« Vous parlez des lettres d'affaires ; les miennes sont des lettres d'amitié. »

« J'ai souvent pensé que ces dernières

étaient les pires de toutes, dit-il froidement.

« Les affaires, vous savez, procurent de l'argent; mais l'amitié, presque jamais. »

« Ah! vous ne parlez pas sérieusement. Je connais trop M. Jean Knightley, pour ne pas savoir qu'il est au moins aussi susceptible d'amitié qu'un autre. Je conçois aisément que vous puissiez faire moins de cas des lettres que moi; mais cette différence ne vient pas de l'âge, mais bien de nos situations respectives. Vous avez toujours près de vous tout ce qui vous intéresse; et cela ne m'arrivera peut-être jamais. Ainsi, jusqu'à ce que j'aie survécu à mes affections, je sortirai toujours pour aller chercher mes lettres, le temps fût-il même plus mauvais que celui d'aujourd'hui. »

« Lorsque je vous ai dit que vous

changeriez avec l'âge, j'ai entendu aussi le changement de situation que le temps amène. Il diminue nécessairement les affections que nous avons pour ceux que nous ne voyons pas tous les jours autour de nous. Mais ce n'est pas de ce changement là dont je voulais parler exclusivement. En qualité d'ancien ami, vous me permettrez d'espérer, mademoiselle Fairfax, que, dans dix ans d'ici, vous aurez autour de vous, ainsi que moi, tous les objets de vos affections. »

Ce discours amical excita la sensibilité de Jeanne, et un je vous remercie, avec un rire simulé, pour cacher son émotion, ne put lui réussir. Une rougeur soudaine, une larme, ses lèvres palpitantes, montrèrent combien elle était affectée. M. Woodhouse, en ce moment, s'approcha d'elle; il avait coutume de faire le tour du cercle

de ses convives, et surtout de rendre ses devoirs aux dames; c'était le tour de Jeanne. Avec une urbanité pleine de douceur, il lui dit :

« J'ai appris avec peine, mademoiselle Fairfax, que vous étiez sortie ce matin par la pluie. Les jeunes demoiselles devraient prendre soin de leur santé; les jeunes demoiselles sont des plantes délicates; elles doivent soigner non-seulement leur santé, mais encore leur teint. Ma chère, avez-vous changé de bas ? »

Elle le remercia très-poliment de sa bonté.

« On doit toujours être attentif auprès des jeunes demoiselles. Comment se portent votre grand'maman et votre tante ? Elles tiennent un rang très-distingué parmi mes anciennes amies. Je désirerais jouir d'une meilleure santé, pour mieux remplir mes devoirs de

bon voisin. Vous nous faites beaucoup d'honneur aujourd'hui; ma fille et moi nous vous remercions de cette marque d'amitié, et c'est avec le plus grand plaisir que nous vous voyons à Hartfield. »

Le bon vieillard, après avoir fait sa ronde, alla s'asseoir, satisfait d'avoir rempli son devoir envers ses hôtes, et surtout envers les dames.

Madame Elton ayant entendu parler de la promenade de Jeanne, vint lui en faire des reproches.

« Ma chère Jeanne! qu'ai-je appris? Aller à la poste par un temps pluvieux! méchante fille! comment avez-vous pu faire une pareille chose? C'est une preuve que je n'étais pas là pour avoir soin de vous. »

Jeanne lui dit avec douceur qu'elle ne s'était pas enrhumée.

« Ah! ne m'en parlez pas, vous êtes

une méchante fille. A la poste, en vérité ! Madame Weston, avez-vous jamais rien vu de semblable? Il faut que vous et moi, nous exercions notre autorité. »

« Mes avis, répondit madame Weston, je suis tentée de les donner. Susceptible de vous enrhumer, comme vous l'êtes, mademoiselle Fairfax, vous ne devriez pas vous y exposer, surtout dans cette saison. Le printemps nécessite plus de précautions qu'à l'ordinaire. Il vaudrait mieux attendre une heure ou deux, une demi-journée même, pour avoir vos lettres, que de vous enrhumer. Je suis persuadée que vous ne commettrez plus une pareille imprudence. »

« Oh ! certainement elle ne la commettra plus, reprit avec vivacité madame Elton. Nous ne le lui permettrons pas ; et, faisant un signe expressif:

j'arrangerai cette affaire-là ; je parlerai à M. E.... Le domestique qui nous apporte nos lettres tous les matins (un de nos gens, j'ai oublié son nom), prendra les vôtres, et vous les portera. Je me flatte, ma chère Jeanne, que cette petite marque d'attention ne vous déplaîra pas. »

« Vous êtes trop bonne, madame, dit Jeanne ; mais je ne puis me passer de ma promenade du matin. On me conseille de rester dehors le plus que je pourrai ; il faut que je me promène quelque part, et le bureau de la poste est un but. »

« Ma chère Jeanne, ne dites pas une parole de plus ; c'est une affaire arrangée (ri forcé), autant que je puis présumer de donner des ordres, sans en avoir prévenu mon seigneur et maître. Vous savez que vous et moi, madame Weston, nous sommes obligées de me-

surer nos termes. Mais je me flatte que j'ai encore assez d'influence pour être sûre de réussir. »

« Excusez-moi, dit Jeanne vivement, je ne puis aucunement consentir à un pareil arrangement, et donner une peine inutile à un de vos gens. Si cette commission me déplaisait, elle serait faite comme elle l'est dans mon absence, par ma grand'mamam. »

« Oh ! ma chère, votre Marthe a tant à faire !... Et c'est une charité que d'employer nos gens. »

Jeanne n'avait pas l'air de se rendre; mais, sans lui répondre, elle se mit à dire à M. Jean Knightley :

« Les bureaux de postes aux lettres sont un très-bel établissement. Leur régularité, leur célérité sont étonnantes. »

« Ils sont certainement bien réglés. On leur reproche rarement de la né-

gligence ou des erreurs. Si rarement, qu'à peine une lettre sur des milliers qui parcourent le royaume, ne parvient pas à sa véritable adresse, et pas une, sur un million, qui soit perdue. Et lorsqu'on considère la grande variété d'écritures, la plupart très-mauvaises, et qu'il faut déchiffrer, la surprise augmente. »

« Les commis deviennent experts par l'habitude. S'il vous faut encore d'autres explications, en voici : on les paie. Voilà la clef : le public veut être servi pour son argent. »

On parla encore sur les différentes sortes d'écritures. On m'a assuré, dit M. Jean Knightley, que souvent la même main prévaut dans les familles; et lorsque le même maître enseigne à tous, la chose me paraît toute naturelle. Mais je pense que cette parité doit plutôt être applicable aux filles

qu'aux garçons, car ceux-ci, après un certain âge, ne prennent guère de leçons d'écriture; ils se forment d'eux-mêmes une main telle qu'elle. Isabelle et Emma ont à peu près la même main; j'ai eu quelquefois de la peine à les distinguer.

« Oui, dit son frère, il y a de la ressemblance; je vous comprends : mais la main d'Emma est la plus forte. »

« Isabelle et Emma écrivent supérieurement, dit M. Woodhouse, ainsi que la pauvre madame Weston. Il accompagna cela d'un demi-soupir, en la regardant. »

« Je n'ai jamais vu d'écriture d'homme, commença Emma à dire, en regardant madame Weston; mais elle s'arrêta voyant qu'elle parlait avec quelqu'un. Cette pause lui donna le temps de réfléchir. Comment l'introduirai-je? Ne puis-je tout d'un coup prononcer

son nom devant tout ce monde? Dois-je prendre un détour? Votre ami du comté d'York, par exemple, si j'étais bien éprise. Non, je puis prononcer son nom sans la moindre hésitation; je sens que je vais de mieux en mieux. Allons, courage. »

« Madame Weston n'étant plus occupée, Emma commença de nouveau à dire : la plus belle écriture d'homme que j'aie vue de ma vie, c'est celle de M. Frank Churchill. »

« Je ne la trouve pas belle; elle est petite, sans force; elle ressemble à une écriture de femme. Ainsi parla M. Knightley. Les deux dames n'en convinrent pas; elles prirent la défense de M. Frank. Non, cette écriture ne manquait pas de force; elle n'était pas grande, mais elle était claire et très-prononcée. Madame Weston, n'en avez-vous pas sur vous? Madame Wes-

ton n'en avait pas. Si j'avais mon petit bureau ici, je pourrais en montrer. Ne vous souvenez-vous pas, madame Weston, de l'avoir employé à écrire pour vous? »

« Il me répondit qu'il était occupé. »

« Fort bien, j'ai un billet; je pourrai le montrer après dîner, pour convaincre M. Knightley. »

« Ah! lorsqu'un jeune galant comme M. Frank Churchill, dit sèchement M. Knightley, écrit à une belle demoiselle comme Emma Woodhouse, il fait sans doute du mieux qu'il peut. »

Le dîner était servi. Madame Elton, sans qu'on lui eût rien dit, se leva, et avant que M. Woodhouse se fût approché d'elle pour lui donner la main et la conduire dans la salle à manger, elle s'écria : « Dois-je passer la première; en vérité je suis honteuse que ce soit toujours à moi. »

L'empressement de Jeanne à aller chercher ses lettres malgré la pluie, n'avait pas échappé à Emma : elle avait tout entendu ; elle désirait savoir si la promenade humide du matin récompensait sa peine. Elle le soupçonnait, car Jeanne, outre un teint plus animé et plus de vivacité, avait un air de bonheur répandu sur toute sa personne.

Emma avait eu envie de faire quelques questions sur le temps que mettait la malle d'Irlande à parvenir, sur le port des lettres, etc. ; mais elle s'en abstint, dans la ferme résolution de ne pas dire un seul mot qui pût chagriner Jeanne. Elles suivirent les autres dames, se tenant sous le bras, et marchèrent ensemble avec une apparence d'amitié digne de leur grâce et de leur beauté.

CHAPITRE XXXIV.

Lorsque les dames rentrèrent dans le salon après dîner, Emma eut beaucoup de peine à les empêcher de former deux divisions : madame Elton se conduisant toujours mal, suivant sa coutume, ne s'attacha qu'à Jeanne, sans s'occuper des autres ; ainsi Emma fut obligée de causer avec madame Weston. Si Jeanne lui faisait quelques remontrances, elle recommençait bientôt après ; et, quoiqu'en général elles se parlassent à l'oreille, du moins madame Elton, on pouvait néanmoins connaître le sujet de leur entretien. Le bureau de la poste, chercher des lettres, l'amitié, etc., furent les sujets de discussion. A ceux-ci en succéda un autre, beaucoup plus désagréable encore à

Jeanne. Elle lui demanda si elle n'avait rien appris de nouveau sur la situation qu'elle cherchait.

« Le mois d'avril va arriver, dit-elle, je commence à avoir de l'inquiétude à votre sujet. Juin ne tardera pas. A la vérité, je n'ai pas fixé de mois. Mais, n'avez-vous aucunes nouvelles? »

« Je ne me suis pas encore occupée de chercher une place, et n'ai pas encore intention d'en demander. »

« Oh! ma chère, nous ne pouvons commencer de trop bonne heure; vous ne vous imagineriez jamais combien il est difficile de trouver une situation telle qu'on la désire. »

« Qui? moi; ah! ma chère dame, personne ne le sait mieux que moi. »

« Mais j'ai plus d'expérience que vous. Vous ne savez pas combien il y a de candidats pour une bonne place.

J'ai vu cela dans le voisinage de Maple-Grove. Une cousine de M. Suckling, madame Bragge, a eu une infinité d'applications, tout le monde désirait entrer dans sa maison; car elle voit la meilleure compagnie. Des bougies dans la salle d'étude! Jugez : de toutes les maisons du royaume, c'est dans celle de madame Bragge que je voudrais que vous entrassiez. »

« Le colonel et madame Campbell doivent arriver à Londres vers le milieu de l'été : je passerai quelque temps avec eux; je connais leur intention à ce sujet, ensuite je verrai à m'occuper de moi-même. Mais avant ce temps-là, je ne veux faire aucune démarche, et je serais fâchée qu'aucun de mes amis se donnât la peine d'en faire. »

« De la peine! Oui, je connais vos scrupules. Je vous assure que les Campbell n'ont pas plus d'affection pour vous

que moi. Je dois écrire à madame Patridge dans un jour ou deux, et je la prierai d'aller à la découverte. »

« Je vous remercie, et vous serais obligée de ne lui en rien dire, jusqu'à ce que nous approchions du temps où je pourrai en avoir besoin. »

« Mais, ma chère enfant, ce temps approche : voici avril, juin et tout à l'heure juillet. Une affaire de cette nature ne se finit pas d'un moment à l'autre. En vérité, il faut prendre des informations le plus tôt possible. »

« Excusez-moi, Madame, mais ce n'est pas du tout mon intention. Lorsque je serai déterminée quant au temps où je serai à même de chercher de l'occupation, je ne crains pas d'en manquer. Il y a à Londres des bureaux d'indications où l'on vend je ne dirai pas de la chair humaine, mais des connaissances humaines. »

« Oh ! ma chère, de la chair humaine ; vous me choquez tout à fait, si vous entendez parler de la traite des nègres. Je vous assure que mon frère, M. Suckling, a toujours été du parti de l'abolition. » Je ne pensais pas au commerce des esclaves, mais à celui des gouvernantes ; et je ne sais pas lequel est le plus à plaindre, d'une gouvernante ou d'un esclave. Mais enfin, il y a des bureaux à Londres où, en se présentant, on est presque sûr de trouver une place. »

« Oh ! oui, une place... Vous êtes trop modeste ; mais vos amis ne seraient pas satisfaits que vous en ayiez une médiocre. »

« Vous êtes trop obligeante, quant à cela je suis très-indifférente. Je ne désire pas d'être placée chez de très-grands seigneurs, ou chez des gens

très-riches, ce serait une mortification de plus, je souffrirais de la comparaison. Je préférerais la maison d'un simple bourgeois, vivant noblement. »

« Je vous connais, vous prendriez la première place venue, mais je suis plus délicate, et de plus très-persuadée que les Campbell seront de mon côté. Vos talens supérieurs vous donnent le droit de prétendre aux meilleures places. Vos grandes connaissances en musique vous mettent à même de faire vos conditions, d'avoir un appartement à votre gré, de voir la famille quand vous le voudrez. Si vous pinciez de la harpe, ce serait encore une autre affaire; mais cependant je crois que sans la harpe, jouant et chantant si bien, que vous serez toujours maîtresse de faire telles propositions qu'il vous plaira. Ainsi vous serez convenablement, à votre gré, avant que vous alliez chez

les Campbell, ou que je prenne un seul moment de repos. »

« Vous pouvez classer, comme il vous plaira, la convenance, l'éligibilité, les agrémens d'une pareille place. Je crois, dit Jeanne, que la meilleure a ses désagrémens. Mais je vous prie sérieusement de ne faire aucune démarche; je vous rends mille grâces, madame Elton, je suis très-reconnaissante des bontés qu'on me témoigne, je désire qu'on ne fasse rien avant l'été. Je resterai encore où je suis, et comme je suis, pendant deux ou trois mois. »

« Et moi aussi, je suis très-sérieuse; je serai aux écoutes ainsi que mes amis, pour vous assurer la première bonne place vacante. »

Elles continuèrent sur le même ton, sans interruption, jusqu'à l'arrivée de M. Woodhouse; alors sa vanité chan-

gea d'objet. Emma lui entendit dire à voix basse à Jeanne.

« Le voilà, mon cher vieillard. Qu'il est galant de venir avant les autres ! Qu'il est aimable ! Je vous assure que je l'aime prodigieusement. J'admire cette gentille politesse hors de mode, je la préfère à ces manières sans façon qui me dégoûtent presque toujours. Mais ce bon vieux M. Woodhouse ! Si vous saviez toutes les choses galantes qu'il m'a débitées à dîner ! Je vous assure que je tremble que mon *cara sposo* ne soit jaloux. Il a de l'affection pour moi, il a particulièrement observé ma robe. Comment la trouvez-vous ? C'est le choix de Sélina ; mais je crois que la garniture est trop fournie. Je n'aime pas ces garnitures si amples. Je suis obligée à présent, en qualité de nouvelle mariée, de porter beaucoup d'ornemens que je n'aime guère : mon

goût est la simplicité. Un habillement simple est bien préférable à une parure recherchée. Je suis de la minorité. J'ai envie de mettre une garniture comme celle-ci, à ma robe de pavot argenté, croyez-vous qu'elle aille bien ? »

Les messieurs étaient à peine rentrés dans le salon, lorsque M. Weston parut. Il venait de dîner chez lui, et se rendit le plus promptement possible à Hartfield. Personne ne fut surpris de son arrivée : on l'attendait. M. Woodhouse était presqu'aussi content de le voir après dîner, qu'il aurait été fâché de le voir avant. Jean Knightley seul était pétrifié de surprise qu'un homme qui eût pu passer la soirée tranquillement à la maison, après avoir passé une journée à Londres, occupé à des affaires, fasse un demi-mille à pied pour se rendre dans une maison étrangère, exprès pour se mêler en compagnie

mixte jusqu'à l'heure de son coucher; de finir sa journée à faire des efforts de courtoisie et de civilité, était une de ces circonstances qui le surprenait extrêmement. Un homme qui avait été en action depuis huit heures du matin et aurait pu se reposer; qui avait été obligé de parler long-temps, et qui avait en son pouvoir la faculté de garder le silence; qui s'était trouvé dans la foule et qui pouvait rester seul. Un tel homme abandonner sa tranquillité, son indépendance au coin de son feu, et dans une soirée orageuse du mois d'avril, pour courir dans le monde, était pour lui une chose si extraordinaire, qu'il n'en pouvait pas revenir. Si d'un signe il eût pu transporter sa femme à la maison, à la bonne heure; mais son arrivée prolongerait plutôt la partie qu'elle n'accélérerait sa dissolution. Jean Knightley le regarda avec

étonnement, leva les épaules et dit: « Je ne l'aurais jamais cru, pas même de lui. »

Pendant ce temps-là M. Weston, ignorant l'indignation qu'il venait d'exciter, heureux et enjoué comme d'ordinaire, avec le droit de parler le plus comme un homme qui venait de loin, se rendait très-agréable au reste de la compagnie, dont il satisfaisait la curiosité sur les nouvelles qu'il avait apprises. Après avoir répondu aux questions de sa femme sur son dîner, et l'avoir convaincue que ses soins n'avaient pas été perdus, que les domestiques avaient ponctuellement exécuté ses ordres, il communiqua ensuite une affaire de famille qui, quoiqu'elle ne regardât que madame Weston, ne pouvait manquer d'être agréable à toute la compagnie. Il lui remit une lettre; elle était de Frank, et malgré

qu'elle fût adressée à madame Weston, l'ayant trouvée sur la route, il avait pris la liberté de l'ouvrir.

« Lisez-la, lisez-la, dit-il, elle vous fera plaisir; quelques lignes seulement: lisez-la à Emma. »

Les deux dames la parcoururent tandis qu'il les regardait, riait et leur parlait à voix basse, et cependant tout le monde entendait ce qu'il leur disait.

« Eh bien! Il vient, ce sont de bonnes nouvelles. Qu'en dites-vous? Je vous l'ai toujours dit. Anne, ma chère, vous ne vouliez pas me croire. La semaine prochaine, ils seront à Londres; elle est si empressée de faire exécuter ses volontés, madame Churchill, que je ne serais pas surpris qu'ils arrivassent à Londres demain ou samedi. Quant à sa maladie, ce n'est sans doute rien. Mais c'est une chose excellente que d'avoir Frank parmi nous. Ils res-

teront long-temps, et il pourra partager entre eux et nous. C'est précisément ce que je désirais. L'avez-vous finie cette lettre? Serrez-la. Emma l'a-t-elle lue? Nous en parlerons à loisir. Je vais en dire le précis à tout le monde. »

Madame Weston était aux anges, elle manifestait sa joie ouvertement, mais Emma se cachait davantage; elle pesait ses sensations, et essayait d'en connaître la valeur, et craignait de s'être trompée en la déprisant.

M. Weston était trop ardent pour être observateur, trop communicatif pour désirer que les autres parlassent; il les quitta pour aller communiquer au reste de la compagnie les nouvelles que tout le monde savait.

Heureusement qu'il crut que toute la société était enchantée de ses bonnes nouvelles, sans cela il se serait aperçu

que MM. Woodhouse et Knightley ne l'étaient pas. C'était à eux, comme de raison, qu'il s'adressa. Il voulait ensuite passer à mademoiselle Fairfax; mais la trouvant engagée avec M. Jean Knightley, il ne voulut pas les interrompre, et se trouvant près de madame Elton, à qui personne ne parlait, il entra en conversation avec elle.

~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~

CHAPITRE XXXV.

« J'ESPÈRE, madame, que j'aurai bientôt l'honneur de vous présenter mon fils. »

Madame Elton, supposant qu'un tel espoir désignait une faveur qu'on lui demandait, sourit très-gracieusement.

« Vous avez entendu parler, je présume, continua-t-il, d'un certain Frank Churchill, et vous savez qu'il est mon fils, quoiqu'il ne porte pas mon nom. »

« Oui, Monsieur, je serai charmée de faire sa connaissance. M. Elton ira des premiers lui rendre visite, et nous serons tous deux très-flattés de le voir au presbytère. »

« Vous êtes bien bonne. Il doit arriver à Londres, la semaine prochaine au plus tard. Nous avons reçu une let-

tre de lui aujourd'hui. J'ai rencontré le porteur de lettres en chemin, et quoique celle-ci ne me fût pas adressée, connaissant l'écriture de mon fils, je l'ai ouverte. Madame Weston est son principal correspondant : il m'écrit rarement. »

« Et vous avez ouvert une lettre adressée à madame Weston ? (ris affecté) C'est une liberté contre laquelle je proteste ; j'espère que vos voisins ne vous imiteront pas, autrement nous autres femmes, nous serions forcées de prendre des précautions contre cette infidélité. En vérité, M. Weston, je n'aurais jamais cru cela de vous. »

« Vous avez raison, nous sommes des garnemens, nous autres hommes ; il faut vous méfier de nous, madame Elton. Cette lettre dit... elle est courte, écrite à la hâte pour nous prévenir. Elle dit que toute la famille arrivera à Lon-

dres à cause de madame Churchill. Elle a été indisposée pendant tout l'hiver, et croit qu'il fait trop froid à Enscombe; c'est pourquoi elle s'approche du midi. »

« En vérité ! du comté d'York ? Je pense qu'Enscombe est dans le comté d'York. »

« Oui, à 190 milles de Londres. »

« C'est un long voyage..... 125 milles plus éloignés de Londres que Maple-Grove. Mais qu'importe la distance à des gens qui jouissent d'une grande fortune. Vous seriez surpris de la célérité avec laquelle mon frère, M. Suckling, se transporte d'un lieu à un autre. Vous aurez peine à croire que M. Bragge et lui ont fait deux fois le chemin de chez eux à Londres, avec quatre chevaux, en huit jours. »

« La difficulté du voyage vient de ce que, dit M. Weston, madame Chur-

chill n'a pu quitter le sopha huit jours de suite. Frank dit qu'elle ne peut passer de sa chambre à son conservatoire, sans être soutenue par M. Churchill et lui; ce qui prouve une extrême faiblesse. Mais à présent, elle a un tel désir d'arriver à Londres, qu'elle ne couchera que deux fois sur la route. Les dames ont des constitutions bien délicates, vous l'avouerez, madame. »

« Non, en vérité, je prends toujours le parti de mon sexe; je vous en avertis. Si vous saviez ce que sent Sélina, lorsqu'elle est obligée de coucher dans une auberge, vous ne seriez pas surpris des efforts que fait madame Churchill pour l'éviter. Sélina dit qu'elle a les auberges en horreur : elle porte toujours ses draps avec elle; c'est une excellente précaution. Madame Churchill fait-elle de même? »

« Soyez sûre que madame Churchill

fait tout ce que font les dames les plus recherchées : en cela comme en toute autre chose, elle ne le céde à personne. »

« Oh ! monsieur Weston, vous me comprenez mal ; je n'ai pas voulu dire que Sélina fût une femme recherchée, une précieuse. Ne croyez pas cela. »

« Non, elle n'est pas recherchée : ce n'est pas une raison pour que madame Churchill ne soit une des femmes les plus recherchées de toute l'Angleterre. »

Madame Elton commença à croire qu'elle avait eu tort de ne pas avouer que Sélina fût une femme recherchée, une précieuse même. Elle cherchait en son esprit le moyen de revenir sur cet article ; mais M. Weston ne lui en donna pas le temps. Il continua.

« Vous vous doutez bien que madame Churchill n'est pas dans mes

bonnes grâces (cela est entre nous). Elle aime beaucoup Frank ; ainsi je dois m'abstenir d'en mal parler. D'ailleurs, elle est malade : il est vrai qu'elle ne s'est jamais bien portée, d'après ce qu'elle dit elle-même. Je ne dirais pas cela à tout le monde, mais je ne crois pas beaucoup à sa maladie. »

« Si elle est véritablement malade, que ne va-t-elle à Bath ou à Klifton ? »

« Elle s'est mis en tête qu'Enscombe est trop froid ; et le fait est qu'elle s'ennuie d'Enscombe. Elle n'y avait jamais demeuré si long-temps ; elle désire changer de place, et voilà tout. Enscombe est un charmant endroit, mais très-retiré. »

« Comme Maple-Grove, je suppose. Il n'y a pas de terre plus retirée que Maple-Grove. Il y a des plantations immenses tout au tour, de manière

qu'on est fermé de tous côtés. Et sans doute que madame Churchill n'a pas assez de santé, ou pas tant de courage que Sélina, pour supporter la solitude, ou qu'elle n'a peut-être pas assez de ressources en elle-même pour vivre à la campagne. Je le dis toujours, une femme ne saurait avoir trop de ressources en elle-même : je remercie le ciel d'en avoir assez pour pouvoir me passer de la société. »

« En février dernier Frank a passé une quinzaine avec nous. »

« Je l'ai entendu dire. Il trouvera une *addition* à la société d'Highbury à son retour, c'est-à-dire, si je puis me permettre d'avancer que je sois une addition. Mais peut-être ignore-t-il qu'il y ait au monde une madame Elton. »

Il était impossible de quêter un com-

pliment de meilleure grâce. Aussi M. Weston s'empressa-t-il de s'écrier. »

« Il n'y a que vous, Madame, qui ayez pu croire la chose possible. N'avoir pas entendu parler de vous ! Presque toutes les lettres de madame Weston sont pleines des éloges de madame Elton. »

Ayant rempli le devoir que la galanterie exigeait, M. Weston revint à son fils. »

« Lorsque Frank nous quitta, nous ignorions quand nous aurions le plaisir de le revoir : ce qui redouble notre joie aujourd'hui, c'est que nous ne nous y attendions pas. Cependant, j'espérais qu'il arriverait quelque chance heureuse qui nous le ramènerait ; mais on ne voulait pas me croire. Madame Weston et lui se désolaient. Comment peut-il se flatter de trouver des raisons assez persuasives ? A cela je répondais,

vous verrez qu'il reviendra. J'ai observé dans tout le cours de ma vie, que si une affaire va mal pendant un mois, elle s'améliore le mois suivant. »

« C'est très-vrai, monsieur Weston, exactement vrai. Il m'est arrivé de dire souvent à un certain monsieur qui me faisait la cour, lorsque les choses n'allaient pas assez vîte à sa fantaisie : il se désespérait, s'écriait que le mois de mai se passerait avant que le flambeau de l'hymen ne s'allumât pour nous. Oh! combien j'ai eu de peine à lui rendre l'espérance et la gaîté. Ensuite la voiture. On ne nous a pas tenu parole; elle n'était pas prête. Il rentra un jour au désespoir. »

Ici, un accès de toux l'arrêta; M. Weston en profita pour continuer.

« Vous venez, Madame, de parler du mois de mai; c'est justement pendant ce mois-là qu'on a ordonné à madame

Churchill, ou qu'elle s'est prescrit à elle-même de quitter Enscombe pour un pays plus chaud, c'est-à-dire Londres. Nous verrons Frank souvent ce printemps, c'est la saison que je désirais pour l'avoir avec nous. Les jours sont longs, le temps est beau, ni trop froid ni trop chaud ; et on a le plaisir de faire beaucoup d'exercice. J'espère que mon fils vous plaira ; cependant, ne vous attendez pas à voir un prodige. Il passe pour être un très-beau garçon ; mais, comme je disais, ce n'est pas un prodige. Madame Weston a une grande partialité pour lui, ce qui, comme vous pouvez le penser, m'est extrêmement agréable. Elle ne trouve personne aussi bien que lui. »

« Je vous assure, Monsieur, que je ne doute nullement que je ne sois de son avis, tant j'en ai entendu dire de bien. Mais, en même temps, je dois

vous observer que ma coutume est de juger par moi-même, et que je ne me laisse guider par personne. Je vous dirai sans flatterie comment je le trouve. »

M. Weston réfléchissait. Il continua peu après. « Je crains d'avoir été un peu sévère sur le compte de madame Churchill : si elle est malade, je dois lui rendre justice; mais il y a des traits dans son caractère qui m'empêchent de me modérer comme je le voudrais. Vous savez, Madame, que je me suis allié à la famille des Churchill, et vous n'ignorez pas comment j'en ai été traité; et, entre nous, c'est à elle seule à qui je le dois. La mère de Frank n'aurait jamais été traitée comme elle l'a été, sans elle. M. Churchill est fier; mais sa fierté n'est rien en comparaison de celle de sa femme. L'orgueil du mari est concentré en lui-même, ne fait de mal à personne. M. Churchill est doux, indo-

lent ; il se laisse conduire : mais l'orgueil de sa femme dégénère en arrogance, et même en insolence. Et ce qu'il y a de plus insupportable, c'est qu'elle n'a aucune prétention, soit par sa naissance, soit par sa fortune. Elle n'était rien lorsqu'il l'a épousée; son père avait à peine le rang d'un homme comme il faut : mais lorsqu'elle eut épousé M. Churchill, elle surpassa tous les Churchill par sa hauteur et ses prétentions; et je vous assure que, quant à elle, c'est une parvenue. »

« Je vous assure que personne n'a plus d'aversion que moi des parvenues. Maple-Grove m'a dégoûtée à jamais de ces gens-là. Il y a une famille dans les environs de Maple-Grove qui donne beaucoup de malaise à mon frère et à ma sœur par les grands airs qu'elle se donne : et ce que vous dites de madame Churchill m'y a fait songer. Ce

sont des gens du nom de Tupman, établis depuis peu dans le pays, et qui prétendent aller de pair avec les familles les plus considérables. Il y a à peine dix-huit mois qu'ils habitent West-Hall; et on ignore l'origine de leur fortune. Ils viennent de Birmingham, c'est tout dire : et cependant, par leurs manières, ils se croyent les égaux de mon frère, M. Suckling, qui est un de leurs plus proches voisins. C'est insupportable. M. Suckling réside à Maple-Grove depuis onze ans : son père l'avait avant lui, du moins je le crois : mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que le vieux M. Suckling avait fini d'en compléter le paiement avant sa mort. »

Ils furent interrompus. Et M. Weston ayant dit tout ce qu'il avait à dire, la quitta. On servit le thé, après quoi M. et madame Weston et M. Elton

firent la partie de M. Woodhouse. Le reste fut livré à lui-même. Emma n'en espérait pas grand'chose de bien, car M. Knightley paraissait peu disposé à prendre part à la conversation : madame Elton désirait qu'on s'occupât d'elle, et on la délaissait ; ce qui la rendait de mauvaise humeur, et disposée à garder le silence. M. Jean Knightley parut avoir envie de profiter de son temps, car il devait partir le lendemain de grand matin. Il s'adressa à Emma.

« Eh bien, Emma ! je ne crois pas avoir autre chose à vous dire au sujet des enfans ; vous avez la lettre de votre sœur, où tout est détaillé avec la plus grande exactitude. Je ne vous en dirai pas tant qu'elle : la seule prière que j'ai à vous faire, c'est de ne pas les gâter, et de ne leur pas donner de médecines. »

« Je me flatte de vous contenter tous

les deux, car je ferai tous mes efforts pour les rendre heureux, ce qui suffira à Isabelle : et le bonheur n'admet ni fausse indulgence, ni médecines. »

« S'ils vous causent trop d'embarras, renvoyez-les à la maison. »

« Cela est très-probable. Le croyez-vous ? »

« Je puis croire qu'ils feront trop de bruit aux oreilles de M. Woodhouse, et pourraient vous gêner si vos visites augmentent progressivement, comme elles font depuis quelque temps. »

« Augmenter ! »

« Vous devez certainement vous apercevoir que pendant ces six derniers mois, vous avez changé votre train de vie. »

« En vérité, je ne m'en aperçois pas. »

« Il n'y a pas de doute que vous ne voyez plus la compagnie que par le

passé, témoin ce dîner d'aujourd'hui. J'arrive ici pour vingt-quatre heures seulement, et je trouve un grand dîner! Quand est-ce que cela vous est arrivé, ou rien d'approchant? Votre voisinage augmente, et vous le voyez davantage que vous ne faisiez. Depuis quelque temps vos lettres à Isabelle ne contiennent que des détails de fêtes, d'un dîner chez M. Cole et d'un bal à la Couronne. Randalls est pour beaucoup dans ce changement de conduite. »

« Oui, dit son frère vivement, on peut tout attribuer à Randalls. »

« Fort bien. Comme Randalls conservera toujours la même influence, il me paraît probable qu'Henry et Jean pourraient vous gêner. Si cela arrive, Emma, renvoyez-les à la maison. »

« Non, s'écria M. Knightley, qu'on les envoie à Donwell; j'aurai le temps de les soigner. »

« Sur ma parole, répliqua Emma, vous me divertissez ! Je désirerais savoir à combien de parties j'ai été sans vous, et pourquoi je n'aurais pas le temps de soigner mes petits-neveux? Quelles sont ces grandes parties qu'on me reproche? D'avoir dîné une fois chez les Cole, et parlé d'un bal qui n'a pas eu lieu. Je vous devine (faisant signe à M. Jean Knightley), votre bonne fortune vous a fait trouver ici tant d'amis, que tout ce que vous avez dit n'était que pour en témoigner votre satisfaction. Quant à vous (se tournant vers M. Knightley), qui savez combien je suis rarement absente d'Hartfield pendant deux heures, comment pouvez-vous prévoir une série de parties et de dissipation pour moi? A l'égard de mes chers petits-neveux, je dois dire que si leur tante Emma n'a pas assez de temps à leur donner, ils ne seraient pas

mieux chez leur oncle Knightley, qui s'absente de la maison cinq heures contre elle une, et qui, quand il reste à la maison, s'amuse à lire ou à régler ses comptes. »

M. Knightley fit tous ses efforts pour s'empêcher de rire, et il n'y réussit que lorsque madame Elton lui adressa la parole.

CHAPITRE XXXVI.

EMMA n'eut pas besoin de réfléchir long-temps pour se rendre compte de la nature des sensations qu'elle avait éprouvées au sujet des nouvelles de Frank Churchill. Elle se convainquit bientôt que ce n'était pas pour elle-même qu'elle était inquiète, mais bien pour lui. L'attachement qu'elle sentait s'était réduit à bien peu de chose. Mais si lui, qui était le plus épris des deux, revenait avec les sentimens qu'il professait avant son départ, elle en ressentirait un vif déplaisir. Si une séparation de deux mois ne l'avait pas un peu refroidi, il y avait du danger pour elle; il faudrait prendre des précautions, surtout ne lui donner aucune espèce d'encouragement, et écarter toute dé-

claration directe. Ce serait bien mal finir une connaissance qu'elle avait désirée! Elle s'attendait néanmoins à cette déclaration, et il lui vint dans l'idée que le printemps ne se passerait pas sans qu'il n'y eût quelque chose de décisif pour elle, qui dût lui faire perdre la tranquillité dont elle jouissait.

Ce ne fut pas aussitôt que M. Weston l'avait annoncé, mais peu après qu'elle se forma une idée exacte des sentimens de Frank Churchill. La famille d'Enscombe n'arriva pas à Londres au temps qu'on avait cru qu'elle y viendrait. Mais deux heures après que la famille fut descendue de voiture, Frank arriva à Randalls, et se rendit sur-le-champ à Hartfield. Emma fit ses observations, jugea bien vite de sa situation, et se traça un plan de conduite. Leur entrevue fut amicale; il manifesta le plus grand plaisir de la revoir; mais elle crut

s'apercevoir qu'il ne l'aimait plus tant qu'auparavant. Elle l'épia avec soin, et fut convaincue qu'elle ne s'était pas trompée. L'absence, et peut-être l'indifférence qu'elle lui avait montrée, avaient sans doute produit en lui le changement qu'elle voyait, et qui lui fit le plus grand plaisir. Il paraissait fort animé, aussi prompt à parler qu'à rire, à revenir sur sa première visite; mais il paraissait agité. Il n'était pas calme, et ce ne fut pas par-là qu'elle le jugea; sa préoccupation était visible. Quoique enjoué, on voyait qu'il n'était pas dans son assiette ordinaire; mais ce qui lui servit plus que tout le reste à asseoir son jugement, c'est qu'il ne resta qu'un quart-d'heure avec elle, pour rendre, dit-il, des visites à Highbury. Il avait rencontré sur sa route une foule de connaissances à qui il n'avait dit qu'un mot. Mais il avait la vanité

de croire qu'on l'attendait; et malgré l'envie qu'il avait de demeurer plus long-temps à Hartfield, il se voyait à regret obligé de prendre congé.

Elle était bien certaine de la diminution de sa passion; mais ni son agitation ni son départ subit ne lui firent penser qu'il fût totalement guéri; elle crut, au contraire, qu'il craignait qu'elle ne reprît son ascendant; ce qui l'engageait à ne pas rester long-temps avec elle. Ce fut la seule visite qu'elle reçut de lui en dix jours. Son intention était de se rendre à Hartfield tous les jours; mais des affaires, des contre-temps l'en empêchaient. Sa tante ne pouvait pas supporter son absence; c'est ce qu'il écrivait de Randalls. S'il disait vrai, c'était une preuve que le séjour de Londres n'avait pas apporté de remède aux maux de nerfs de madame Churchill. Il était certain qu'elle était très-

malade; il l'avait lui-même déclaré à Randalls. Quoiqu'on pût donner quelque chose au caprice, il était certain que l'état de sa santé avait empiré depuis six mois. Il n'appréhendait aucun danger pour ses jours, mais il ne croyait pas, comme son père, que cette maladie fût imaginaire.

Il parut bientôt que Londres n'était pas le lieu qui lui convenait; il lui était impossible de supporter le bruit qui s'y faisait; et, après dix jours passés dans cette ville, Frank écrivit qu'on avait résolu de changer de résidence; on devait aller à Richemont. On avait recommandé à madame Churchill un célèbre médecin qui y résidait; outre cela, elle avait une grande prédilection pour cette ville. On loua une maison meublée, et M. Churchill espérait que ce changement serait avantageux à son épouse. Emma apprit que Frank,

enchanté de cet événement, était charmé d'avoir en perspective deux grands mois à passer dans un lieu peu distant de celui où il avait tant d'amis. Il écrivait qu'il aurait la liberté de les visiter presque aussi souvent qu'il voudrait. Emma vit bien que M. Weston avait de grandes espérances ; qu'elle en devait faire les frais ; mais, suivant elle, il se trompait : au reste, ces deux mois devaient décider l'affaire.

Ce changement de Londres à Richemont faisait le plus grand plaisir à M. Weston ; car de cette dernière ville à Randalls, il n'y avait que neuf milles, qui pouvaient se faire en un peu plus d'une heure, au lieu qu'il y en avait seize de Londres et même dix-huit, puisque leur hôtel était dans le Manchester-Square. Il lui fallait perdre un jour sur la route, lorsqu'il obtiendrait la permission de s'absenter, ce qui fai-

sait une grande différence. Ce changement des Churchill, outre la proximité, offrait une excellente chose; c'était la reprise du projet d'un bal à l'hôtel de la Couronne. On ne l'avait pas oublié, mais on n'avait pas pu fixer le jour qu'il aurait lieu; mais à présent, on pouvait compter sur ce bal; aussi on en fit les apprêts aussitôt qu'on sut que madame Churchill allait un peu mieux, et que Frank pourrait se rendre à Randalls le jour qu'on lui indiquerait, pour y passer vingt-quatre heures.

Ce bal n'était donc plus une chose imaginaire, et, en peu de jours, le bonheur des jeunes gens d'Highbury allait être à son comble.

M. Woodhouse s'était résigné. La saison propice où l'on entrait l'avait réconcilié avec le bal; mai était en tout préférable à février. Madame Bates était invitée à passer la soirée à Hartfield.

Jacques avait été prévenu, et il espérait que les enfans Henri et Jean ne souffriraient pas pendant l'absence de sa chère Emma.

Frank Churchill arriva enfin, et l'hôtel de la Couronne était le lieu où Emma devait le voir pour la seconde fois, depuis l'arrivée de sa famille à Londres. M. Weston l'avait priée instamment de venir de très-bonne heure pour profiter de ses avis sur les préparatifs; elle crut ne pouvoir le lui refuser, et ayant été prendre mademoiselle Smith, elles arrivèrent à la Couronne immédiatement après les Weston. En conséquence, elle comptait passer quelques instans avec Frank. Le jeune homme était aux aguets, et quoiqu'il parlât peu, ses yeux annonçaient qu'il espérait passer une délicieuse soirée. Ils parcoururent ensemble tout le local; mais quelques minutes après, ils furent

joints par une grande quantité d'autres personnes venues en voiture. Emma allait s'écrier que c'était arriver de trop bonne heure ; mais elle trouva que, comme elle, cette famille avait été invitée pour le conseil. Une autre voiture pleine de cousins et de cousines vint augmenter le nombre des conseillers. Emma s'aperçut que M. Weston ne comptait pas uniquement sur son bon goût, et qu'on ne devait pas tirer vanité d'être au nombre de ses confidens. Une bienveillance générale, mais non une amitié banale, était ce qui rendait l'homme ce qu'il devait être. Elle s'imagina connaître un homme de ce caractère.

On se promena pour admirer les préparatifs de la fête, après quoi on s'assit devant le feu, observant sagement que, quoiqu'au mois de mai, le feu était agréable.

Emma trouva que ce n'était pas la faute de M. Weston, si le nombre des conseillers n'était pas plus considérable; plusieurs d'entr'eux s'étaient arrêtés chez madame Bates pour offrir des places à mesdemoilles Bates et Fairfax, mais elles devaient être conduites par les Elton.

Frank était assis à côté d'elle, mais il paraissait très-inquiet, et n'avoir pas l'esprit en repos. Il regardait à droite et à gauche, de temps en temps il allait à la porte, prêtait l'oreille au moindre bruit. Il semblait impatient d'être en action, ou craignait de rester trop long-temps à côté d'elle.

On parla des Elton. « Je pense, dit-il, qu'ils seront bientôt ici. J'ai grande envie de la voir, j'en ai beaucoup entendu parler. »

Une voiture se fit entendre. Il se

leva sur-le-champ ; mais se remettant en place :

« J'oubliais, dit-il, que je ne les connais pas. Je n'ai jamais vu ni monsieur, ni madame Elton, je ne dois pas me mettre en évidence. »

Monsieur et madame Elton entrèrent, et furent reçus comme ils devaient s'y attendre.

Mais mademoiselle Bates et mademoiselle Fairfax ! dit M. Weston, nous pensions que vous les auriez prises en passant. L'erreur n'était pas grande, on leur avait envoyé la voiture. Emma était impatiente de savoir ce que Frank pensait de madame Elton, combien il avait été frappé par l'élégance de sa mise et de ses agréables sourires. Il était occupé à l'étudier pour pouvoir donner son opinion.

Peu après, la voiture retourna. Quelqu'un parla de pluie ; « Je vais

voir s'il y a des parapluies, dit Frank à son père, « il ne faut pas oublier mademoiselle Bates. Il sortit. M. Weston allait le suivre; mais madame Elton l'arrêta pour lui faire le plaisir de lui dire l'opinion qu'elle avait de son fils, et elle commença si vîte et d'un ton si haut, que le jeune homme, quoique éloigné, put l'entendre. »

« En vérité, vous avez un très-beau garçon. Vous savez que je vous ai dit honnêtement que je voulais juger par moi-même; maintenant j'ai la satisfaction de vous apprendre que je le trouve très-bien. Croyez-moi, je ne fais jamais de complimens. C'est un très-beau jeune homme, et ses manières sont telles qu'elles ne laissent rien à désirer. Il a l'air d'un homme bien né, et exempt de fatuité. Vous saurez que je ne puis supporter les fats. On n'en souffrait point à Maple-Grove. M. Suckling les

détestait ainsi que moi ; il n'y avait que Sélina qui plus douce que nous, prenait patience. »

Tant qu'elle parlait de son fils, elle captiva l'attention de M. Weston, mais lorsqu'elle le quitta pour Maple-Grove, se souvenant qu'on attendait des dames, il lui sourit gracieusement, et la quitta brusquement.

Madame Elton se tournant vers madame Weston lui dit : « Je ne doute pas que ce ne soit notre voiture qui amène mesdemoiselles Bates et Fairfax. Notre cocher et nos chevaux sont si actifs, je ne crois pas que personne soit mené comme nous. Quel plaisir de pouvoir envoyer sa voiture à des amis! J'ai appris que vous aviez fait offrir la vôtre; mais à l'avenir, c'est inutile : je me charge du soin de ces dames. »

Ces demoiselles, escortées par le père et le fils, entrèrent dans la salle ;

et mesdames Elton et Weston allèrent les recevoir. Les gestes de la première pouvaient être observés ; mais mademoiselle Bates ne permit pas qu'on l'entendît, car, à peine entrée, elle s'écria : « Vous êtes bien obligeans! Il ne pleuvait pas, je ne crains rien pour moi, j'ai des souliers fort épais. Ah ! que c'est brillant! admirable ! Jeanne, voyez donc, l'auriez-vous cru? Oh! M. Weston, vous avez emprunté la lampe d'Aladdin. La bonne madame Stokes ne pourrait plus reconnaître la salle. Oh ! madame Weston, comment vous portez-vous ? Je vous remercie très-bien. Madame Elton, mille grâces pour la voiture. Elle est arrivée à temps, nous étions prêtes, les chevaux n'ont pas attendu un instant. Nous vous remercions aussi, madame Weston. Deux offres le même jour. Que nous sommes heureuses! sur ma parole, Madame,

je vous remercie, ma mère se porte fort bien. Elle est allée chez M. Woodhouse. Je lui ai fait prendre le schall que madame Dixon lui a envoyé lorsqu'elle s'est mariée. Il y en avait trois autres : on hésita long-temps pour savoir celui qu'on achèterait ; le colonel Campbell préféra celui qui était couleur d'olive. Ma chère Jeanne, ne vous êtes-vous pas mouillé les pieds ? Il n'est tombé que quelques gouttes, et il y avait un paillasson. M. Frank Churchill a tant de bontés. Oh ! M. Frank, les lunettes de ma mère n'ont pas bougé depuis. Elle parle souvent de vous et nous aussi, n'est-il pas vrai, Jeanne ? Ah ! mademoiselle Woodhouse, comment va la santé ? Nous sommes ici dans le pays des fées. Que vous êtes belle ! Comment trouvez-vous la coiffure de Jeanne, le premier perruquier de Londres ne ferait pas mieux. Ah !

le docteur Hughes. Il faut que je lui parle. Ah! madame Otway et ses demoiselles! Et M. George! et M. Arthur! J'entends une autre voiture, c'est sans doute celle des aimables Cole. Quelle quantité d'amis. Point de café, je vous rends grâce, un peu de thé. Je ne suis pas pressée. »

Frank Churchill retourna se placer près d'Emma, et aussitôt que mademoiselle Bates eut cessé de parler, elle entendit la conversation de madame Elton avec Jeanne Fairfax, qui étaient un peu derrière. Frank était pensif; elle ne savait s'il prêtait aussi l'oreille. Après avoir complimenté Jeanne sur sa mise et sa beauté, elle en demanda autant de sa part. Comment trouvez-vous ma robe, et cette garniture? Jeanne répondit poliment. « Personne, continua madame Elton, ne se soucie moins que moi de la toilette, mais dans une

pareille occasion, lorsque tous les yeux sont portés sur moi, et ensuite pour remercier les Weston, car c'est à moi qu'ils font l'honneur du bal, je ne voudrais pas paraître moins bien mise que les autres. Et je vois peu de perles excepté les miennes. Ainsi, Frank est un beau danseur ? Nous verrons si notre style de danse s'accorde. C'est véritablement un très-beau jeune homme ; il me plaît beaucoup. »

En ce moment Frank se mit à parler si haut, qu'Emma crut qu'ayant entendu les louanges qu'on faisait de lui, il n'en voulait pas savoir davantage.

M. Elton étant entré dans ce moment, madame s'écria : « Oh ! enfin vous nous avez trouvées. Je disais à Jeanne que j'étais étonnée que vous n'ayez pas encore envoyé savoir de nos nouvelles. »

« Jeanne, répéta Frank Churchill,

c'est familier; mais il paraît que mademoiselle Fairfax ne le désapprouve pas. »

« Comment trouvez-vous madame Elton? lui demanda Emma à l'oreille. »

« Elle ne me plaît pas du tout. »

« Vous n'êtes pas reconnaissant. »

« Ingrat! que voulez-vous dire? » Remplaçant sa mine rechignée par un sourire. « Non, je ne veux pas le savoir. Où est mon père? Quand commencerons nous à danser? »

Emma ne comprenait rien à sa conduite: il paraissait de mauvaise humeur. Il alla chercher son père, mais il revint bien vite avec lui et madame Weston. Il les avait trouvés dans un grand embarras, qu'ils voulaient soumettre à Emma. Madame Weston avait pensé que c'était à madame Elton d'ouvrir le bal; qu'elle s'y attendait et que cette circonstance les empêchait de lui

donner cette marque de distinction. Emma entendit cette vérité avec courage.

« Et quel partener lui donnerons-nous ? »

« Elle croira que Frank devrait lui offrir la main. »

Frank se retournant brusquement vers Emma, lui rappela ses promesses, dit qu'il était engagé, ce que son père approuva. Alors madame Weston dit à son mari que c'était à lui à s'offrir à madame Elton : il y consentit sans peine.

Ainsi Emma n'eut que la seconde place, quoique le bal fût donné à son intention. Cela lui fit presque venir l'envie de se marier.

CHAPITRE XXXVII.

La vanité de madame Elton eut lieu d'être satisfaite, quoique son intention fût de commencer avec le fils au lieu du père, qui était cependant peut-être le meilleur danseur des deux. Emma, malgré la petite mortification de n'être que la seconde, la supporta avec résignation, et résolut de s'amuser de son mieux. La chose qui lui faisait le plus de peine, c'était de voir que M. Knightley ne dansait pas. Il était au milieu des spectateurs ; il ne devait pas y être. Pourquoi ne dansait-il pas ? Pourquoi restait-il avec les vieillards, les joueurs de wist qui ne pensent aux danseurs qu'à la fin d'un *rubber ;* jeune comme il était. Il est vrai que la place dans laquelle il s'était mis le fai-

sait paraître avec avantage. Sa stature haute, ferme et élégante au milieu de figures difformes par leur grosseur et leurs épaules proéminentes, devait attirer sur lui les regards de tout le monde, et parmi les jeunes gens, il n'y avait que son partener qui pût lui être comparé. Il fit quelques pas pour s'approcher. On pouvait juger à sa démarche qu'il danserait bien, s'il voulait s'en donner la peine.

Chaque fois qu'elle le fixait elle le forçait à sourire; il reprenait ensuite sa gravité ordinaire. Elle désirait qu'il aimât plus une salle de bal qu'il ne faisait, et qu'il ait plus d'amitié pour Frank Churchill. Il paraissait l'observer avec attention. Elle ne se flattait pas qu'il s'occupât de sa danse, mais elle ne craignait pas qu'il pût trouver à redire à sa conduite. Il n'y avait pas la moindre apparence de coquetterie dans

ses manières avec son partener. Ils avaient plutôt l'air d'amis que d'amans. Il était indubitable que Frank n'avait plus pour elle le même attachement qu'il avait montré auparavant.

Le bal fut très-agréable, et pendant sa durée il mérita les complimens que l'on ne fait ordinairement qu'à la fin. Les soins de madame Weston ne furent pas perdus ; tout le monde parut heureux et satisfait. Il n'y arriva rien d'extraordinaire, excepté une circonstance qui chagrina beaucoup Emma. On avait commencé les deux dernières danses qui devaient terminer le bal avant souper, et Henriette n'avait pas de partener, elle était la seule demoiselle assise ; il était étonnant qu'il ne s'en trouvât pas, car le nombre des danseurs avait toujours été égal à celui des danseuses. Mais la surprise d'Emma cessa lorsqu'elle vit M. Elton courir çà

et là : il ne voulait pas s'offrir à Henriette s'il pouvait faire autrement. Elle était sûre qu'il ne le ferait pas, elle s'attendait même à le voir entrer dans la salle de jeu.

Cependant ce n'était pas son intention. Il vint joindre les spectateurs, passa devant eux pour montrer qu'il n'était pas engagé, eut la grossièreté de rester quelque temps devant mademoiselle Smith, et de parler à ceux qui étaient à côté d'elle.

Emma le vit. Elle remontait la colonne et ne put les regarder plus longtemps, mais elle entendit partie d'une conversation qui eut lieu entre madame Weston et Elton, qu'elle avait appelé.

« Vous ne dansez pas, M. Elton? »
—« Très-volontiers, Madame, si vous voulez me faire l'honneur de danser avec moi. »

« Moi, oh! non, je veux vous donner une meilleure partener que moi, je ne sais pas danser. »

« Si madame Gilbert voulait m'accepter j'en serais enchanté. Quoique je sois déjà vieux marié, et que mes jours de danses soient passés, je me ferais toujours un vrai plaisir d'offrir la main à une ancienne amie comme madame Gilbert. »

« Madame Gilbert ne danse pas; mais voici une jeune demoiselle que je voudrais bien voir danser, mademoiselle Smith. — Mademoiselle Smith, oh! je n'y avais pas fait attention. Vous êtes bien bonne, mais mes jours de danses sont passés. Vous m'excuserez. »

Madame Weston ne le pressa pas davantage. « Voilà ce M. Elton si aimable, si obligeant, si doux! » Elle regarda de côté et d'autre, et vit M. Elton joindre M. Knightley, pour

converser avec lui. Elle se détourna le *cœur bouillant de colère*, et craignant que ce feu ne se fût communiqué à sa figure.

Un instant après, un autre spectacle qui lui causa la plus vive joie, ce fut celui de voir M. Knightley donnant la main à Henriette, et joindre les danseurs. Pleine de satisfaction et de reconnaissance, elle mourait d'envie de le remercier. Trop éloignée pour lui parler, ses yeux, aussitôt qu'elle put le fixer, furent les interprètes de son cœur.

Elle ne s'était pas trompée, M. Knightley dansa très-bien, et Henriette, sans le désagrément de la scène qui s'était passée auparavant, aurait été trop heureuse. Au reste, son aimable figure, son sourire enchanteur, le bonheur dont elle semblait jouir annonçaient qu'elle était sensible et

reconnaissante de l'honneur que lui faisait M. Knightley.

M. Elton s'était retiré dans la salle des joueurs, ayant l'air assez sot (d'après l'observation d'Emma), avec d'autant plus de raison, qu'elle l'avait vu faire à sa femme des signes de satisfaction au moment où il insultait si cruellement la pauvre Henriette. Elle ne lui croyait pas le cœur aussi mauvais que celui de sa femme ; mais il semblait qu'il prenait exemple sur elle. Elle ne put s'empêcher de dire tout haut à son partener :

« Knightley a eu compassion de la pauvre petite Henriette ! C'est bien généreux de sa part. »

On annonça que le souper était servi. On commença à défiler vers la salle à manger, et mademoiselle Bates ne cessa de parler que lorsqu'elle fut assise et la cuiller à la main.

« Jeanne, Jeanne, ma chère, où

êtes vous ? Madame Weston vous dit de mettre votre palatine. Quoiqu'on ait cloué une porte, qu'on ait mis des tapisseries partout, on peut attraper un coup d'air. Le beau bal ! Oui, ma chère, j'ai été à la maison, sans rien dire à personne, pour mettre au lit la grand'maman. Elle a passé une agréable journée avec M. Woodhouse. Elle m'a demandé de vos nouvelles, avec qui vous avez dansé. Je lui ai dit que votre premier partener avait été M. Elton, ensuite M. Otway, et puis M. Cox. Mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de lui détailler tout cela. Monsieur, vous êtes trop bon. Attendons un peu, laissons passer madame Elton. Qu'elle est belle ! Quelles superbes dentelles ! Les riches perles ! C'est la reine du bal ! Nous voici au passage. Jeanne, prenez garde aux deux marches, non, il n'y en a qu'une, et je croyais qu'il y en

avait deux. Je vous parlais de votre grand'mamân, Jeanne! Elle a eu un petit désagrément. Il y avait à dîner des asperges et une délicieuse fricassée de riz de veau; rien au monde ne lui plaît tant que ces deux plats. Mais les asperges ne paraissant pas assez cuites à M. Woodhouse, il a tout renvoyé. Il n'en faut rien dire, de peur que cela ne lui soit rapporté. En vérité, tout est surprenant ici. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Où nous asseoirons-nous? —Peu m'importe, pourvu que Jeanne soit bien.—Oh! M. Churchill, vous êtes trop bon, nous nous placerons ici. Ma chère Jeanne, comment nous ressouviendrons-nous de tous les plats pour en faire le détail? De la soupe! Je ne puis m'empêcher de commencer.»

Emma ne put parler à M. Knightley qu'après souper; mais lorsqu'ils furent

rentrés dans la salle du bal, ses yeux l'invitèrent à venir la trouver pour recevoir des remercîmens. Il censura amèrement la conduite de M. Elton et de son épouse.

« Leur intention, dit-il, n'était pas de manquer à Henriette seule. Emma, pourquoi sont-ils vos ennemis? A cette question, il ne reçut pas de réponse. Avouez-le, votre intention était qu'il épousât Henriette. »

« Cela est vrai, et ils ne peuvent me le pardonner. »

Il fit un signe de tête; mais un sourire d'indulgence accompagna ce signe, et il se contenta de dire : « Je ne veux pas vous gronder; je vous laisse à vos réflexions. »

« Pouvez-vous m'abandonner à de pareils flatteurs ? Mon vain esprit me dit-il jamais que j'aie tort?

« Non, votre esprit vain, mais votre

esprit sérieux. Si l'un vous conduit dans un mauvais chemin, l'autre vous en avertit. »

« J'avoue que je me suis lourdement trompée sur le compte de M. Elton. Il y a une petitesse en lui qui ne vous a pas échappé ; et j'ai cru fermement qu'il était amoureux d'Henriette : je suis tombée d'une erreur dans une autre. »

« Pour vous récompenser de l'aveu que vous me faites, je vous rends la justice que vous méritez : je confesse que vous aviez beaucoup mieux choisi pour lui qu'il n'a fait lui-même. Henriette Smith possède des qualités essentielles que madame Elton n'a pas. Sans prétentions, sans art, cette jeune fille serait préférée, par un homme de sens, à une femme comme madame Elton. J'ai trouvé Henriette plus sensée que je ne m'y attendais. »

Emma ressentit une joie inexprimable de l'entendre parler ainsi. Ils furent interrompus par M. Weston, qui appelait tous les danseurs.

« Allons, mademoiselle Woodhouse, mademoiselle Otway, mademoiselle Fairfax, que faites-vous ? Allons, Emma, montrez l'exemple à vos compagnes. Tout le monde est paresseux : on dort. »

« Je suis prête quand on voudra, dit Emma. Avec qui comptez-vous danser, demanda M. Knightley. »

« Elle hésita un moment, et répondit : Avec vous, si vous voulez. »

« Y consentez-vous, dit-il, en lui offrant la main ? »

« De tout mon cœur. Vous m'avez montré que vous saviez danser, et vous savez que nous ne sommes pas tellement frère et sœur, qu'il ne nous soit pas permis de danser ensemble. »

« Frère et sœur ! non, en vérité. »

Cette explication avec M. Knightley, fit un sensible plaisir à Emma : c'était un des plus agréables souvenirs qu'elle emportât du bal. Elle était enchantée qu'ils se fussent si bien rencontrés au sujet des Elton, et que leur opinion du mari et de la femme fût la même. Ce qui lui faisait surtout le plus grand plaisir, c'était les louanges qu'il avait données à Henriette. L'impertinence des Elton, qui, pendant quelques minutes, avait manqué de la rendre malheureuse pour tout le reste de la soirée, l'avait, au contraire, infiniment réjouie par le résultat qui devait en arriver ; la guérison d'Henriette. De la manière dont elle parlait de cette circonstance après le bal, il paraissait que l'espoir d'Emma était bien fondé. Il semblait qu'à la fin ses yeux s'étaient ouverts, et qu'elle reconnaissait que M. Elton

n'était pas l'homme supérieur comme elle se l'était imaginé. Sa fièvre était passée; et elle comptait sur le mauvais génie des Elton pour cicatriser sa blessure. Trouver Henriette raisonnable, Frank Churchill peu amoureux, et M. Knightley n'ayant plus envie de se quereller avec elle, lui présageaient un été charmant. Elle ne devait pas voir Frank de la journée, parce qu'il devait être avant midi à Richemont : elle n'en fut pas fâchée.

Ayant arrangé toutes ces choses en se promenant, elle allait rentrer à la maison pour s'occuper de ses neveux et de son papa, elle aperçut deux personnes qu'elle ne s'attendait pas de voir, Frank Churchill et Henriette, à qui il donnait le bras. Elle vit de suite qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Henriette était pâle et effrayée; il essayait de la rassurer. Ils entrèrent

tous les trois ensemble dans le salon ; et Henriette tomba évanouie dans un fauteuil.

Une jeune personne qui se trouve mal, revient avec quelques secours. On lui en donna ; et Emma fut mise au fait de l'aventure qui lui était arrivée.

Mademoiselle Smith, et mademoiselle Bickerton, autre pensionnaire de madame Goddard qui s'était trouvée au bal, avaient été se promener ensemble sur la route de Richemont, qui, quoiqu'assez fréquentée pour s'y croire en sûreté, leur causa de vives alarmes. Environ à un demi-mille d'Highbury, à l'endroit où la route fait un coude, et est couverte par des ormes touffus, pendant un espace assez considérable, ce qui rend ce lieu très-solitaire, ces jeunes demoiselles virent sur leur droite, sur une petite pelouse, une bande de Bohémiens. Un enfant, en sentinelle, vint

leur demander la charité ; mademoiselle Bickerton, effrayée, poussa un grand cri, et disant à Henriette de la suivre, monta une côte rapide, franchit la haie qui la couronnait, et s'enfuit par un sentier qui menait à Highbury ; mais la pauvre Henriette ne put la suivre : elle avait souffert de la crampe après le bal ; et en essayant de grimper la côte, la crampe revint, et lui ôta les forces. Elle fut forcée de s'asseoir. Bientôt, environnée par une demi-douzaine d'enfans conduits par une femme jeune et forte, et un grand garçon, qui, tous ensemble, poussaient de grands cris, avec un air menaçant ; effrayée de plus en plus, Henriette leur promit de l'argent : elle tira sa bourse, leur donna vingt-quatre sous, les priant de ne lui pas faire de mal. elle commença à marcher très-doucement. Mais la terreur qu'elle montrait,

ainsi que sa bourse, tentaient les Bohémiens de profiter de l'occasion; ils l'environnèrent, et lui demandèrent encore de l'argent. Tremblante comme la feuille, elle ne savait à quel saint se vouer. Frank Churchill, qui, heureusement, avait été retardé à Hyghbury, la trouva dans cette situation. La beauté de la matinée l'avait engagé à partir à pied. Il avait envoyé ses chevaux par une autre route, avec ordre à son domestique de l'attendre à un mille ou deux de l'autre côté d'Highbury. Il avait été obligé de s'arrêter chez madame Bates, pour lui remettre des ciseaux qu'elle lui avait prêtés la veille; c'est ce qui, heureusement, le fit arriver à point nommé au secours de la pauvre Henriette. A sa vue, les Bohémiens s'enfuirent; Henriette, qui pouvait à peine parler, s'accrocha fortement à son bras, et eut la force de se rendre à Hartfield

CHAPITRE XXXVIII.

C'EST tout ce qu'Emma put apprendre de Frank et d'Henriette, lorsqu'elle eut recouvré l'usage de ses sens. N'ayant pas une minute à perdre, Frank Churchill partit, Emma envoya chez madame Goddard, pour lui donner des nouvelles d'Henriette, et chez M. Knightley, pour lui faire savoir qu'il existait une bande de Bohémiens dans le pays. Avant son départ, Frank fut remercié de la manière la plus affectueuse par Emma et sa petite amie. Henriette reposait, et Emma repassait en son esprit les circonstances d'une aventure qui devait même, aux gens les plus froids et les plus sensés, paraître tout à fait extraordinaire. Mais à elle dont l'imagination ardente devançait souvent le juge-

ment, elle trouva que non-seulement ces circonstances devaient être approfondies, mais même commentées. Un beau jeune homme, rencontrant à point nommé une charmante demoiselle, au moment où elle avait besoin de secours, cela tenait du prodige. Mais, sans s'arrêter à l'idée qui lui vint que cette rencontre pouvait bien ne pas avoir été tout à fait fortuite des deux côtés, elle s'attacha à en prévoir les suites. Probablement le jeune homme avait résolu de briser tout à fait ses chaînes ; il pouvait en reprendre d'autres : Henriette commençait à se détacher tout de bon de son penchant pour M. Elton. Il était donc plausible de supposer qu'ils pouvaient mutuellement se convenir, et avec d'autant plus de raison, que tandis qu'elle était évanouie, Frank raconta à Emma, avec chaleur et intérêt, la pénible situation dans laquelle il avait trouvé

Henriette, dont il vantait la douceur et la beauté. Il s'était emporté, en parlant de la conduite de mademoiselle Bickerton, avec une violence peu commune. Henriette, de son côté, après le départ du beau jeune homme, s'était exprimée de la manière la plus touchante sur la grande obligation qu'elle lui avait, sur sa bonté, son affabilité, etc. Emma réfléchissant sur tout cela, crut ne s'être pas trompée. Mais devenue plus sage par l'expérience, elle résolut de laisser aller les choses sans s'en mêler en aucune façon. Ce petit plan, purement idéal, arrangé, elle songea à cacher à son père l'accident arrivé à mademoiselle Smith, et l'arrivée d'une troupe de Bohémiens dans le voisinage. Mais elle trouva que la chose était absolument impossible. En moins d'une demi-heure tout Highbury sut l'aventure d'Henriette. Elle fit le

sujet de la conversation des enfans et des vieilles femmes, et des domestiques, personnages très-curieux de pareilles nouvelles. On ne s'occupa plus du bal, mais bien des. Bohémiens. Le pauvre M. Woodhouse tremblait, comme elle l'avait prévu, et ne fut satisfait que lorsqu'elle lui eut promis que dans ses promenades, elle ne dépasserait pas le verger. Il reçut quelques consolations par l'empressement que mirent les voisins à envoyer savoir de ses nouvelles (marque d'attention qui, dans tous les temps, le flattait beaucoup) de celles d'Emma et d'Henriette. Il répondit qu'ils étaient tous assez bien, quoique sa fille fût en parfaite santé, et que mademoiselle Smith fût très-bien remise. Emma ne voulut pas se mêler de répondre; elle le laissa dire. Pour la fille d'un pareil homme, sa santé était trop bonne; il était obligé

d'inventer des maladies pour elle. Les Bohémiens n'attendirent pas que la justice se mît à leurs trousses; ils décampèrent bien vîte. Les demoiselles d'Hyghbury purent de nouveau se promener sans crainte; et l'aventure d'Henriette fut oubliée par tout le monde, excepté par Emma et par ses neveux, qui ne cessaient de se la faire raconter de nouveau par Henriette elle-même.

Peu de jours après cette aventure, Henriette vint trouver Emma, avec un petit paquet à la main, et commença, quoiqu'en hésitant, à parler ainsi :

« Mademoiselle Woodhouse, si vous avez le temps de m'entendre, j'aurais une espèce de confession à vous faire, et alors tout sera fini. »

Emma fut très-surprise, mais la pria de parler. Il y avait dans le ton et l'air d'Henriette tant de sérieux, qu'Emma

s'attendait à apprendre des choses extraordinaires.

« Il est de mon devoir, continua-t-elle, ainsi que de ma volonté de n'avoir aucune espèce de réserve avec vous. Comme j'ai le bonheur d'être tout à fait changée à certains égards, il est juste que vous ayez la satisfaction de le savoir. Je ne dirai que ce que je dois absolument dire; je suis fâchée de m'être laissée subjuguer comme je l'ai été; je suis persuadée que vous me comprenez. »

« Oui, dit Emma, certainement. »

« Comment ai-je pu m'imaginer si long-temps, s'écria Henriette, que.... J'étais folle! maintenant je ne vois rien du tout d'extraordinaire en lui. Je ne crains nullement de le rencontrer à présent, excepté cependant que je préférerais ne jamais le voir; je ferais même un long détour pour l'éviter.

Mais je n'envie pas du tout le sort de sa femme, je n'ai plus pour elle l'admiration que j'avais : elle peut être charmante, belle, si l'on veut ; mais je crois qu'elle a un mauvais caractère. Je n'oublierai jamais ses regards le soir du bal. Malgré cela, mademoiselle Woodhouse, je vous assure que je ne lui souhaite pas de mal. Non, quel que soit leur bonheur, je n'en serai pas jalouse, et pour vous convaincre que je vous ai dit la vérité, je vais détruire des choses dont j'aurais dû me défaire plus tôt, et que je ne devais pas me permettre de garder, j'en suis convaincue (rougissant), enfin tout va être détruit, j'ai voulu le faire en votre présence, afin de vous donner une preuve notoire que je suis devenue une créature raisonnable. Ne devinez-vous pas ce que ce paquet renferme ? »

« Pas le moins du monde. Vous a-t-il fait quelques cadeaux ? »

« Non. Ce ne sont pas des présens, mais je gardais ceci comme des reliques. »

Elle tenait le paquet à la main : on lisait sur l'enveloppe : *Trésor très-précieux !* Sa curiosité fut portée à son comble. Henriette ouvrit le paquet, Emma était impatiente. Enfin elle vit une petite boîte enveloppée de plusieurs feuilles de papier de soie. Henriette l'ouvrit ; elle était garnie tout autour de coton très-fin ; mais il n'y avait dedans qu'un petit morceau de taffetas d'Angleterre.

« Maintenant, dit Henriette, vous *devez* vous ressouvenir. »

« En vérité ! je ne me souviens de rien. »

« Mon Dieu ! Je n'aurais jamais cru que vous eussiez pu oublier ce qui s'est passé dans ce même salon-ci au sujet d'un morceau de taffetas d'Angleterre, une des dernières fois que nous nous y

sommes vues. C'était quelques jours avant mon mal de gorge; peu avant l'arrivée de M. et madame Knightley. Je crois que c'est le soir même. Vous ne vous souvenez pas qu'il se coupa le doigt avec votre canif, et que vous lui recommandâtes de mettre dessus un morceau de taffetas d'Angleterre? Vous n'en aviez pas sur vous, et vous saviez que j'en avais; vous me dîtes de lui en donner, alors je lui en coupai un petit morceau; mais comme il était beaucoup trop grand, il le diminua de la moitié, et garda quelque temps la partie qu'il me rendit, la tournant entre ses doigts. Et moi, poussée par la folie qui me dominait, je mis ce morceau de taffetas de côté, comme ne devant jamais servir, mais de temps en temps je le regardais avec un extrême plaisir. »

« Ma très-chère Henriette! s'écria Emma, en se cachant la figure avec

la main, que je suis honteuse de ma conduite! je me souviens parfaitement de tout cela. Combien j'étais coupable, j'en avais sur moi en quantité, c'était un de mes tours d'étourdie. Je suis condamnée à en rougir le reste de mes jours. Eh bien! (se rasseyant) qu'y a-t il de plus? »

« En aviez-vous réellement sur vous? Je ne m'en serais jamais doutée, vous dîtes si naturellement que vous n'en aviez point. »

« Ainsi, vous avez gardé ce morceau de taffetas pour l'amour de lui, dit Emma en se remettant de la honte et des sensations qu'elle avait éprouvées, partagée entre l'étonnement et le plaisir que cette naïveté lui causait. Elle se disait à elle-même. « Dieu me bénisse! Aurais-je jamais pensé à mettre un morceau de taffetas que Frank Churchill aurait roulé entre ses doigts! Je

n'ai jamais été si malade que cela. »

« Voici, reprit Henriette regardant la boîte, voici quelque chose qui a plus de valeur, je veux dire, qui en avait plus alors, parce qu'elle lui avait véritablement appartenu, au lieu que le taffetas n'avait jamais été à lui. »

Emma était très-curieuse de voir la plus précieuse pièce du trésor, c'était un morceau de crayon rompu.

« Ceci était bien à lui, dit Henriette, ne vous souvenez-vous pas qu'un matin? Oh! non. J'ai oublié moi-même le jour. C'était je crois le mardi ou le mercredi avant l'histoire du taffetas, il voulait marquer quelque chose dans son porte-feuille sur la bierre de Spruce. M. Knightley lui avait parlé de cette bierre; il voulait l'écrire; mais lorsqu'il prit son crayon, il s'y trouva si peu de plomb qu'il le coupa et le jeta sur la table comme ne valant plus rien.

Je le guettais, et lorsque je vis ma belle, je le pris. Je l'ai gardé avec soin jusqu'à présent. »

« Je m'en souviens parfaitement, s'écria Emma, oui, on parlait de bierre de Spruce. M. Knightley et moi nous disions que nous aimions beaucoup cette bierre ; M. Elton voulait en essayer. Attendez. M. Knightley était ici debout, n'est-ce pas? Du moins, je le crois. »

« Je n'en sais rien, mais je me ressouviens bien que M. Elton était à peu près à la place que j'occupe à présent. »

« Continuez. »

« Oh! voilà tout, je n'ai plus rien à montrer ni à dire, excepté que je vais tout jeter au feu, et que je désire le faire en votre présence. »

« Ma chère pauvre petite Henriette! avez-vous véritablement eu du plaisir à garder ces objets? »

« Oui, folle que j'étais, j'en suis honteuse aujourd'hui. Je voudrais bien qu'il me fût aussi aisé d'oublier, que de les brûler. C'était mal fait à moi de garder des souvenirs de lui après son mariage ; je le savais bien, mais je n'avais pas le courage de m'en séparer. »

« Mais, Henriette ! est-il absolument nécessaire de brûler le taffetas ? Il pourrait être utile. Quant au morceau de crayon, je n'ai rien à dire. »

« J'aime mieux tout brûler ; la vue seule de ce taffetas me fait mal, je veux me défaire de tout, les voilà au feu, et je remercie le Ciel de m'avoir débarrassée de M. Elton. »

« Et quand, pensa Emma, commencerez-vous avec M. Frank Churchill ? » Elle eut peu après sujet de croire que l'affaire était déjà entamée, elle espéra que, quoique les Bohémiennes n'eussent pas dit la bonne aventure à

Henriette, elles avaient néanmoins fait sa fortune. »

Environ quinze jours après l'aventure des Bohémiens, elles en vinrent à une explication et d'une manière inattendue. Emma pensait à toute autre chose, ce qui ajouta du prix à la découverte qu'elle fit. Elle dit en plaisantant et sans intention. « Ma chère Henriette, lorsque vous vous marierez, je vous conseillerai de vous conduire ainsi. » Elle n'y songea plus, jusqu'à ce que quelques minutes après, elle entendit Henriette dire : « Je ne me marierai jamais. »

Emma la regarda, vit de suite ce qu'il en était ; elle réfléchit un moment si elle répondrait ou non.

« Vous ne vous marierez jamais ! Voilà une nouvelle résolution. »

« Je vous assure que je n'en chan-

gerai pas. » Après un moment d'hésitation, Emma dit :

« Je me flatte qu'elle ne vous est pas dictée par... J'espère que vous ne ferez pas ce compliment à M. Elton? »

« A M. Elton! oh! non, en vérité, répliqua Henriette d'un air de mépris. Et Emma entendit à peine ces mots : « Si supérieur à M. Elton. »

Elle prit du temps pour considérer. Devait-elle s'en tenir à ces mots? Devait-elle n'y faire aucune attention et paraître ne rien soupçonner? Henriette croirait peut-être qu'elle était refroidie à son égard ou fâchée contre elle, si elle gardait le silence. Il pourrait encore arriver qu'Henriette lui demandât d'en entendre plus qu'elle n'en voulait savoir. Elle se résolut donc à répondre suivant son ancien usage, avec franchise et confiance.

Il lui parut sage d'apprendre tout

d'un coup ce qu'elle avait envie de dire à ce sujet. La droiture en tout est la meilleure politique. Elle arrêta d'abord en elle-même jusqu'où elle irait; s'étant préparée, elle lui parla ainsi :

« Henriette, je ne vous cacherai pas que je vous ai comprise. Votre résolution, ou plutôt l'attente de ne jamais vous marier, viennent de l'idée que vous avez que la personne que vous préférez est, par sa situation, trop au-dessus de vous, pour songer à vous épouser. N'ai-je pas bien deviné? »

« Oh ! mademoiselle Woodhouse, croyez-moi, je n'ai pas la présomption de supposer. En vérité, je ne suis pas si folle! mais c'est un grand plaisir pour moi de l'admirer de loin et en silence; de penser qu'il est le premier des hommes; de lui vouer une éternelle reconnaissance, et d'avoir pour lui la vénération que je lui dois. »

Je ne suis pas du tout surprise de vos sentimens, Henriette. Le service qu'il vous a rendu suffisait pour vous toucher le cœur. »

« Le service ! oh ! je lui ai une obligation inexprimable. Le souvenir que j'en conserve ne finira qu'avec ma vie, ainsi que de tout ce que j'ai souffert. Lorsque je le vis venir, ses nobles regards me rassurèrent ; enfin, en un moment, de l'état le plus misérable, je devins la plus heureuse personne du monde. »

« C'est très-naturel et très-honorable ; vous avez parfaitement choisi. Mais je ne vous promets pas que vous réussissiez ; je ne vous conseille pas de vous y attendre, Henriette. Je ne vous réponds pas que vous soyez payée de retour. Soyez bien sur vos gardes. Vous feriez peut-être bien, quand il en est encore temps, de réprimer ce pen-

chant, crainte qu'il ne vous entraîne, à moins que vous ne soyez sûre qu'il réponde aux sentimens qu'il vous a inspirés. Observez-le bien ; que sa conduite vous serve de guide. Je vous donne cet avis à présent, parce que je ne vous en parlerai plus; je ne veux en aucune manière me mêler de cette affaire. Qu'aucun nom ne nous échappe. Nous nous sommes trompées d'une étrange façon par le passé. Nous devons maintenant être plus sages. Il est votre supérieur, sans doute, et il paraît qu'entre vous et lui, il y a des obstacles difficiles à vaincre; mais cependant, Henriette, l'on a vu de plus grands miracles arriver : on a eu maintes fois occasion de voir des mariages beaucoup plus disproportionnés. Mais soyez sur vos gardes; soyez toujours sur vos gardes, de quelque manière que la chose se termine; soyez certaine que je vous

saurai toujours bon gré d'avoir porté vos vues jusqu'à lui, et je regarderai cette ambition comme une preuve non équivoque de votre bon goût. »

Henriette lui baisa la main en silence pour preuve de sa reconnaissance. Emma était très-éloignée de regarder cet attachement comme malheureux pour son amie; du moins il la sauvait du danger qu'elle avait couru de se dégrader.

Le mois de juin arriva au milieu de ces plans et de ces espérances. Il n'amena rien de nouveau à Highbury.

Les Elton parlaient toujours de l'arrivée de M. Suckling dans son landau, et de l'usage qu'on en ferait; Jeanne Fairfax était toujours chez sa grand'-mère; et comme le retour des Campbell était différé jusqu'au mois d'août, elle devait rester encore deux grands mois à Highbury, pourvu toutefois qu'elle pût

faire avorter les projets qu'avait madame Elton de lui procurer, malgré ses désirs bien prononcés, une agréable situation. M. Knightley qui, par des raisons à lui connues, n'avait pas trouvé Frank Churchill à son gré, en pensait encore plus mal qu'auparavant. Il crut s'apercevoir qu'il cherchait à tromper Emma par de fausses apparences. Il était certain qu'il faisait la cour à Emma. Les attentions qu'il avait pour elle, les signes expressifs de son père, le silence de madame Weston, tout l'annonçait. Mais tandis qu'on le lui donnait, et qu'elle en faisait cadeau à Henriette, M. Knightley croyait qu'il avait des vues sur mademoiselle Jeanne Fairfax, non pas sérieuses, mais pour s'amuser. Il ne pouvait trop comprendre comment il paraissait exister entre eux des signes d'une intelligence mutuelle; du moins il en était persuadé. Il avait ob-

servé du côté de Frank des preuves certaines des égards qu'il avait pour Jeanne. Quoi qu'il en fût, il voulait éviter à Emma le désagrément d'être trompée. Elle n'était pas présente lorsque ces soupçons se présentèrent à son esprit. Il dînait chez les Elton avec Jeanne et la famille de Randalls. Il surprit un coup d'œil jeté par Frank à mademoiselle Fairfax, qui ne convenait pas du tout à un homme qui faisait la cour à Emma. Chaque fois qu'il se trouva en compagnie avec eux, il n'oublia pas les observations qu'il avait faites, qui, à moins de ressembler à Cowper, et à son feu du crépuscule,

Moi-même, j'ai créé tout ce que j'avais vu.

lui donna de plus forts soupçons encore qu'il existait une intelligence mutuelle entre Frank Churchill et Jeanne Fairfax.

Il vint un jour se promener à Hartfield, comme il faisait souvent après dîner. Emma et Henriette allaient se promener ; il les joignit. Ils rencontrèrent une autre compagnie qui, comme eux, voyant que le temps menaçait de se brouiller, avait jugé à propos de se promener de bonne heure. Elle était composée de M. et madame Weston et des demoiselles Bates et Fairfax. Ils se joignirent, et, en arrivant aux portes d'Hartfield, Emma sachant que cette société plaisait à son père, les invita d'entrer et de prendre le thé. La famille de Randalls accepta l'invitation sur-le-champ; et mademoiselle Bates, après un assez long discours, auquel personne ne fit attention, finit par accepter aussi l'obligeante invitation de mademoiselle Woodhouse.

CHAPITRE XXXIX.

Comme ils rentraient, ils virent passer M. Perry à cheval. « A propos, dit Frank Churchill à madame Weston, qu'est devenu le projet de M. Perry, de se donner une voiture? »

Madame Weston parut surprise, et dit : « Je n'avais jamais entendu parler d'un pareil projet. »

« Cependant je le tiens de vous, il y a trois mois que vous me l'avez écrit. »

« Moi ! impossible! »

« Je vous demande pardon, je m'en souviens très-bien; vous disiez même que ce projet s'effectuerait bientôt. Madame Perry l'avait annoncé à quelqu'un, et avait exprimé beaucoup de satisfaction. C'était elle qui le lui avait

conseillé, parce qu'elle pensait qu'étant souvent dehors par le mauvais temps, cela lui faisait beaucoup de mal. Vous devez vous en souvenir à présent? »

« Sur ma parole, voici la première fois que j'en entends parler. »

« Comment! jamais, Dieu me bénisse, comment cela se peut-il? Il faut donc que je l'aie rêvé; en vérité je le croyais. Mademoiselle Smith, vous marchez comme si vous étiez fatiguée: il me paraît que vous seriez bien aise d'être arrivée à la maison? »

« Que dites-vous? Que dites-vous, s'écria M. Weston, de Perry et d'une voiture? Est-ce que Perry va avoir une voiture? Je suis bien aise qu'il en ait le moyen. Frank! c'est lui qui vous l'a dit? »

« Non, Monsieur, répondit son fils, en riant, il semble que personne ne me l'ait dit. C'est fort drôle! Je croyais que

madame Weston me l'avait mandé à Enscombe, avec tous les détails possibles. Mais comme elle déclare qu'elle n'en a jamais rien su, il faut donc que je l'aie rêvé. Lorsque je suis loin d'Highbury, je vois toutes mes connaissances dans mes rêves, et lorsque j'ai fini avec mes amis particuliers, alors je songe à M. et à madame Perry. »

« Il est surprenant néanmoins, observa son père, que vous ayez une suite aussi bien liée de rêves sur des personnes auxquelles il n'est guère probable que vous dussiez penser à Enscombe. Perry se donnant une voiture! Sa femme le lui persuadant par égard pour sa santé! C'est ce qui arrivera un jour ou l'autre, mais ce rêve est prématuré. Fort bien, Frank, vos rêves prouvent cependant que lorsque vous êtes absent, vous pensez à Highbury. Emma, vous rêvez aussi, je pense? »

Emma ne put entendre, elle était allée prévenir son père de l'arrivée de la compagnie.

« Pour dire la vérité, s'écria mademoiselle Bates, qui n'avait pu se faire entendre auparavant, malgré tous ses efforts; si je dois parler sur ce sujet, on ne peut pas nier que M. Frank Churchill ne puisse.... Je ne veux pas dire qu'il n'ait pas rêvé. Oh! je fais souvent des rêves les plus extraordinaires! Si l'on me faisait des questions au sujet de M. Perry et de la voiture, je ne pourrais m'empêcher d'avouer qu'on en a parlé le printemps passé; car madame Perry elle-même l'a dit à ma mère, les Cole le savaient aussi, c'était un secret pour tout le reste d'Highbury. Mais trois jours après le projet fut abandonné. Madame Perry croyant avoir réussi auprès de son mari, était très-contente; elle vint conter à ma mère que M. Perry

allait se donner une voiture. Vous devez vous en souvenir, Jeanne? Madame Perry aime tant ma mère; mais qui ne l'aime pas? Elle le lui avait dit en confidence, elle pouvait cependant nous en faire part, mais pas à d'autres. Je n'en ai parlé à âme qui vive. Je n'assurerais pas positivement n'en avoir pas laissé transpirer quelque chose, car je suis un peu parleuse. Ah! si je ressemblais à Jeanne, cela ne m'arriverait pas, elle est d'une discrétion! Où est-elle? Oh derrière! Madame Perry est venue, oui. Ce rêve est bien surprenant!»

La compagnie entrait dans la salle. Les yeux de M. Knightley avaient précédé ceux de mademoiselle Bates sur Jeanne. Il avait aperçu quelque confusion sur la figure de Frank, c'est ce qui l'avait engagé à jeter les yeux sur Jeanne, elle était derrière, occupée à

arranger son schall. M. Weston était entré, les deux autres messieurs attendirent à la porte pour la laisser passer. M. Knightley soupçonna que Frank cherchait à s'attirer un coup d'œil, il était aux aguets, mais il fut trompé, car elle passa au milieu d'eux sans regarder ni l'un, ni l'autre.

Il n'eut pas le temps de faire d'autres remarques, et il fut obligé comme tous les autres de ne plus songer au rêve, et de prendre place à une grande table ronde qu'Emma avait eu le pouvoir de substituer aux tables à la Pembrok, sur lesquelles, depuis quarante ans, son père prenait tous les jours deux de ses repas. Ce thé fut si agréable, que personne ne se pressait de se lever.

« Mademoiselle Woodhouse, dit Frank Churchill, examinant une table qui était derrière lui, vos neveux ont-ils emporté leur alphabet, leurs boîtes

de lettres? Elle était ici ordinairement. Où est-elle? Cette soirée est triste, et ressemble plutôt à une soirée d'hiver qu'à une de printemps. Nous nous sommes amusés une fois avec ces lettres, j'ai envie de vous intriguer de nouveau? »

Cette idée plut à Emma : elle donna la boîte, qui fut renversée de suite sur la table, et personne ne fut si empressé qu'eux deux à s'en servir. Ils se mirent à arranger des mots. La tranquillité de ce jeu plaisait beaucoup à M. Woodhouse, qui avait souvent souffert du bruit de ceux que M. Weston avait autrefois introduits. Il prit quelques-unes des lettres qui étaient près de lui, fit des lamentations sur le départ de ses petits-fils, et observa que ces lettres avaient été admirablement bien faites par sa chère Emma.

Franck Churchill mit un mot de-

vant mademoiselle Fairfax. Elle regarda négligemment autour de la table, et s'appliqua à deviner ce mot. Frank était à côté d'Emma, Jeanne vis-à-vis d'eux, et M. Knightley s'était placé de manière à les voir tous les trois, et son intention était de les observer sans paraître le faire. Le mot fut trouvé et repoussé avec un souris forcé. Si son désir eût été que ces lettres fussent désunies et mêlées avec les autres, elle n'y réussit pas, car Henriette n'ayant pu en deviner aucun autre, le prit et se mit à le chercher. Elle était assise près de M. Knightley, et lui demanda son assistance. Ce mot était *bévue ;* lorsqu'elle le dit tout haut, on remarqua que Jeanne rougissait. M. Knightley joignit ce changement de couleur au rêve de Frank, mais il n'y comprit rien. Il ne concevait pas comment la délicatesse et la discrétion de sa favorite avaient pu

être endormies ; il craignait qu'elle ne se fût trop engagée. Il croyait voir de l'artifice et de la déception dans la conduite du jeune homme. Ces lettres n'étaient que pour cacher la galanterie d'un côté et la déception de l'autre. C'était un jeu d'enfant qui cachait celui de Frank Churchill. Il continua ses observations sur lui, avec indignation, et sur ses aveugles compagnes, avec crainte. Il vit qu'on préparait un petit mot pour Emma ; on le lui donna avec un coup d'œil significatif. Il vit que ce mot l'amusa, malgré qu'elle ne l'approuvât pas ; car elle s'écria : impertinence ! fi ! Il entendit dire ensuite à Frank Churchill, en regardant Jeanne : « Le lui donnerai-je ? » A quoi Emma répondit, « Non, non, il ne le faut pas, je vous le défends. »

Il le fit néanmoins. Ce galant jeune homme, qui semblait aimer sans sen-

sibilité, faire la cour sans être complaisant, donna ce mot à mademoiselle Fairfax, la priant avec une civilité affectée de l'étudier. M. Knightley extrêmement curieux de savoir ce que ce petit mot signifiait, fit tout son possible pour s'en assurer, et parvint enfin à le trouver ; ce mot était le nom de M. *Dixon*. Jeanne le trouva aussitôt que lui, elle en sentait bien plus le venin, aussi elle ne put cacher son déplaisir ; levant les yeux, elle vit qu'elle était observée, et le feu lui monta à la figure plus fortement que de coutume, elle se contenta de dire, en repoussant les lettres : « Je ne savais pas que les noms propres fissent partie de ce jeu. » Elle ne voulut plus depuis en regarder d'autres. Son visage était tourné du côté de sa tante. « Vous avez raison, ma chère, dit celle-ci, quoique Jeanne n'eût pas dit un mot, c'est positivement

ce que j'allais vous dire. Il est grand temps que nous nous en allions. La soirée s'avance, et ma mère nous attend. Vous êtes trop obligeant, Monsieur, il faut que nous vous souhaitions le bon soir. »

Jeanne prouva, en se levant précipitamment, qu'elle était prête à suivre sa tante. Elle quitta la table; mais tout le monde se levant en même temps, elle ne put faire un pas. M. Knightley s'aperçut qu'on avait poussé vers elle un autre arrangement de lettres, elle les rejeta sans les regarder. Elle se mit à chercher son schall; Frank le cherchait aussi, mais comme la chambre était obscure, il ne vit pas de quelle manière ils se séparèrent. Il demeura à Hartfield après les autres, songeant à ce qu'il avait vu; il en était si occupé, qu'il résolut, lorsqu'on apporta de la lumière, en qualité d'ami sincère, de

donner quelques avis à Emma, et lui faire quelques questions. Il ne pouvait la voir dans une situation aussi périlleuse, sans faire tous ses efforts pour l'aider à en sortir. C'était son devoir.

« Emma, je vous prie, me permettez-vous de vous demander en quoi consistent le grand amusement et le piquant du dernier mot présenté à mademoiselle Jeanne Fairfax? J'ai vu ce mot, et je désirerais savoir pourquoi il a tant diverti les uns, et causé de la peine à l'autre? «

Emma resta confuse. Elle ne pouvait pas dire ce qu'elle savait à cet égard ; car, quoique ses soupçons sur ce qui se passait entre mademoiselle Fairfax et Dixon, existassent encore dans toute leur force, elle avait honte d'en faire part, surtout à M. Knightley.

« Oh! dit-elle, d'une voix embar-

rassée, cela ne voulait rien dire ; c'était une plaisanterie entre nous. »

« La plaisanterie, répondit-il gravement, semblait ne regarder que vous et M. Frank Churchill. »

Il espérait qu'elle en dirait davantage; mais elle garda le silence : elle faisait semblant d'être occupée. Il hésita lui-même quelque temps. Mille idées désagréables lui passèrent par la tête. Devait-il se mêler des affaires d'Emma; s'il le faisait, réussirait-il ? Sa confusion et son intimité avec Frank semblaient prouver que ses affections étaient engagées. Malgré tout cela, il se décida à parler. Il lui devait cette marque d'attachement : au reste, il valait mieux s'exposer à ne pas réussir, qu'aux regrets de ne l'avoir pas tenté.

« Ma chère Emma, lui dit-il enfin, avec une extrême tendresse, croyez-vous connaître l'espèce d'intimité qui

existe entre les personnes dont nous avons parlé ? »

« Entre M. Frank Churchill et mademoiselle Fairfax ? Oh ! oui, parfaitement : quel doute pouvez-vous en avoir ? »

« Ne vous êtes-vous jamais aperçue de la passion de Frank pour Jeanne, ou de celle de Jeanne pour lui ? »

« Jamais, jamais ! s'écria-t-elle avec vivacité : je n'en ai jamais eu le moindre soupçon. Comment une pareille idée a-t-elle pu vous passer par la tête ? »

« Je me suis imaginé avoir découvert dernièrement des marques non équivoques d'attachement entre eux deux, de certains regards expressifs, qui n'étaient pas destinés pour le public. »

« Vous me divertissez infiniment. Il m'est on ne peut pas plus agréable de voir que vous daigniez permettre à votre imagination de s'égarer. Mais

vous ne réussirez pas. Je suis fâchée de vous arrêter au commencement de votre carrière; vous ne réussirez pas. Il n'y a aucune espèce d'attachement entre eux, je vous assure; et les apparences que vous avez cru voir, vous ont trompé, et venaient de circonstances particulières, de sensations tout à fait différentes. Je ne puis vous donner l'explication précise de tout cela. Il y a de la folie et du bon sens. Ce dernier indique qu'il y a si peu d'attachement entre ces deux personnes, qu'il est impossible d'en trouver de plus éloignées l'une de l'autre; du moins je *présume* qu'il n'y en a point du côté de Jeanne; et je *réponds* que Frank ne sent absolument rien pour elle; qu'elle lui est parfaitement indifférente. »

Elle parlait avec tant de confiance, qu'il en fut ébranlé, et avec tant de satisfaction, qu'il en perdit la parole. Elle

était extrêmement gaie, et désirait prolonger la conversation sur le même sujet, pour s'informer du lieu, du temps et des raisons qui avaient causé ses soupçons; mais il n'était pas d'humeur à la contenter. Il sentait qu'il ne pouvait lui être utile; et ses esprits étaient trop agités pour parler davantage. D'ailleurs, il craignait que la chaleur du feu ne lui donnât la fièvre, car M. Woodhouse en avait dans son salon presque pendant toute l'année; c'est pourquoi il s'empressa de prendre congé et d'aller se remettre dans la solitude de Donwell-Abbey.

Depuis long-temps la société d'Highbury attendait avec la plus grande impatience la visite de M. et de madame Suckling; mais elle eut la mortification d'apprendre qu'ils ne pourraient venir qu'en automne. Aucune nouveauté ne pouvait donc récréer les esprits, et four-

nir matière à la conversation : elle ne roulait que sur les bulletins de la santé de madame Churchill, qui variait à chaque poste, et sur la situation de madame Weston, dont le bonheur devait être augmenté par l'arrivée d'un fils, aussi bien que celui de tous ses voisins.

Les espérances de madame Elton, si désagréablement trompées, lui causèrent un violent chagrin ; elle se voyait à regret obligée d'attendre long-temps les parties de plaisir qu'elle croyait si proches ; mais ce qui lui faisait le plus de peine, c'était de ne pas jouir de la prééminence que lui donnerait dans le pays l'arrivée de deux aussi grands personnages que M. et madame Suckling. Ces noires idées la tourmentèrent quelque temps ; mais à la fin elle se détermina à faire une excursion à Box-Hill, car, se dit-elle, nous serons à

même d'y retourner en automne, lorsque les Suckling arriveront. Ainsi l'excursion à Box-Hill fut résolue. On savait déjà que cette partie devait avoir lieu et qu'elle avait même donné l'idée d'en faire d'autres. On en avait parlé devant Emma, qui avait paru désirer voir ce que tout le monde jugeait digne d'être vu ; et madame Elton avait appris de très-bonne part qu'elle était convenue avec M. Weston de profiter d'une belle matinée pour s'y rendre en voiture. Deux ou trois personnes de plus, mais choisies, devaient seules être admises ; et, suivant elle, cela vaudrait infiniment mieux que le grand étalage, le faste et le pique-nique des Elton et des Suckling.

Cela avait si bien été arrangé entre eux, qu'elle ne put, sans grand déplaisir, entendre M. Weston dire qu'il avait proposé à madame Elton d'être

de la partie, puisque son frère et sa sœur n'étaient pas arrivés; que madame Elton y avait consenti avec joie, et qu'ainsi les deux parties n'en feraient qu'une, si elle y consentait. Comme elle n'avait d'autre objection à cette partie, que son aversion pour madame Elton, aversion qui était connue de M. Weston, elle ne jugea pas à propos de rien dire à ce sujet. Elle n'eût pu le faire, sans lui donner quelques marques de mécontentement, et même sans lui faire des reproches, qui n'auraient pas manqué de chagriner madame Weston : ainsi Emma se vit forcée de consentir à un arrangement qu'elle eût voulu éviter de tout son cœur, et qui l'exposerait sans doute à la mortification de passer dans le public pour avoir été des *parties* de madame Elton. Son orgueil était blessé; son indulgence et sa soumission tacites excitèrent plus for-

tement la sévérité de ses remarques sur la bienveillance banale du caractère de M. Weston.

« Je suis enchanté, dit-il, d'un air gai, que vous approuviez ce que j'ai fait. Je m'y attendais. Le grand nombre, dans de telles parties, en fait l'agrément : on ne peut être trop de monde; c'est alors qu'on s'amuse beaucoup. Après tout, cette dame Elton est une bonne femme; il n'était guère possible de ne pas l'admettre. »

Emma ne nia rien tout haut, et n'aprouva rien en son particulier.

On était alors au milieu du mois de juin, le temps était fort beau, et madame Elton était impatiente qu'on fixât le jour, et d'arranger avec M. Weston tout ce qui regardait les provisions pour le repas qu'on devait faire à Box-Hill, lorsqu'un de ses chevaux de voiture, par un accident qui lui était

arrivé, vint déranger ce projet. Il pouvait se passer plusieurs jours, des semaines peut-être, avant qu'on pût s'en servir; ainsi il était inutile de songer à faire des préparatifs : et tout retomba dans l'apathie et la stagnation. Malgré toutes ses ressources particulières, madame Elton eut peine à résister à une pareille mortification.

« N'est-ce pas bien fâcheux, Knightley, s'écria-t-elle ? et un si beau temps pour une excursion ! Ces délais, ces contretemps sont odieux. Quel parti prendre? L'année se passera ainsi sans rien faire. Avant ce temps-ci, nous fîmes l'an passé une charmante excursion de Maple-Grove à Kings-Weston ! »

« Vous feriez mieux d'en tenter une à Donwell, dit M. Knightley, vous n'auriez pas besoin de chevaux. Venez y manger des fraises, elles sont presque toutes mûres. »

Si M. Knightley avait plaisanté au commencement, il fut obligé d'être sérieux à la fin; car sa proposition fut acceptée avec empressement par un « oh! de tout mon cœur. » Donwell était fameux pour les planches de fraises, ce qui servit de prétexte à son invitation; mais ce prétexte était inutile, car madame Elton avait tant d'envie d'aller n'importe où, que si Donwell n'eût eu de fameux que des carrés de choux, elle eût accepté son offre avec le même plaisir. Elle lui promit donc d'y aller, et plus souvent qu'il ne croyait. Regardant cette invitation comme un compliment et une grande distinction.

« Vous pouvez compter que j'irai. Nommez le jour, et je n'y manquerai pas. Vous me permettrez d'amener mademoiselle Fairfax avec moi? »

« Je ne puis pas fixer le jour, dit-il, avant d'avoir parlé à quelques person-

nes que je voudrais avoir pour s'y rencontrer avec vous. »

« Oh! laissez-moi faire. Donnez-moi carte-blanche, je suis la dame du lieu, c'est ma partie. Je vous amenerai bonne compagnie. »

« Je vous prie d'amener M. Elton avec vous; je ne veux pas vous donner la peine d'en inviter d'autres. »

« Mais vous prenez un air un peu sournois. Considérez que vous ne risquez rien à me déléguer vos pouvoirs, je ne suis pas une jeune persomme cherchant fortune; les femmes mariées, comme vous savez, peuvent être autorisées. Laissez-moi faire, vous dis-je, c'est ma partie; j'inviterai la compagnie. »

« Non, répliqua-t-il gravement, il n'y a qu'une femme dans le monde à qui je puisse jamais permettre d'inviter qui bon lui semblera à Donwell, et c'est à madame...... »

« Madame Weston, je suppose, dit madame Elton, un peu mortifiée. »

« Non! madame Knightley, comme il n'y en a point encore, je me chargerai seul de faire toutes les invitations, jusqu'à ce qu'il y en ait une. »

« Ha! vous êtes une créature extraordinaire, s'écria-t-elle en riant, et très-satisfaite que personne n'eût la préférence sur elle. Vous êtes fantasque, et pouvez dire ce qu'il vous plaît. Tout à fait fantasque. Eh bien! j'amenerai Jeanne et sa tante; je vous abandonne le reste. Je n'ai aucune objection à y rencontrer la famille d'Hartfield, n'ayez aucun doute à cet égard. Je sais que vous y tenez. »

« Vous l'y rencontrerez certainement, si elle ne me refuse pas; et en m'en retournant je passerai chez mademoiselle Bates. »

« C'est inutile, je vois Jeanne tous

les jours; mais comme il vous plaira. Ce plan doit être exécuté le matin, Knightley, sans cérémonie. J'aurai un grand chapeau, et un petit panier au bras. Ce panier là avec un ruban rose, on ne peut pas avoir une mise plus simple. Jeanne en aura une pareille. Point de faste, ce sera une espèce de partie de Bohémiens. Nous nous promènerons dans vos jardins, nous cueillerons les fraises nous-mêmes, nous nous asseoirons sous les arbres, et tout ce que vous nous offrirez de plus, sera servi en plein air. Tout doit être naturel et simple. Je crois avoir rencontré vos idées? »

« Pas tout à fait. Mon idée du simple et du naturel est d'avoir la table mise dans la salle à manger. La nature et la simplicité des messieurs et des dames, des domestiques et des meubles, sont mieux préservées lorsqu'on

prend les repas à la maison. Lorsque vous serez fatiguées de manger des fraises, vous trouverez des viandes froides à la maison. »

« Tout comme il vous plaira ; mais pas d'apparat, je vous prie. Et, à propos, si je pouvais ou ma femme de charge être utile pour l'ordonnance du repas? Soyez sincère, Knightley! Si vous le désirez, j'en parlerai à madame Hodges, ou je donnerai les ordres moi-même. »

« Je vous suis très-obligé, je n'en ai pas besoin. »

« Fort bien; mais s'il se rencontrait quelques difficultés, ma femme de charge est très-adroite. »

« Je suis convaincu que la mienne se croit toute aussi habile que la vôtre, et qu'elle dédaignerait toute espèce d'assistance. »

« Je désirerais bien avoir un petit

charaban, pour mademoiselle Bates, sa nièce et moi, et mon *caro sposo* marcherait à côté de nous. Il faut que je l'engage à en acheter un. Lorsqu'on vit à la campagne, c'est un meuble nécessaire ; car quelques ressources q'une femme ait en soi-même, on ne peut pas toujours être renfermée à la maison ; et de très-longues promenades, vous savez... En été il y a de la poussière, et de la boue en hiver. »

« Vous ne trouverez ni l'un ni l'autre entre Highbury et Donwell. Le sentier n'a jamais de poussière, et il est très-sec maintenant. Mais venez en charaban, si cela vous fait plaisir. Vous pouvez emprunter celui de madame Cole. Je désire que vous trouviez tout à votre satisfaction. »

« J'en suis très-persuadée. En vérité, je vous rends bien justice, mon cher ami. Je sais que sous des dehors

un peu secs et rudes, vous cachez un excellent cœur. Je le dis souvent à M. E....., Knightley est fantasque. Je suis sensible comme je le dois aux marques d'attention que vous me donnez, en cette occasion : vous avez trouvé tout ce qui peut me plaire. »

~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~

CHAPITRE XL.

M. Knightley avait encore d'autres raisons pour éviter de faire mettre la table dehors. Il voulait persuader à M. Woodhouse et à Emma d'être de la partie, et il savait très-bien que la seule idée de voir manger dehors rendrait M. Woodhouse malade : il n'était pas décent de lui faire payer si cher une promenade à Donwell.

Il était sous la sauve-garde de la bonne foi, rien ne devait choquer ses habitudes ou heurter ses idées. Il consentit de bonne grâce. Il y avait deux ans qu'il n'était allé à Donwell. Quelque beau matin il s'y rendrait avec Emma et la pauvre petite Henriette. Madame Weston aurait la bonté de lui tenir compagnie à la maison, tandis que les

chers enfans se promeneraient dans les jardins. Il ne supposait pas qu'on eût à craindre l'humidité en plein jour. Il était enchanté de revoir la vieille abbaye encore une fois, et d'y voir M. et madame Elton, ou qui que ce soit de ses anciens voisins. Il ne supposait pas qu'Emma, Henriette et lui-même, pussent avoir la moindre objection à faire à une pareille partie de plaisir. Il savait gré à M. Knightley de les avoir invités à un déjeûner ; ce qui était de beaucoup préférable à un dîner, parce qu'il n'aimait pas à dîner hors de chez lui.

M. Knightley fut très-heureux, toutes ses invitations furent acceptées et tous les invités, ainsi que madame Elton, crurent que la partie était liée exprès pour eux.

Emma et Henriette dirent qu'elles s'attendaient à y avoir beaucoup de

plaisir. M. Weston, sans en être prié, dit qu'il engagerait Frank à les y venir joindre; preuve de reconnaissance dont on l'aurait volontiers dispensé. M. Knightley ne put alors s'empêcher de répondre qu'il serait le bien-venu; et madame Weston promit de lui écrire sur-le-champ, et de faire tous ses efforts pour l'y engager.

Pendant ce temps-là, le cheval de voiture allant mieux, on reprit le plan de l'excursion à Box-Hill, et on décida qu'il serait mis à exécution le lendemain de la partie de Donwell-Abbey.

Par un beau soleil, au milieu de l'été ou à-peu-près, vers midi, M. Woodhouse dans sa voiture, dont une seule glace était baissée, arriva sain et sauf à Donwell, et fut introduit dans une salle où l'on avait fait du feu toute la matinée. Là, placé à son aise, il parlait avec plaisir de son voyage, et engageait

tout le monde à venir se reposer avec lui, et à ne pas s'échauffer dehors. Madame Weston, qui avait marché exprès pour se fatiguer, resta avec lui, fut sa fidelle compagne, et tous les autres furent se promener dans les jardins. Il y avait long-temps qu'Emma n'avait été à Donwell; aussitôt qu'elle eût vu son père en bonnes dispositions, et paraissant satisfait, elle le quitta pour examiner et reconnaître la maison, les jardins et l'aspect d'une habitation qui devait être chère à toute sa famille, ainsi qu'à elle-même.

Elle sentit l'honnête orgueil et la satisfaction qu'une alliance avec le présent et futur possesseur de cette propriété devait produire et garantir : elle observa attentivement le style, la grandeur des bâtimens, et la situation peu élevée du manoir, qui le mettait à l'abri de tous les vents. Ses jardins s'é-

tendaient au loin jusqu'à une prairie arrosée par un petit ruisseau que l'abbaye voyait à peine. On y remarquait une grande quantité de superbes bois, formant des allées et des avenues qui n'avaient pas été détruites par l'inconduite. Le manoir était plus considérable que celui d'Hartfield, et ne lui ressemblait pas du tout. Il couvrait d'une manière irrégulière un très-grand espace, contenait plusieurs appartemens commodes, et deux très-belles salles. Cette habitation était ce qu'elle devait être. Emma sentit une grande vénération pour ce manoir, comme la résidence d'une famille si bien née, qu'elle n'avait jamais été souillée par aucune mésailliance, et que tous ses membres avaient toujours été distingués par leur jugement et leurs bonnes qualités. Jean Knightley n'avait pas un caractère bien égal; cepen-

dant Isabelle avait fait un mariage bien assorti. De son côté, on n'avait à rougir ni de son nom, ni de sa parentée, ni de sa fortune. Toutes ces observations et ces agréables réflexions l'amusèrent jusqu'à ce qu'elle crût qu'il était temps de faire comme les autres, c'est-à-dire d'aller cueillir des fraises.

Toute la compagnie était réunie (excepté Frank Churchill qu'on attendait, mais qui n'était pas arrivé). Madame Elton, avec son grand chapeau, son panier au ruban rose, conduisait la bande joyeuse, causant, cueillant des fraises, en acceptant, donnant une leçon sur ce fruit délicieux. C'est, dit-elle, le meilleur fruit de l'Angleterre. Tout le monde l'aime; en tout temps très-sain. Voici la plus belle planche et la meilleure espèce.... Très-agréable de les cueillir soi-même.... Le matin est le temps le plus propice.... Les fraises

annanas, les meilleures, mais rares; les fraises de bois, les plus savoureuses..... Il y en a beaucoup dans les environs de Bristol.... La culture, à Maple-Grove.... En quel temps il faut renouveler les planches.... Les jardiniers sont d'avis différens.... Point de règle générale.... On ne peut pas sortir les jardiniers de leur routine.... Fruit délicieux.... Il n'en faut pas trop manger.... Inférieur aux cerises..... Les groseilles sont plus rafraîchissantes. Pour cueillir des fraises, il faut se baisser; voilà la seule objection.... Il fait trop chaud au soleil...... Allons nous asseoir à l'ombre.

Telle fut la conversation de madame Elton pendant une demi-heure; elle fut une fois interrompue par madame Weston, qui venait voir si son beau-fils était arrivé; elle était inquiète à cause de son cheval.

On trouva des siéges à l'ombre et assez commodes. Là, Emma fut obligée

d'entendre ce que disaient madame Elton et mademoiselle Fairfax. On parlait d'une place convenable. Madame Elton avait reçu avis ce jour-là même, qu'il y avait une place de gouvernante vacante. Ce n'était pas chez madame Suckling ni chez madame Bragge; mais, en splendeur et en éligibilité, cette place venait immédiatement après. C'était chez une cousine de madame Bragge, connue à Maple-Grove. Charmante, délicieuse, voyant la haute compagnie, madame Elton était impatiente de conclure sur-le-champ. Elle était radieuse, triomphante, refusant d'écouter son amie, qui répondait négativement, et lui répétait ce qu'elle lui avait dit auparavant, qu'elle ne pouvait pas, pour le présent, accepter de place. Madame Elton, malgré cela, insistait à être autorisée à écrire par la poste du soir, qu'on acceptait. Emma fut surprise de

la patience de Jeanne. Elle paraissait chagrine, répondait sèchement, et à la fin, avec un emportement qui ne lui était pas naturel, proposa de changer de place. « Ne pourrait-on pas se promener? M. Knightley n'aurait-il pas la bonté de leur montrer ses jardins, tous les jardins? Elle désirait tout voir. » L'opiniâtreté de son amie lui était insupportable. Il faisait chaud; et, après s'être promenés en petites parties de deux ou trois ensemble, toute la compagnie se rendit dans une grande allée d'ormes pour jouir de l'ombre; cette allée terminait les jardins et les séparait de la rivière. Elle ne conduisait à rien; on apercevait seulement un petit mur et deux piliers, qui lui donnaient l'air d'une des avenues du manoir; mais elle n'avait jamais été ouverte. Quoiqu'on pût trouver à redire à la manière dont cette avenue était terminée, l'on

ne pouvait nier néanmoins que la promenade ne fût très-agréable et la vue charmante. La pente considérable au bas de laquelle l'abbaye était située, s'élevait beaucoup de l'autre côté; et, à un demi-mille, on voyait un coteau fort élevé, couvert d'arbres. Au pied de ce coteau était située la ferme de l'Abbey-Mill, ayant de superbes prairies sur le devant, et la rivière qui l'entourait de trois côtés.

Cette vue était charmante à l'œil et à l'esprit. On jouissait à la fois d'une verdure anglaise, de sa culture, et d'un beau soleil, dont les rayons et la chaleur étaient supportables.

M. Weston et Emma trouvèrent toute la compagnie assemblée dans cette promenade, et en tête, M. Knightley avec Henriette... M. Knightley et Henriette! voilà un singulier tête-à-tête; mais elle en fut bien aise. Il fut un

temps qu'il l'eût refusée pour compagne, et quittée sans beaucoup de cérémonie. Alors ils semblaient causer amicalement ensemble. Jadis aussi Emma aurait été fâchée de voir Henriette si à portée de la ferme de l'abbaye ; mais alors elle n'en redoutait rien. Elle pouvait en sûreté la voir dans toute sa beauté ; ses riches prairaies, ses nombreux troupeaux, ses vergers en fleurs, et des colonnes de fumée s'élever dans les airs. Elle les joignit à la muraille, et les trouva plus occupés à discourir qu'à regarder autour d'eux. Il donnait à Henriette des leçons d'agriculture, et Emma reçut de lui un sourire qui signifiait : « Ce sont mes affaires ; j'ai droit de parler sur ce sujet, sans qu'on me soupçonne de faire mention de Robert Martin. » Elle en était bien loin. C'était une vieille histoire. Probablement Martin avait

oublié Henriette. Ils firent encore quelques tours ensemble; l'ombrage était d'une fraîcheur exquise; Emma s'y trouvait fort bien.

Il fallut regagner la maison pour se mettre à table. Tout le monde s'y mit, et Frank Churchill n'arrivait pas. Madame Weston se leva en vain plusieurs fois. Son père ne voulait pas avouer qu'il fût inquiet, et se moquait des craintes de son épouse; mais elle répétait toujours qu'il était nécessaire qu'il se défît de sa jument noire. Il assurait dans sa réponse qu'il viendrait certainement. Sa tante était tellement mieux, qu'il ne faisait aucun doute sur la certitude qu'il avait de les aller joindre. Cependant l'état de la santé de madame Churchill était tel, lui disait-on, qu'il pouvait empirer d'un instant à l'autre; que son neveu ne pouvait pas trop compter sur les apparences.

Enfin madame Weston pensa, ou du moins dit qu'une attaque soudaine arrivée à madame Churchill, l'avait empêché de venir. Emma regardait Henriette avec attention pendant cette discussion ; elle se conduisit très-bien, et ne se trahit par aucune émotion.

Le repas fini, la compagnie devait sortir de nouveau pour aller voir le réservoir de l'abbaye, où l'on n'avait pas encore été. Peut-être irait-on jusqu'à un champ de luzerne qu'on devait couper le lendemain, ou du moins pour avoir le plaisir de s'échauffer afin de goûter celui de se rafraîchir ensuite.

M. Woodhouse, qui avait déjà fait son tour de promenade, dans la partie la plus élevée des jardins, où il n'était pas présumable que l'humidité de la rivière pût se faire sentir, ne voulut plus sortir, et sa fille resta

avec lui, afin que madame Weston eût le moyen de suivre son mari, qui lui conseillait de venir prendre l'air et de l'exercice, dont elle avait le plus grand besoin. M. Knightley avait pourvu à l'amusement de M. Woodhouse, le mieux qu'il lui avait été possible; il avait fait mettre dans la salle, des cartons de gravures, des médailles, des camées, des coraux, des coquilles, et tout ce que contenait son cabinet de plus curieux, pour faire passer le temps à son vieil ami, et il avait parfaitement réussi. Madame Weston lui avait montré toutes ces curiosités, et il voulait les faire voir lui-même à Emma. Heureux de n'avoir d'autre ressemblance à un enfant, que celle de n'avoir aucune espèce de goût; car il était lent, constant et avait de l'ordre.

Avant de commencer cette seconde revue, Emma sortit pour aller dans le

vestibule, afin d'observer l'avenue et l'arrangement des terres devant la maison. Elle y était à peine entrée, lorsqu'elle y vit venir mademoiselle Fairfax, sortant du jardin à la hâte, comme si elle se sauvait. S'attendant peu à rencontrer sitôt mademoiselle Woodhouse, elle parut surprise; c'était pourtant elle qu'elle cherchait.

« Voudriez-vous avoir la bonté, lui dit-elle, lorsqu'on s'apercevra de mon absence, de dire que je m'en suis retournée à la maison? Je m'y rends en ce moment. Ma tante ne fait pas attention qu'il est tard, qu'il y a long-temps que nous sommes absentes. Certaine qu'on aura besoin de nous, je m'en vais. Je n'en ai rien dit à personne. Cela aurait troublé la compagnie. Les uns sont allés au réservoir; les autres se promènent dans l'allée des ormes. Jusqu'à ce qu'ils rentrent tous, on ne

s'apercevra pas de ma disparition, et lorsqu'ils rentreront, voudriez-vous bien avoir la bonté de leur dire que je suis partie. »

« Certainement, si vous le désirez ; mais vous ne vous en allez pas seule ? »

« Je vous demande pardon, il n'y a pas de danger, je marche vîte; dans vingt minutes je serai à la maison. »

« Mais il y a beaucoup trop loin pour vous y rendre toute seule. Permettez que le domestique de mon père vous accompagne, ou que j'envoie chercher la voiture : dans cinq minutes elle sera à vos ordres. »

« Mille grâces, pour rien au monde; j'aime mieux aller à pied. Et pour *moi* d'avoir peur de m'en aller seule ! Moi, qui serai bientôt obligée de garder les autres ! »

Elle était dans une grande agitation. Emma lui dit avec sensibilité : « Ce n'est pas une raison pour que vous couriez aucun risque à présent. Je vais faire venir la voiture. La chaleur seule est dangereuse : vous êtes déja fatiguée. »

« Cela est vrai, répliqua-t-elle, je suis fatiguée, mais pas du corps. Un pas précipité me rafraîchira. Nous savons tous, mademoiselle Woodhouse, ce que c'est que d'avoir de temps à autre les esprits oppressés, je vous avoue que les miens le sont en ce moment. La plus grande grâce que vous puissiez me faire serait de me permettre d'agir à ma volonté, et d'annoncer mon départ quand il en sera temps. »

Emma n'eut rien à répondre ; elle vit ce dont il s'agissait et, sympathisant avec elle, la fit sortir de la maison, la conduisit des yeux, en amie. Jeanne

s'écria en partant : « Oh ! mademoiselle Woodhouse, qu'on est heureux d'être seule quelquefois ! » Ce cri partait d'un cœur oppressé, et semblait indiquer combien elle souffrait souvent de ceux mêmes qui l'aimaient le plus.

« Quelle maison ! Quelle tante ! dit Emma, en rentrant dans la salle, que je la plains, plus elle marquera de sensibilité, plus elle me sera chère. »

Il n'y avait pas un quart-d'heure que Jeanne était partie, et ils n'avaient encore fini d'observer que quelques vues de la place St.-Marc de Venise, que Frank Churchill entra dans la salle. Emma ne pensait pas à lui, elle l'avait parfaitement oublié. Cependant elle fut charmée de le voir. Madame Weston n'aurait plus d'inquiétude. La jument noire n'avait pas commis de fautes. Ceux qui avaient dit que ma-

dame Churchill était cause de ce retard avaient raison. Une attaque de nerfs l'avait retenue pendant plusieurs heures. Il avait même abandonné toute idée de se mettre en route, et s'il avait soupçonné la chaleur qu'il devait éprouver, partant si tard, il ne serait pas venu. La chaleur était excessive, jamais il n'avait tant souffert de sa vie. Il ne pouvait souffrir le chaud, quoiqu'en état de supporter le froid. Il souhaitait presque d'être resté à la maison. Il s'assit le plus loin possible de la cheminée, où il restait encore un peu de feu qui avait été allumé pour M. Woodhouse, faisant une triste mine.

« En restant tranquille, dit Emma, vous vous rafraîchirez. »

« Je m'en retournerai aussitôt que cela arrivera. L'on ne pouvait guère se passer de moi; mais on comptait telle-

ment sur moi ici ! Vous allez sans doute vous en retourner dans un moment, car la compagnie se sépare déjà. J'en ai rencontré une sur ma route. Quelle folie par un temps pareil ! Quelle folie ! »

Emma écoutait, le regardait et s'apperçut que la situation dans laquelle se trouvait Frank Churchill, pouvait se décrire par cette phrase : qu'il était de mauvaise humeur. Il y avait des gens qui l'étaient toujours, quand ils avaient chaud. Peut-être était-il de ces gens-là. Comme elle savait que le boire et le manger guérissaient ordinairement cette maladie accidentelle, elle lui proposa d'aller prendre quelques rafraîchissemens qu'il trouverait en abondance dans la salle à manger : elle eut la bonté de lui montrer le chemin.

Non, il n'avait besoin de rien, cela

l'échaufferait davantage. Deux minutes après néanmoins il fit de sérieuses réflexions, sortit en parlant tout bas de bierre de Spruce. Emma tourna ses attentions vers son père, se disant à elle-même : Je suis bien aise de ne plus l'aimer, j'aurais peine à supporter un homme qui perd la tête pour un peu de chaleur. La douceur du caractère d'Henriette n'y fera pas attention.

Il fut assez long-temps pour avoir fait un bon repas, et il rentra de meilleure humeur. Il se mit poliment à côté d'eux, et prit part à leur amusement, et témoigna qu'il était fâché d'être arrivé si tard. Il n'était pas enjoué, mais il s'efforçait de l'être. Ils regardaient des vues de la Suisse.

« Aussitôt que ma tante se portera mieux, dit-il, j'irai voir ce pays-là. Je vous enverrai de mes dessins, ou mes

voyages, ou un poëme. Je ferai quelque chose pour me compromettre. »

« C'est très possible, répondit-elle, mais non pas par vos dessins sur la Suisse, car vous n'irez jamais. Votre oncle et votre tante ne vous permettront jamais de quitter l'Angleterre. »

« Ils auront peut-être envie de la quitter : on peut ordonner à ma tante un climat plus chaud. Je suis persuadé que nous partirons tous ensemble. Il faut que je voyage. Je suis fatigué de ne rien faire. Il me faut du changement. Je parle sérieusement, mademoiselle Woodhouse, quoi qu'en puissent découvrir vos regards pénétrans. Je suis las de l'Angleterre; et si je le pouvais, je la quitterais demain. »

« Vous y jouissez de trop de prospérité et d'indulgence. Ne pouvez-vous pas imaginer quelque chose qui vous

donne un peu de chagrin, et rester avec nous? »

« Moi, las de la prospérité. Vous vous trompez. Je ne me regarde pas comme heureux. J'éprouve des difficultés dans les choses les plus importantes. »

« Vous n'êtes pas tout à fait si mal que lorsque vous êtes arrivé. Allez prendre une autre tranche de jambon, buvez un ou deux verres de vin de Madère, avec de l'eau, et vous serez à-peu-près aussi bien que nous autres »

« Non, je veux rester auprès de vous; vous me guérirez. »

« Nous allons demain à Box-Hill: vous viendrez avec nous. A la vérité, ce n'est pas la Suisse, mais c'est changer de place. Voulez-vous rester ici, et venir avec nous? »

« Non, je m'en retournerai ce soir à la fraîcheur. »

« Mais vous pouvez revenir demain de grand matin ? »

« Non, cela n'en vaudrait pas la peine : je serais de mauvaise humeur. »

« En ce cas-là, restez à Richemont. »

« Mais si j'y reste, je serai encore pire ; je ne pourrais supporter que vous allassiez tous à Box-Hill sans moi. »

« C'est à vous à choisir le degré de mauvaise humeur qui vous convient le plus : je ne vous presserai pas davantage. »

Le reste de la compagnie rentra. Quelques-uns donnèrent de grands signes de joie à la vue de Frank Churchill ; d'autres parurent assez indifférens : mais tout le monde fut très-affecté du départ de mademoiselle Fairfax. Il était temps que chacun s'en retournât chez soi ; c'est ce qui eut lieu après qu'on eut finalement arrangé la partie du lendemain. Frank Churchill

avait tant d'envie d'être de cette partie, qu'avant de se retirer, il adressa ces paroles à Emma.

« Eh, bien! si vous désirez que je reste, et que je sois de l'excursion à Box-Hill, je resterai. »

Un sourire agréable fut sa réponse : alors il n'y avait qu'un ordre pressé de Richemont qui pût l'y faire retourner avant le lendemain au soir.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.